VIE

DE

SAINT EDME

AUTREMENT

SAINT EDMOND

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY

PAR

LE R. P. L.-F. MASSÉ

de la Société des Pères de Saint-Edme de Pontigny.

ÉDITION POPULAIRE

SE TROUVE :

A AUXERRE
A L'IMPRIMERIE DE LA BOURGOGNE
127, Rue de Paris, 127

A SENS
CHEZ PÉNARD, LIBRAIRE
Rue d'Alsace

Et chez les RR. PP. de St-Edme de Pontigny

1874



AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle édition.

J'offre au peuple chrétien une *édition populaire* de la *Vie de saint Edme*, dégagée des longueurs historiques et des notes multipliées qui rendent mon premier travail plus solide et plus complet, mais moins accessible à tous. Je sais que la grande figure historique du primat de Cantorbéry s'y trouve un peu diminuée, mais le doux visage du *Saint* y subsiste tout entier et rayonne avec un charme qui continuera de toucher les cœurs. C'est plus qu'un abrégé, c'est la substance et la fleur de sa vie intime.

Les amis des œuvres sérieuses pourront me reprocher cette mutilation, mais les hommes d'apostolat qui font passer avant tout

INTRODUCTION

Le nom de saint Edme est un des plus populaires que les lèvres de nos pères aient prononcés, et quoique cette popularité usée par l'indifférence commence à lutter avec l'oubli, ce nom se prononce encore avec confiance par la France et l'Angleterre, les deux pays dont il fut le plus aimé et qu'il aima davantage. La gloire de sa sainteté a également rejailli sur ces deux nations qui sont comme les deux patries entre lesquelles il a partagé son dévouement et sa vie. L'Angleterre, sa terre natale, lui donna un berceau et le premier siége des pontifes; la France, sa patrie adoptive, lui donna une cellule, des autels et un tombeau. Tous les rayons de cette belle existence, après avoir éclairé de leur splendeur les écoles de Paris et d'Oxford, les églises de Salisbury et de Cantorbéry, se concentrent enfin vers le soir de sa vie, pour se reposer calmes et tristes sur le fameux monastère de Pontigny qu'ils colorent à

jamais de leur céleste et dernier reflet. Edme ne vécut pas longtemps à Pontigny, et cependant nulle terre n'a occupé une plus grande place dans son cœur et conservé davantage la trace de ses pas. C'est à Pontigny qu'il a voulu passer ses derniers jours et demander ce repos suprême dans lequel l'âme se recueille pour retourner à Dieu, à Pontigny, enfin, qu'il a légué son corps.

Je voudrais redire la vie de ce saint exilé à notre temps ami des bons souvenirs et avide des grandes mémoires du moyen-âge. Il est utile de rajeunir dans l'esprit et dans le cœur des peuples la science trop oubliée et l'antique amour des saints. C'est donc notre devoir à nous tous, enfants de l'Eglise catholique, de faire reparaître, aux yeux étonnés de nos frères qui ne comprennent plus la forte foi des âges précédents, ces augustes figures qui, en s'éloignant de nous, disparaissent dans l'oubli et se recouvrent plus ou moins de la poussière inévitable des siècles. L'histoire fidèle des saints leur devient une seconde vie, une vie posthume, moins éloquente que la première, mais qui participe à sa fécondité. Aimables et chers

saints, ils ont été tant aimés de nos pères, ils leur ont tant inspiré de vertus ! Est-ce que leur souvenir si fertile pour les aïeux deviendrait stérile ponr les enfants ! Non, la mémoire de tout ce qui fut grand et bon sur la terre n'est jamais inutile, elle fructifie jusque dans la mort, et aussi bien que leur existence terrestre, l'histoire et les tombeaux des saints sont devenus des sources de vie. Du récit de leurs vertus comme de leur poussière sacrée s'exhale un parfum qui purifie les plus malheureuses atmosphères. Depuis que, par un réveil de Dieu, on refait l'histoire de ces hommes et de ces siècles trop longtemps méconnus et tant calomniés, nous voyons renaître l'admiration et l'amour. On retire un à un, avec un respect filial, ces morts illustres de leurs tombeaux ; on exhume, à l'envi, leurs mémoires et leurs œuvres de livres mensongers où elles étaient ensevelies sous une épaisse couche de calomnies et de préjugés, ou confondues pêle-mêle dans l'uniformité de l'oubli. Les protestants eux-mêmes, poussés par la main visible de Dieu, se sont mis à l'œuvre, et le monde a reconnu que ni les hommes du moyen-âge,

ni les livres qu'ils ont écrits, ni les édifices qu'ils ont bâtis, ne méritaient le dédain. Le soin de raviver ces bons souvenirs nous semble une œuvre de zèle et d'apostolat; ce devrait être une tâche sacrée, surtout pour ceux qui habitent les lieux où les saints ont habité et laissé après eux des vestiges de leur passage. Le peuple aime toujours ces récits, et dans les pays les moins chrétiens, au milieu des ruines de la foi, survit, comme un dernier débris, la vieille confiance dans les saints. Le peuple, indifférent pour tout le reste, s'indigne de la moindre atteinte à leurs statues ou à leurs tombeaux ; il aime à reposer ses mains fatiguées de travail sur les balustres qui enferment leurs châsses vénérées. De même, il aime à reposer son âme affadie de vulgarités dans le souvenir populaire de leur bonté et l'histoire de leurs miracles. Sources salutaires où l'âme sceptique et blasée retrouve, mieux que nulle part ailleurs, le goût du bien et la saveur des choses de Dieu. Rouvrons donc ces sources oubliées, mais non taries, elles contiennent encore l'eau vive qui désaltère ici-bas et rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

Nous raconterons dans toute sa simplicité chrétienne et sa merveilleuse grandeur la vie de saint Edme, parce que ces modestes récits peuvent être utiles à quelques âmes, honorer Dieu, honorer l'Eglise, honorer un saint qui a évangélisé nos pays pendant sa vie et les a mille fois protégés depuis sa mort, un saint dont nos pères ont donné depuis six cents ans le nom à leurs fils, un saint qui a vécu à l'ombre de nos murs et foulé les sentiers que nous foulons chaque jour, un saint enfin devenu, par son corps sacré, comme le palladium de notre maison, de notre apostolat, de notre vie religieuse.

VIE

DE

SAINT-EDMOND

CHAPITRE PREMIER.

EDME ET PONTIGNY. — NAISSANCE D'EDME. — SON NOM PRÉSAGE DE SA VIE. — QUEL ÉTAIT SON PÈRE. — QUELLE ÉTAIT SA MÈRE. — SA PREMIÈRE ÉDUCATION.

L'an 1240 de l'ère chrétienne, le vingt novembre au soir, il y avait grande émotion à la célèbre abbaye de Pontigny; un cercueil se présentait à ses portes, apportant à la fois le deuil et la joie. Il arrivait en triomphe, au sein d'un immense cortége, grossi, sur le chemin, de toutes les populations qu'il avait traversées. Des prélats, des abbés, venus de loin pour se réunir aux religieux, s'avançaient en files recueillies au-devant du convoi funèbre, mêlant par intervalle leurs chants graves aux larmes et aux acclamations de la

foule : arrivés au seuil du monastère, ils reçurent en leurs mains filiales le cercueil qui renfermait le corps vénéré d'Edme Rich d'Abingdon, archevêque de Cantorbéry.

L'hôte illustre qui venait, fidèle jusque dans la mort, reprendre sa place parmi les moines de Pontigny, les avait quittés trois mois auparavant pour aller à Soisy, chercher, sous un ciel plus tempéré, la réparation de ses forces épuisées. Au lieu de la santé, il trouva un bien plus désirable, le terme d'une vie qui avait été pour lui doublement l'exil. Avant d'expirer, il tourna ses derniers regards vers son bien-aimé Pontigny, et son vœu suprême fut que ce doux refuge de son exil redevînt son asile après sa mort. La magnifique église de Pontigny, toute jeune alors, lui ouvrit ses portes avec l'allégresse d'une mère qui recouvre un fils. Car elle le connaissait déjà ; pendant plusieurs mois elle avait vu couler ses larmes, elle avait entendu ses prières et ses gémissements. Elle était donc heureuse de l'accueillir, aujourd'hui qu'il revenait lui confier sa dépouille mortelle, et réclamer le privilége de dormir à l'ombre de ses autels, à l'harmonie de ses saints cantiques. En échange de cette tendre hospitalité, Edme allait lui donner son nom comme à une épouse dont il ne se séparerait plus dans la suite des siècles ; elle s'appellerait à l'avenir l'Eglise Saint-Edme, et il la ferait à

jamais resplendir de ses miracles et de sa gloire.

Ce retour funèbre était le merveilleux accomplissement d'une promesse faite par Edme en partant de Pontigny, de revenir le jour de saint Edmond, martyr : il revenait au jour dit, et les religieux en l'accueillant, s'écriaient : « O Père ! nous espérions vous
« recevoir vivant, et voici que tout mort
« que vous êtes vous tenez votre parole :
« hélas ! nous vous recevons avec les larmes
« d'une bien vive douleur, mais d'une douleur
« adoucie et consolée d'avance par le présage
« de la protection et du bonheur que votre
« saint corps nous apporte. »

Il y a 633 ans que cette scène se passait, et le mort vénéré, qui prenait possession de l'église abbatiale de Pontigny, est toujours là, étendu sous les mêmes voûtes. Les révolutions, le pillage, l'incendie, les dévastations de toutes sortes, ont à l'envi multiplié les ruines, chassé les moines, démoli les cellules, profané les tombeaux, dispersé les pierres du monastère. Mais nulle main, si impie qu'elle fût, n'a osé ou n'a pu ravir au grand réfugié de Pontigny le tombeau qu'il s'était choisi. Il y dort toujours son sommeil séculaire, et, depuis qu'il s'y est couché sous la garde de Dieu, sous la consécration de l'Eglise qui l'a canonisé, il s'est tellement identifié avec le sanctuaire devenu sa sépul-

ture ou plutôt son trône, qu'il n'a plus d'autre nom populaire, lui, l'archevêque de Cantorbéry, que le nom de saint Edme de Pontigny.

Cependant, ni Pontigny ni la France n'étaient sa patrie. Il vint au monde, vers la fin du douzième siècle, dans une petite ville d'Angleterre, nommée Abingdon, du comté de Berk, et à six milles d'Oxford.

C'est là que la pieuse famille d'Edme vivait daus cette heureuse médiocrité qui préserve à la fois des soucis presque également dangereux des grandes richesses et de l'extrême pauvreté. Son père s'appelait Raynald-Edouard Rich, et sa mère, Mabyle. Dieu avait béni leur union, et six enfants, quatre fils et deux filles, tous dignes héritiers de la piété extraordinaire de leurs parents, vinrent successivement réjouir le foyer chrétien.

L'aîné de ces enfants naquit le vingt novembre au matin, le jour de la fête de saint Edmond, roi d'Angleterre, et il reçut, au baptême, le nom d'Edmond, autrement Edme, sous lequel il est devenu très-célèbre dans la France et la Grande-Bretagne.

Un heureux présage accompagna sa naissance, il sortit du sein de sa mère sans aucune souillure, mais pur comme une fleur; Dieu, dit son historien, voulant par là faire pressentir la fleur de virgnité dont sa chair sans tache serait toujours embellie.

Venu au monde le matin, il demeura jusqu'au soir sans donner aucun signe de vie. Les personnes présentes, après avoir longtemps cherché à surprendre un souffle sur ses lèvres, ne conservant plus aucune espérance, se disposaient à l'ensevelir. Mais la mère, mieux inspirée par Dieu et par sa tendresse, s'y opposa; elle ordonna formellement qu'on lui administrât le baptême et qu'on lui continuât les soins de la plus attentive vigilance. Pour obéir à ses désirs et à la providence secrète de Dieu, qui préparait à l'enfant de grandes destinées, il fut conservé à la vie et baptisé.

C'est, sans doute, à cause de cette circonstance qu'on n'a cessé, depuis six cents ans, d'apporter à son tombeau des enfants morts sans baptême pour leur obtenir, par son intercession, la grâce de recouvrer la vie, et la grâce plus précieuse de recevoir le sacrement qui leur ouvre la porte du ciel. Au témoignage de l'histoire, de la tradition et aussi des contemporains, Dieu s'est plu souvent à glorifier son serviteur, en rendant l'existence à ces petits enfants que les parents chrétiens apportaient en grand nombre, même de pays éloignes. Aussi est-il ordinaire de retrouver, dans les églises, saint Edme, représenté en costume d'Evêque, debout et ayant à ses pieds des enfants inanimés qu'il ressuscite et qu'il bénit.

Lorsqu'il fallut donner un nom au premier né de Mabyle, elle même lui imposa celui d'Edmond. Ce nom était à la fois un symbole et un présage, puisqu'il porte en lui-même, par l'union d'un mot saxon et d'un mot latin, le double sens d'*heureux* et *pur*, Ed-mundus. Ce ne fut pourtant pas le motif de ce double sens qui amena ce beau nom sur les lèvres de Mabyle; elle voulut ainsi nommer son fils, parce que, priant un jour près du tombeau de saint Edmond, martyr, tandis qu'elle portait l'enfant dans son sein, elle l'y sentit tressaillir pour la première fois, et sans doute aussi parce qu'il était né le jour de St-Edmond

Toutefois, dit le premier auteur de sa vie, ce fut moins par la volonté de sa mère que par un dessein de Dieu qu'il reçut ce nom symbolique. Le nom des Saints est souvent le titre de leur vie; il leur est attaché comme l'étiquette aux plantes précieuses, pour annoncer leur valeur et désigner leurs vertus. Abraham, Pierre, Dominique et notre Seigneur Jésus-Christ lui-même reçurent dans leur nom le présage de leur vie. Aussi Edme reçut-il dans le sien le présage de sa très-heureuse virginité, lui que nous verrons, dès son adolescence, consacrer à Dieu la chasteté de son âme et de son corps par un vœu perpétuel. Il ne mérita pas moins d'être appelé *heureux*, lui, tour à tour soldat et chef heureux de l'Eglise militante, qui, de tous

les combats qu'il dût livrer sans cesse au démon, au monde et à lui-même, sortit toujours vainqueur. Les plus rudes épreuves de sa vie, et l'exil, ce suprême malheur qui lui fit léguer son cœur et son corps à une terre étrangère, lui devinrent son plus beau titre de gloire et sa plus véritable félicité. C'est ainsi que la splendeur de son nom est justifiée par sa vie ; ils se rendent l'un à l'autre un mutuel témoignage, puisqu'Edme ne ploya jamais sous le poids de ce nom glorieux.

Le premier bonheur de cet enfant aimé de Dieu fut de naître d'une des plus saintes femmes que possédât alors l'Angleterre. C'est donc dès le sein de sa mère que la piété lui fut inoculée ; dans les entrailles mêmes qui le portaient encore, il puisait au cœur d'une sainte ce premier goût de perfection qui glorifia sa vie.

Mabyle était une de ces femmes fortes, telles que la religion seule sait les former et que l'Ecriture appelle un trésor. Façonnée dès l'enfance à la vertu, elle eut l'insigne faveur de lier son existence à celle d'un homme non moins avide qu'elle-même de se livrer sans réserve aux plus généreuses pratiques de la perfection chrétienne. Dans l'intimité du foyer conjugal, leurs plus chers entretiens ne faisaient qu'embraser leur ferveur. Elle, mère et chrétienne héroïque, ignorait toute autre joie que les deux saintes

joies de l'Eglise et de la famille. Le matin, elle ne manquait pas de se lever longtemps avant le jour, et, tandis que ses enfants reposaient, elle se rendait à la chapelle d'un couvent voisin, assistait aux matines, et y passait à prier les longues heures que ses devoirs d'épouse et de mère lui laissaient libres, et qu'elle dérobait à son repos en faveur de Dieu et de son âme. Après ces heures si favorables à la méditation, où l'âme, avant d'avoir pu s'affadir, se recueille dans la fraîcheur de ses pensées pour s'entretenir avec Dieu, elle revenait aux occupations qui remplissaient ses journés. Elle rapportait à ses enfants les émanations de piété qu'elle puisait à ces sources sacrées; elle les faisait doucement couler dans leurs jeunes cœurs, et surtout dans le cœur prédestiné d'Edme, le plus âgé, le plus aimé et le plus capable de la comprendre. Elle mettait sur les lèvres de ce doux enfant un nom plus doux que le lait de son sein maternel, le doux nom de Jésus; elle versait dans son cœur l'amour de Jésus, dans son esprit la crainte de Jésus. La tendre imagination d'Edme n'avait pas besoin d'aller chercher bien loin les inspirations de son âme, naturellement pieuse ; il n'avait qu'à regarder Mabyle, et il s'éprenait d'amour pour le Dieu bon dont il vòyait reluire un reflet aimable dans tous les traits de sa mère.

Raynald, son père, né avec les plus heureuses dispositions à la vertu, avait encore fortifié, dans la société de sa sainte épouse, son ardent désir de la perfection. Ému de ses conversations et de ses beaux exemples, il lui avait confié les secrètes aspirations de son cœur dégoûté du siècle. Livré, par tradition de famille, aux agitations du commerce, il en ressentait davantage le besoin du recueillement. Il avait coutume de porter ses pas à l'un de ces monastères d'hommes, alors si fervents et si nombreux en Angleterre. Combien de fois, attendri par le spectacle de cette vie angélique, n'avait-il pas eu la tentation d'y cacher ses jours et d'y chercher enfin le repos de sa vie agitée !

Raynald confiait ses sentiments à une âme bien faite pour les comprendre ; il disait souvent à Mabyle, en répandant devant elle ses larmes et ses désirs, qu'elle et ses enfants étaient l'unique lien qui le retenait encore au monde. Ses biens suffisaient à son ambition et à ses besoins ; il n'aspirait pas à laisser aux siens des richesses qu'il dédaignait pour lui-même ; il leur laisserait l'héritage meilleur de sa médiocrité et de ses exemples. Mabyle fut la première à encourager ses projets : femme forte et mère dévouée, elle se sentit le courage de porter seule le fardeau de la famille et de faire à Dieu le plus grand

sacrifice qu'il pût lui demander. Elle lui donna son unique soutien et son unique amour sur la terre; elle le détacha elle-même doucement de ces chers objets, et il put suivre l'attrait de Dieu. Il entra dans le monastère d'Evesham. Désormais ses vertus, sa vie et sa mort sont ensevelies et dérobées à tous autres regards qu'à ceux de Dieu : on dirait qu'il prit soin d'effacer derrière lui toutes les traces de son passage, tant l'histoire se tait absolument sur sa cellule et sur son tombeau. Un de ses fils le suivit dans sa retraite; l'autre, Nicolas, entra plus tard dans l'abbaye de Boxley, au comté de Kent; le troisième, Robert, resta le compagnon inséparable d'Edme jusqu'au jour où, à l'exemple de ses frères, il embrassa lui-même la profession religieuse et y jeta un grand éclat par sa grande sainteté et la gloire de ses miracles.

Nous ne trouverons plus au sein de la famille que Mabyle, la généreuse épouse et la généreuse mère. A partir de ce jour de sa viduité volontaire, elle redouble ses austérités; la grâce lui avait appris que « la veuve qui vit dans les délices est morte; » elle ne porte plus que des vêtements sévères, et on peut dire que sa vie devint monastique, tant elle sut l'environner de solitude, de silence et de recueillement. Ses trois fils et ses deux filles remplissent, après Dieu, tout son cœur, et occupent toutes ses journées.

Elle déversait principalement sur Edme, son premier-né, les effusions de sa piété, et il était facile de deviner, aux soins privilégiés dont elle l'entourait, qu'elle avait un secret pressentiment des desseins de Dieu sur lui. Elle ne l'accoutume pas seulement à cette sobriété, qui est l'honneur d'une vie commune, mais à ces austérités qui étonnent dans un âge si tendre, et deviennent l'apprentissage providentiel du futur apôtre et du futur exilé. Elle encourage, par de petits présents, ses essais et ses goûts naissants de mortification. Dès ses premières années il jeûnait déjà tous les vendredis au pain et à l'eau, en souvenir de la passion de Jésus-Christ. Préparé par cet assujettissement précoce du corps à une vie dure, il pourra supporter plus tard la faim, le froid, les fatigues, et sa mère le remettra entre les mains de la Providence et de sa propre liberté, tout jeune encore, mais déjà tout formé aux deux grands mobiles de la vie chrétienne, la prière et la mortification.

Mabyle l'exhortait moins encore par ses paroles que par ses exemples; rude pour elle-même, elle meurtrissait son corps par les plus cruels instruments de pénitence. Elle portait sur sa chair un dur cilice, sur le cilice un tissu en mailles de fer, et par-dessous deux lames de fer pour la faire souffrir davantage. Les chaînes, les jeûnes,

les longues veilles l'avaient tellement aguerrie à toutes les rigueurs, que la profession religieuse, dans sa plus grande austérité, ne connaissait pas de pénibles exercices dont elle n'eût le secret et l'habitude.

Si, retenue par des liens sacrés, elle ne put se retirer dans un cloître comme celui qu'elle avait vu avec envie s'ouvrir à son époux, elle sut se faire du monde un monastère et elle y répandit la bonne odeur de Jésus-Christ. Ses contemporains, quoique plus familiarisés que nous avec les grandes mortifications, trouvaient pourtant celles de Mabyle admirables ; ils s'étonnaient de voir fleurir dans le siècle ces vertus exquises et sublimes qui semblent ne pouvoir s'épanouir que dans la solitude, et ils avaient conçu une si haute opinion de sa piété qu'ils disaient, en empruntant le langage de l'Ecriture, alors très-familier : « Elle a, dans l'éducation de « ses enfants, la prudence de Sara ; devant les « hommes, la pudeur de Rebecca ; devant « Dieu, la grâce et la beauté de Rachel. » Elle mourut revêtue des signes de sa pénitence, et, en expirant, elle légua à ses deux fils, comme suprême et expressif souvenir, les deux lames de fer dont elle armait son cilice pour le rendre plus cruel. Après sa mort on se disputa les fils de ses vêtements ; le cilice trouvé sur son corps fut conservé avec un soin religieux, enrichi d'or, e

transmis de main en main, pendant trois cents ans, dans une famille d'Oxford.

Ce fut dans la chapelle Sainte-Croix de l'abbaye d'Abingdon que Mabyle reçût la sépulture avec l'honneur de cette épitaphe : « Ci-gît Mabyle, la fleur des veuves, » et tel fut son renom de sainteté que le sanctuaire où elle reposait, perdit son premier vocable pour ne plus conserver que celui de Chapelle de la mère de saint Edme.

De tels exemples allumèrent dans l'âme d'Edme une soif d'immolation qui ne faisait que croître par les années. Il répondait si avidement aux avances de sa mère, qu'il semblait surpasser ses espérances et ses désirs. Les aimables artifices dont elle usait pour faire pénétrer dans tout son être ces attraits et ces premières habitudes de mortification qui rendent douces les austérités elles-mêmes, il les secondait ardemment, et, aux petites privations qui lui étaient suggérées, il en ajoutait de beaucoup plus grandes, qu'il dérobait avec soin à tous les regards. Souvent aussi, il quittait les compagnons de son enfance pour se retirer dans des lieux solitaires et pour prier. C'est ainsi qu'à un âge si tendre il aimait déjà la pénitence et la prière, qui seront plus tard les deux passions et les deux grandes protectrices de sa vie ; elles mettront à son service la puissance même de Dieu.

Dès qu'il fut capable d'étudier, sa mère l'envoya à l'Université d'Oxford, où il reçut la première teinture des lettres. Les années qu'il passa à cette école célèbre révélèrent à ses maîtres le trésor d'une rare intelligence dans une âme exquise. On voyait chaque jour éclore en lui ces mille qualités, fleurs de l'enfance qui promettent à l'âge mûr des fruits abondants : l'aménité de caractère, la compassion pour les pauvres, le goût du travail et des privations, l'attrait pour les plus pieux de ses condisciples, l'amour de la Sainte-Eucharistie, le soin délicat d'une conscience qu'il purifiait par la confession fréquente, ajoutons enfin ces faveurs surnaturelles qui annoncent une prédilection de Dieu.

Tandis qu'il commençait à s'adonner à l'étude des lettres, il fut pris d'un violent mal de tête qui, se prolongeant avec opiniâtreté, menaçait de le forcer à interrompre le cours de ses études. Mabyle compatissait avec inquiétude à sa douleur : en femme de foi simple, aux vues surnaturelles, comme pressentant la cause de son mal, elle lui dit : « Mon fils, votre couronne cléricale ne me « semble pas conforme aux règles, et ne « serait-ce pas là toute la cause de la souf- « france que vous endurez; retranchez cette « chevelure superflue, rendez-là régulière, « et j'espère que le Seigneur satisfait apai- « sera votre douleur. » Edme reçut cet avis,

›mme tous ceux de sa mère, avec autant de ›nfiance et de respect qu'une inspiration du ;el. Il coupa le superflu de sa chevelure, et ı souffrance, comme tranchée par le fer, isparut sans retour.

L'enfance des saints laisse une odeur 'elle-même aux lieux qu'elle a embellis, ›mme une fleur communique son parfum ux objets qu'elle a touchés. Dans cette niversité d'Oxford, première école de sa vie, dme laissa des traces assez mémorables de ›n passage pour que, quarante ans après, ›s maîtres en conservassent encore le tou- ıant souvenir. Nous possédons une lettre :rite par eux au souverain Pontife, pour ıi faire connaître la sainteté de leur ancien isciple et signaler les vertus extraordinaires ui distinguaient déjà son enfance.

CHAPITRE II.

DME VA ÉTUDIER A PARIS AVEC ROBERT SON FRÈRE. — CE QU'ÉTAIT ALORS L'UNIVERSITÉ DE PARIS. — PRÉPARATIFS DU DÉPART. — LES DEUX CILICES. — COMMENT EDME VIT. — COMMENT IL PRIE. — COMMENT IL ÉTUDIE. — L'ENFANT JÉSUS LUI APPARAIT. — MABYLE TOMBE MALADE ET RAPPELLE SON FILS.

Edme entrait dans l'adolescence ; en même mps que croissaient les années, la beauté

de son esprit, les éminentes qualités de son cœur se développaient avec éclat et promettaient à Mabyle, dans le fils de sa prédilection, un grand homme et un grand saint. Il avait reçu, sous son inspiration bénie, la première culture de la piété et des lettres, mais elle ne pouvait plus, sans briser elle-même ses espérances et frustrer l'avenir de ses fils, les retenir auprès d'elle. Pour compléter leurs études, elle devait les envoyer à l'Université de Paris. Robert, le plus jeune, pourrait partir aussi, et affronter les dangers de l'école, sous la protection de son frère. Il ne fallait rien moins qu'un tel guide et un tel appui pour rassurer Mabyle sur cet exil, voulu par sa tendresse même, et subi par Robert encore enfant. Ils seraient deux, ils auraient mêmes travaux, mêmes prières, mêmes peines et mêmes bonheurs, ils se tiendraient toujours par le cœur et par la main, et le cœur d'Edme était pour Mabyle un sûr garant.

Ils allaient donc partir! Heure douloureuse! C'est le premier jour vraiment triste des mères, celui où elles voient commencer pour elles des angoisses d'un nouveau genre qu'elles n'avaient point connues: c'est, en famille, la première nouvelle que la vie est séparation et douleurs; et ceux qui, adulés par trop de bonheur, auraient pu l'ignorer, l'apprennent en voyant commencer, dès l'adolescence de leur fils, ces départs qui se suc-

cèdent le long de la vie et ne devront se clore que par le départ suprême. Ces séparations étaient plus vivement senties en ces temps où la vie de famille était plus intime, les distances plus difficiles à franchir et les communications plus rares.

Edme quitta donc le ciel même de son pays, et vint en cette France, qu'il a toujours tant aimée depuis, et dont il voulut se faire plus tard une seconde et plus heureuse patrie.

En ce temps-là, les grandes écoles du moyen âge brillaient du plus vif éclat : l'Europe catholique possédait un grand nombre de ces savantes Universités où chacun allait puiser librement la science ; mais toutes les nations se donnaient principalement rendez-vous dans celle de Paris.

Paris était donc le foyer lumineux qui attirait les plus habiles maîtres assurés d'y trouver la gloire et la fortune, et les illustres disciples certains d'y puiser toutes les connaissances et la renommée qu'elles procurent.

Aussi l'élite de la jeunesse y affluait-elle de tous les pays de la terre, tous apportant au foyer commun ce qu'ils avaient reçu de talent et acquis de connaissance dans leurs différentes patries.

Lorsqu'Edme y arriva, il se trouva en contact avec toutes ces gloires, des prélats, des fils de rois, de futurs papes, tous ceux qui, par l'aristocratie de la naissance, de la for-

tune ou du mérite, pouvaient aspirer aux dignités dans leur patrie, c'était la fleur du sang et du génie de l'Europe.

Mabyle, en envoyant là ses deux fils, subissait l'influence de son siècle et obéissait aux mêmes motifs, qui pressaient les papes, les évêques, les monastères, comme les nobles familles, d'envoyer les jeunes gens heureusement doués à ce grand noviciat de la vie utile, savante et honorée.

Mais ce Paris, si délicieux par ses agréments, si célèbre par la réunion de la science, de la sagesse et des belles lettres, par la sainte vie de ses docteurs, par les priviléges et les honneurs accordés aux étudiants, n'était pas séjour sans danger.

Combien de larmes furent versées par la pieuse mère, lorsqu'il lui fallut se faire veuve de nouveau, en ajoutant à l'absence de son époux l'absence de ses fils, et combien ses larmes étaient inquiètes en confiant deux enfants si jeunes à un long voyage, à la mer, et ensuite à un monde dont les écueils lui semblaient, avec raison, plus dangereux que tous ceux de l'Océan.

Les préparatifs de ces deux départs et les provisions du grand voyage furent faits par les tendres mains de Mabyle qui ne voulut pas laisser ce soin à des étrangers. Parmi les vêtements, le linge et les mille objets d'agrément ou de nécessité que sut disposer la piété

maternelle, elle n'oublia pas le présent que Saint Louis faisait aussi, vers ce même temps, aux princes ses enfants, pour les préserver de la mollesse et du vice; elle plaça deux cilices qu'elle conseillait de porter trois fois la semaine; la sainte mêlait les rigueurs aux douceurs prodiguées par la mère; c'était, à ces époques plus sérieuses et plus vraies, le bouclier que les mères chrétiennes donnaient à leurs fils, elles savaient que la vertu est à ce prix. Nous verrons souvent reparaître les macérations du corps, sous toutes les formes; car alors on apprenait par l'Evangile et par l'expérience des luttes quotidiennes, que l'âme ne s'élève qu'en humiliant le corps, et que c'est sur les ruines de la chair vaincue que se bâtit solidement l'édifice de la sainteté.

Mabyle ne remit aux petits voyageurs qu'une faible somme, qui, selon toutes les prévisions de la prudence humaine, ne devait pas aller bien loin. Elle voulait déjà les habituer à une confiance aveugle dans la Providence, et elle leur dit: « Si vous êtes fidèles « aux avis de votre mère, j'ai confiance que « le Seigneur, à la garde duquel je vous « abandonne, sera le pourvoyeur de tous vos « besoins. » Elle ajouta ensuite ses derniers conseils, sur les jeux, les spectacles, les amis dangereux, la prière, la garde des sens, la mortification, les sacrements. Elle entre-

mêlait toutes ces recommandations de ses larmes et de ses embrassements, et Edme les recueillait avec un cœur ouvert d'avance et préparé à ces saintes confidences. Il justifia la confiance de sa mère, qu'il ne contrista jamais par une parole ou par une action. Elle-même déclara, avant sa mort, qu'elle n'avait rien eu à condamner dans toute l'enfance de son fils. Il allait toujours plus loin que ses conseils et ses désirs, en retranchant de sa conduite, avec les légèretés, les joies même innocentes et ordinaires à cet âge.

Mabyle entretenait, de loin comme de près, la ferveur de ses fils; toutes les fois qu'elle envoyait des vêtements, des nouvelles de famille, il y avait le mot de Dieu, et ce mot sorti du cœur si pieux et si aimé de la mère allait droit au cœur des enfants. Elle ne cessait d'encourager les habitudes de mortification qu'elle leur avait inculquées dès le berceau; et, de temps en temps, quelque instrument nouveau de pénitence accompagnait ces envois chéris, et venait leur rappeler qu'elle détestait pour les siens comme pour elle-même cette mollesse qui énerve la vie. Edme, pour réaliser les intentions de sa mère, n'avait qu'à suivre la pente de son cœur, captivé par une piété si ardente, que les plaisirs de la jeunesse, les aises et les amusements du monde lui étaient en horreur. Il pouvait donc, en même temps, complaire à sa mère, plaire à

són Dieu, assouvir sa soif de mortification, et, plus heureux que beaucoup d'autres, c'est dans sa famille même qu'il trouvait un secours nouveau pour seconder les attraits de la grâce et les inclinations de son âme.

Les seules joies qu'il eùt connues hors de Dieu, étaient ces joies bonnes de la famille qui sont si puissantes pour bannir d'un cœur jeune et chrétien les séduisantes images et les illusions romanesques. Edme jouissait de ces douces affections qu'il avait soin d'élever jusqu'à Dieu et d'épurer en lui.

Il n'ignorait pas non plus les joies de l'amitié. Il savait distinguer, parmi ses compagnons d'étude, les plus ardents et les plus pieux, pour en faire ses amis et ses confidents. Mais c'était surtout avec son frère Robert qu'il vivait dans la douce fraternité du sang, du travail et de la piété. Leurs deux vies coulaient ensemble dans les mêmes peines et les mêmes joies; Edme était l'ange gardien de son frère, et il trouvait en lui, dans leurs communications de chaque jour, les épanchements de la famille qui semblent devenir plus précieux à mesure que le cœur est plus pur et en est plus sevré.

L'amour de la prière, ce signe des grands saints, n'a pas manqué à Edme : la prière semblait née avec lui, du premier soupir et des premiers besoins de son âme; nous l'avons vu dès son enfance en faire ses délices, il en

porte désormais la pratique à un degré qui étonne, et elle va devenir le fond de sa vie. C'était une coutume de Mabyle de réciter, chaque dimanche, outre ses prières de règle, tous les psaumes de David ; il n'oublia et n'omit jamais cette habitude qu'il avait héritée de sa mère, et elle lui devint après leur séparation doublement chère ; la prière qu'on a entendu proférer par quelqu'un qu'on aime, et que l'absence ou la mort nous a ravi, semble emprunter à ce souvenir une nouvelle consécration. Tous les dimanches et toutes les fêtes, Edme, avant d'avoir pris aucune nourriture, venait dès le matin à l'église de Saint-Merry, son sanctuaire de choix, et là, à genoux sur le pavé, il récitait avec son âme embrasée, plus encore qu'avec la bouche, les psaumes du roi-prophète, dont les élans devenaient sur ses lèvres des cris d'amour et l'accent naturel de son cœur. Souvent il laissait le pavé arrosé des larmes qu'il était heureux de répandre dans les délices de l'oraison. On devinait à l'ardeur de son visage la divine passion qui l'animait au dedans.

Tandis qu'il s'étudiait à aimer Dieu de toutes ses forces et à nourrir cet amour par la prière, notre sauveur Jésus-Christ voulut récompenser et accroître sa ferveur, en se montrant à lui encore enfant sous la figure d'un enfant. Un jour qu'Edme se promenait

avec ses condisciples dans une prairie pour réparer les fatigues de la journée et respirer la fraîcheur du soir, il se sépara bientôt de ses compagnons, afin de ne pas souiller dans leur conversation licencieuse la pureté de sa conscience, et de satisfaire, selon sa coutume, la faim de son cœur dans la prière. Comme il marchait solitaire, les yeux levés vers le ciel et l'esprit plongé dans de saintes méditations, un merveilleux enfant lui apparut, plus beau que ne fût jamais enfant des hommes; il descendait comme du ciel, sa blancheur de neige mêlée à la tendre couleur des roses éblouissait les yeux, sa voix avait les mêmes charmes que son corps, et faisait entendre des paroles d'une suavité qui n'est pas de la terre; il aborda Edme le premier avec cette aimable salutation : « Bonjour, mon bien-aimé. » A ce son de voix qui pénétra son âme, à cet aspect éblouissant, Edme demeura muet de stupeur et d'admiration pour cette beauté inconnue, et pour ce salut familier qui s'adressait à lui. Voyant Edme troublé et sans parole, le merveilleux enfant lui demanda s'il ne le connaissait point. « — Je ne vous ai jamais vu, répondit Edme avec une simplicité de colombe, et je ne pense pas que vous me connaissiez davantage. » « J'admire, reprit l'enfant du ciel, que je « vous sois tellement inconnu, moi qui suis « toujours assis à côté de vous à l'étude, et

« qui vous demeure inséparablement uni « quelque part que vous alliez. » Il ajouta : « Regardez mon visage, considérez attenti- « vement ce qui est écrit sur mon front et « retenez-le de tout votre cœur. » Edme lut en toutes lettres le nom de notre rédempteur Jésus. Il en fit l'observation et reçut cette réponse : « Oui, je suis Jésus le Nazaréen, « c'est là mon nom qui doit être un mémorial « très-cher à votre âme. Ayez soin de tracer « chaque nuit tous les caractères de ce nom « divin sur votre front ; par là vous serez « prémuni, vous et tous ceux qui s'armeront « de même de ce nom sauveur, contre le « malheur d'une mort subite. »

A ces mots, cet enfant, dont la vue réjouit les anges, disparut, mais il laissa dans le jeune étudiant qu'il avait daigné visiter sous une forme visible, des stigmates sacrés qui s'imprimèrent pour la vie sur ce cœur neuf et tendre. Désormais, le nom « en qui est béni quiconque doit être béni, » resta gravé en traits de feu dans l'âme d'Edme, qui n'oublia jamais d'en retracer chaque nuit, sur son front, les signes bien-aimés. Celui qui écrit ces lignes, dit son biographe et son chancelier Bertrand, le sait et l'atteste, et on ne peut douter de son témoignage ; car une nuit qu'il remplissait auprès d'Edme la fonction de camérier, il le vit, comme il l'avait vu bien d'autres fois, tracer sur son front ce

nom sacré. Edme se tournant alors vers lui : « N'oubliez jamais, avant de vous endormir, « d'écrire du doigt sur votre front le nom de « notre sauveur Jésus, de grandes promesses « y sont attachées. Je reçus, continue « Bertrand, cet avis avec autant de bonheur « que de respect, et je me réjouissais en « moi-même de cette connaissance qui m'était « confirmée par un triple témoignage ; car « ce que j'avais appris d'hommes dignes de « foi, ce que j'avais vu de mes yeux, je le « tenais avec une nouvelle certitude de la « bouche même du saint. »

Tandis qu'Edme, au milieu de ses études et de sa ferveur, recevait du ciel ces douces communications, priviléges des âmes sur lesquelles Dieu nourrit de grands desseins, Mabyle n'oubliait pas ses fils ; la distance enchaîne les pieds, mais elle n'enchaîne pas le cœur maternel; pour lui il n'y a pas d'espace, et l'éloignement même semble redoubler ses sollicitudes et son amour. Ainsi la tendresse de Mabyle pour ses fils s'accroissait de leur absence et de leur privation. Elle priait sans cesse pour eux et multipliait les conseils.

Les lettres qui venaient d'Abingdon étaient toutes empreintes d'un accent de piété bien connu des jeunes étudiants, mais elles n'étaient pas toutes heureuses ; il en vint une qui apporta le deuil au lieu de la joie qu'elle essayait de donner encore. La pensée assom-

brissait l'expression qui essayait vainement de sourire et de rassurer ; Mabyle était atteinte d'une maladie dont elle dissimulait la gravité, mais qui ne pouvait manquer de la mener au tombeau. Elle avait besoin de la présence de ses fils, d'Edme surtout, son espérance et son appui : elle avait besoin de le voir, de le sentir à son chevet, non-seulement pour consoler ses derniers jours et lui fermer les yeux, mais aussi et principalement pour lui confier le précieux dépôt de ses sœurs qu'elle laissait seules, jeunes et orphelines. Il fallut repasser la mer et revenir à la terre natale : doux voyage, si le pressentiment d'un grand malheur ne l'eût pas attristé !

CHAPITRE III

EDME VOIT MOURIR SA MÈRE. — IL RÈGLE DES AFFAIRES DE FAMILLE ET PLACE SES DEUX SŒURS. — IL FAIT VŒU DE CHASTETÉ. — LES DEUX ANNEAUX.

En arrivant à Abingdon, Edme trouva comme une teinte de deuil sur cette maison paternelle où s'offraient à chaque pas les souvenirs de son heureuse enfance. Il y a dans le ciel qu'ont vu nos yeux en s'ouvrant, dans l'air que nous avons respiré d'une poitrine jeune et joyeuse, un charme qu'aucun autre ciel ne peut rendre, et qu'on ressent plus

vivement, la première fois qu'après une longue absence on revoit la patrie : ce charme était mêlé, pour Edme, d'une profonde tristesse. Combien tout était changé, combien sa mère surtout avait vieilli ! Ce foyer triste, les larmes échangées avec ses sœurs, la vue de Mabyle languissante, furent comme l'avant-goût d'une autre épreuve qu'on peut appeler le premier grand malheur de la vie. Il va voir mourir sa mère, et il restera chargé de son frère et de ses deux sœurs encore adolescentes.

Pendant les derniers jours qui restèrent à Mabyle, c'était toujours Edme qu'elle préférait à son chevet pour les heures d'angoisses, de pensées sérieuses, ou d'entretiens célestes, c'était lui dont la présence, les prières, les paroles remuaient davantage ce cœur qui se sentait mourir et qui, avant de cesser de battre, voulait se purifier de plus en plus, se retremper à la source d'un amour plus jeune et y puiser un redoublement de ferveur. Un jour enfin, plus exténuée, et sentant que sa dernière heure approchait, elle voulut recevoir les derniers sacrements, et s'adressant ensuite à son cher Edme, elle lui recommanda de sa voix défaillante ses deux sœurs, elle l'établit le second père de ses bien-aimés enfants, dont la vue et le souci pouvaient seuls contrebalancer sa joie de mourir.

Après ces suprêmes paroles, Edmè s'agenouilla, fondant en larmes, sous la main de sa mère, et il reçut sa bénédiction. Il voulut ensuite amener son frère et ses sœurs pour qu'ils fussent bénis à leur tour; mais, afin de montrer à Edme toutes les espérances qu'elle fondait sur lui, et le fardeau qu'en le quittant elle remettait sur ses épaules, elle refusa d'appeler Robert et ses sœurs. « Est-« ce que je ne vous ai pas béni, vous, mon « fils? — Il est vrai, ma mère, que vous « m'avez béni. — Eh bien, sachez, mon fils, « que votre frère et vos sœurs sont bénis en « vous; cette bénédiction passera de vous en « eux, et vous les rendrez participants des « grâces et des vertus que Dieu répandra sur « vous. »

Elle parlait ainsi, parce qu'elle connaissait d'avance les grandes destinées de son fils; elle savait, par une lumière divine, sa gloire future, et Dieu lui avait donné, dans une vision, l'heureux présage de la haute sainteté à laquelle il s'élèverait bientôt. Une nuit, elle l'avait vu dans un songe, portant sur sa tête une couronne d'épines vivement embrasée, dont la flamme montait avec éclat jusqu'au ciel. La couronne d'épines dont Jésus-Christ fit son diadème mortel, et dont il ne manque jamais de gratifier les âmes sur lesquelles il a des vues d'honneur et de prédilection, était le symbole des tri-

bulations nombreuses dont l'existence d'Edme devait être abreuvée. Les flammes qui en jaillissaient figuraient cette splendeur qui jaillirait plus vive du sein des persécutions pendant sa vie, et du fond de son tombeau après sa mort.

Après avoir béni son fils, Mabyle, tranquille sur le sort de ses enfants, remit son âme entre les mains de Dieu, et s'endormit paisiblement dans la joie du Seigneur. Ce douloureux événement acheva de briser les liens qui pouvaient encore attacher Edme aux choses de la terre. Ce jour-là, entre les bras de sa mère inanimée, il comprit mieux que jamais le néant de la vie. Son âme sérieuse n'avait contemplé autour de son berceau que de grands spectacles; les austérités, les séparations, les sacrifices s'étaient succédé sans interruption; il avait vu son père quitter le monde, les deux premiers de ses frères renoncer successivement aux espérances du siècle pour chercher en Jésus-Christ leur unique héritage; enfin, il venait, de ses toutes jeunes mains, de fermer les yeux à sa mère. Ce dernier coup le frappa jusqu'au cœur, et, dans le profond sentiment de la vanité de toutes les choses humaines, il résolut de se donner corps et âme à l'Ami qui ne meurt pas et qui nous reste fidèle lorsque tous les autres nous abandonnent.

Ce bonheur qu'il se promettait pour lui-

même, il eût voulu le procurer d'abord à ses sœurs, encore plus exposées que lui au milieu des dangers du monde. Combien il eût désiré les voir se consacrer à Dieu dans le cloître ! Il savait que c'était là le dernier vœu de sa mère et la dernière grâce que cette sainte femme avait demandée avant de mourir. Elle avait sans doute formé ses filles à toutes les vertus par ses paroles et ses exemples de chaque jour ; sa vie, mêlée sans cesse à leur vie, les avait pénétrées de piété ; mais elle voyait, à la lumière de l'expérience et de la foi, tout ce que ces chères enfants, avec leur jeunesse et leur beauté, auraient à craindre d'un monde où fermente toujours la corruption.

De leur côté, ces heureuses enfants, cultivées avec tendresse dans l'estime de la retraite et de la prière, avaient entendu mille fois redire à leur mère les priviléges de la vie religieuse, dont le charme avait captivé toute leur famille. Elles avaient grandi à un foyer qu'elles eussent pu appeler leur couvent natal; leur cœur s'inclinait donc de son propre poids vers la solitude. Elles n'auraient rien à changer à leur pieuse et régulière vie; fleurs sans tache, elles ne feraient que se transplanter dans un autre jardin où elles auraient le même ciel, le même air, le même soleil et les mêmes rosées. Le coup qui venait de les blesser, la ferveur de leur frère, l

souvenir et le vœu de leur mère, enfin cette soif ardente de dévouement qui tourmente les âmes jeunes et pures, achevèrent de fixer leur vie ; ce fut à toutes ces causes, après Dieu, qu'elles durent l'ineffable faveur de la profession religieuse dans laquelle elles trouvèrent, avec le centuple promis par Jésus-Christ, une haute sainteté. L'histoire nous a conservé leurs noms ; nous ne nous refuserons pas la joie de les prononcer ; la plus âgée s'appelait Marguerite, et la seconde, Alice ; toutes deux avaient hérité des vertus de leur mère et se ressemblaient par la beauté de l'âme et du corps.

Edme, ayant rendu à sa mère les derniers devoirs de la piété filiale, se hâta de chercher à ses sœurs l'asile religieux qu'elles souhaitaient.

Il y avait dans le pays un pauvre monastère d'une observance très étroite, qui jouissait aux alentours du renom bien mérité d'une grande sainteté, c'était le couvent des Bénédictines de Catesby. Un jour qu'Edme s'y trouvait par hasard, la supérieure, dont il n'était pas connu, le salua la première par son nom, et, répondant au secret qu'il avait sur le cœur, elle le pria de lui envoyer ses sœurs qui furent reçues, sans rétribution d'aucune sorte, au nombre des religieuses. C'est là que Dieu les appelait ; elles y vécurent dans une grande perfection, furent

successivement élues prieures l'une et l'autre, et laissèrent après elles une mémoire de bénédiction. Leur bienheureuse mort arriva en 1257, dix-sept ans après celle d'Edme, leur frère, et des miracles se firent sur leur tombeau. Ces deux vocations semblèrent porter bonheur à ce monastère qui se maintint, jusqu'à sa destruction, sous Henri VIII, dans une admirable ferveur.

Ces soins de famille et d'autres affaires domestiques prolongèrent, au-delà de ses désirs, le séjour d'Edme dans sa ville natale. Mais il savait mettre le temps à profit pour avancer dans les sciences et dans la piété. L'embarras des choses extérieures n'enchaînait pas le vol de son âme qui vivait toujours en Dieu : comme l'ange de Tobie, au milieu des vulgarités de la vie, il se nourrissait en secret de l'aliment invisible des Bienheureux.

Les monastères l'avaient souvent pour hôte; il aimait à y respirer en passant l'air de la solitude, et il y vivait comme un des frères de la maison. Il fit un assez long séjour dans le prieuré de Merton, et il y reparaissait de temps en temps, allant et revenant parmi les religieux, comme s'il eût été un des fils de cette Eglise. Les moines lui devinrent très attachés, et, dans les rares occasions où leur règle leur permettait de parler, ils prenaient grande joie à sa conver-

sation et admiraient sa piété. Il fréquentait surtout avec assiduité l'Université d'Oxford, voisine d'Abingdon; il y continuait avec ardeur ses études et ne cessait pas d'être favorisé des extraordinaires communications d'en Haut.

Un jour qu'il revenait à Abingdon avec son frère, l'inséparable compagnon de ses courses, ils aperçurent dans les airs un fantôme effroyable, plus noir que la nuit, qui n'avait aucune forme précise ni d'homme ni d'animal; il s'éleva, puis disparut comme une ombre, emporté par une nuée d'oiseaux à l'affreux plumage. Robert, effrayé de cette vision étrange, ne put dissimuler sa terreur; il dit à Edme : « Je tremble d'une crainte inconnue. » Edme lui répondit : « Armez-vous du « signe de la croix, ne craignez plus, et je « vous expliquerai le sens de ce prodige : ce « spectre informe, c'est la figure d'une âme « qu'emportent en Enfer les esprits du mal, « âme effacée et méconnaissable parce qu'elle « a détruit en elle, par sa méchante vie, « l'image de son créateur. » En arrivant au village voisin, nos deux étudiants apprirent qu'à l'heure même de cette apparition, un homme de mauvaises mœurs avait passé à l'autre vie.

Cependant Edme nourrissait un grand dessein dont il n'avait encore confié le secret qu'à Dieu seul. Le bonheur de se consacrer à

Dieu qu'il venait de procurer à ses sœurs, il l'enviait depuis longtemps pour lui-même, et ses désirs croissaient de jour en jour. Il avait vu le monde de près ; à l'Université de Paris, au sein de la riche et brillante jeunesse de l'Europe, il avait pu reconnaître de grands désordres et de grands périls à côté des plus sublimes vertus ; il avait aperçu l'ivresse des plaisirs sans en être séduit ; mais, en regardant au dedans de lui et autour de lui avec cette crainte qui est le commencement de la sagesse, il se sentit faible pour porter seul le poids de son cœur ; malgré son dégoût pour les vaines joies, il entrevoyait leurs attraits et leurs dangers : pourquoi ne pas se mettre dans l'heureuse nécessité de les fuir à jamais ? Puisqu'il avait juré, dès son enfance, que la volupté n'aurait point de part en son cœur, pourquoi craindre d'élever entre ce cœur et le monde une éternelle barrière ? Et puis il était à l'âge du dévouement, à ces années généreuses, où l'âme, pressée du besoin de se donner, si elle dédaigne de se donner aux créatures, se dévoue à Dieu dans le service de l'immolation, de l'apostolat ou de la prière.

Edme donc, délivré des sollicitudes de la famille, résolut, avant de repartir pour la France, de consacrer irrévocablement à Dieu son corps et son âme par le vœu de chasteté. Mais il ne voulut pas accomplir seul et sous

l'impulsion d'un zèle qui peut devenir téméraire, ce grand sacrifice. Il comprit toute la portée d'un acte qui enchaînait sa vie, et qui, en décidant de ses destinées, lui imposait, en même temps que le sceau de la perfection, une plus grande obligation à la sainteté. Il pria longtemps, et, se défiant de ses propres lumières, il en alla puiser de plus certaines aux lèvres qui doivent garder la science.

Il y avait à l'Université d'Oxford un prêtre, docteur en grande réputation de science et de piété, c'était pour Edme l'homme de Dieu; il lui avait confié dès longtemps la conduite de son âme et les aspirations de son cœur. Il lui représenta que, sur le point de partir, touchant d'ailleurs aux dernières années de l'adolescence, il se croyait à l'âge de disposer enfin de sa vie et de mettre en sûreté cette fleur de pureté qu'il voulait conserver à tout prix. A l'âge où il était, non-seulement Edme avait conservé l'innocence de son baptême, mais il avait déjà établi en lui-même un édifice de sainteté que les plus longues vies ne suffisent pas toujours à élever. Le pieux docteur, après avoir consulté Dieu et éprouvé les goûts et la vertu du disciple dont la conscience lui avait toujours été ouverte, donna son avis en ces termes : « Si vous « voulez vaincre les attaques des tentations, « vous préserver de toute souillure, porter « avec patience et même avec joie le poids

« des tribulations, consacrez-vous à la Mère « de miséricorde, attachez-vous à la Reine « de la pureté, et unissez-vous à elle par « d'éternels engagements. »

Nul conseil ne pouvait être plus doux à Edme, il le reçut avec des transports de reconnaissance, et se diposa sans délai à le mettre à exécution. Afin de se consacrer en même temps à Dieu et à la Sainte-Vierge par le même vœu d'une virginité perpétuelle, il choisit, pour cet acte solennel, un jour et un sanctuaire dédiés à la Mère de Dieu, et voici comment il accomplit cette donation de lui-même : il vint à un autel de Marie, déposa au pied de sa statue deux anneaux préparés d'avance, et autour desquels il avait fait graver la Salutation de l'Ange : il prononça à genoux le vœu, déjà fait dans son cœur, de chasteté perpétuelle, prit ensuite un des anneaux, et, comme gage de ses serments et d'une alliance désormais irrévocable, le mit au doigt de l'image sainte ; il plaça de même à son doigt un anneau pareil qu'il conserva jusqu'à la mort : doux mémorial, qui lui rappelait, par la forme, l'éternité de ses promesses, et qui, par le suave *Ave* dont il portait l'empreinte, demeurerait en sa main comme une perpétuelle salutation à sa Mère bien-aimée.

Ce dévouement, si naïf et si magnanime à la fois, disposa plus tendrement le cœur de

la Sainte-Vierge envers son fils adoptif; à partir de ce jour, elle le couvre de sa protection spéciale et se charge des intérêts de son âme. Cette consécration à Marie et l'apparition de Jésus enfant furent décisives pour la vie d'Edme. Il reçut, en ces deux circonstances mémorables de sa jeunesse, une douce et heureuse blessure qui ne se ferma plus depuis, et jusqu'à son dernier soupir l'amour de Jésus et l'amour de Marie ont rempli uniquement son cœur. Il tint ces faits honorables cachés pendant toute sa vie, tant sa prudente humilité redoutait la vaine gloire; mais à sa mort, lorsqu'il n'eut plus rien à craindre de l'amour-propre, il demanda qu'ils fussent publiés, pour la plus grande gloire de Dieu et de sa sainte Mère, et pour l'encouragement de ceux qui aspireraient à la faveur de cette alliance bénie qui lui avait tant porté bonheur; il proclamait, en effet, que la divine Vierge, qu'il appelait toujours des noms les plus chers: « sa souveraine, sa gardienne, son épouse, sa mère, » lui avait fidèlement accordé secours dans ses dangers et consolation dans ses peines.

Edme voulut conserver jusqu'après sa mort le signe de son alliance sacrée, afin que Marie daignât, lorsqu'il passerait à une meilleure vie, reconnaître l'enfant qui s'était consacré à elle, et étendre, jusqu'au seuil de l'éternité, la protection dont elle avait couvert ses jours

mortels. Pendant son épiscopat, il ne voulut pas d'autre anneau pontifical; après sa mort, on retrouva à son doigt ce gage de sa fidélité avec lequel il fut enseveli, selon la coutume des évêques. La statue, à laquelle il avait donné le second anneau de ces saintes fiançailles, fut conservée comme une relique, et elle était désignée comme un objet de pieuse curiosité, dans l'Université d'Oxford. Ainsi, et sur la main du Pontife, et au doigt de la statue vénérée, brilla le témoignage de ce grand événement qui fixa le cœur et la vie du jeune étudiant. On peut dire que c'est à ce vœu de chasteté fait dès son adolescence qu'il doit son bonheur et son salut. Il est remarquable que les âmes appelées de Dieu aux grandes œuvres, ont toutes porté, et le plus souvent dès leur premier âge, ce grand caractère de la chasteté, vertu des anges, sans laquelle on ne peut ni comprendre, ni goûter les choses de Dieu.

Après ce pacte, qui scella sa jeunesse et prédestina sa vie, Edme put partir sans crainte et affronter toutes les épreuves; il avait pour lui Dieu et la Sainte-Vierge Marie.

CHAPITRE IV.

EDME RETOURNE A PARIS ACHEVER SES ÉTUDES. — SES TENTATIONS. — IL REDOUBLE D'AUSTÉRITÉS. — SES PROGRÈS DANS LES SCIENCES. — IL EST REÇU MAITRE ÈS-ARTS. — SON MÉPRIS DE L'ARGENT. — IL GUÉRIT LES MALADES. — SAINT JEAN LUI APPARAIT.

L'enfance d'Edme n'avait pas manqué d'émotion; Dieu lui avait envoyé les douleurs qui mûrissent la vie, et le ciel de l'adolescence, d'ordinaire si pur, avait été pour lui un ciel d'orage sous lequel son cœur avait fleuri comme une vigne précoce. Entre ce cœur et tout ce qu'il aimait sur la terre, venaient de s'élever la pierre d'un tombeau et les murs de trois monastères. Il ne lui restait plus au monde que Robert, son frère, qui ne tarda pas lui-même, suivant les traces de son père et de ses sœurs, de consacrer sa vie à Dieu dans l'état religieux. Ayant ainsi accompli le sacrifice de toutes ses affections, Edme va partir, laissant à sa patrie les os de sa mère et cette maison paternelle d'Abingdon restée triste et vide. Dieu et la mort, en visitant ce toit de paix et de bénédiction, venaient d'en fermer successivement, sous ses yeux, toutes les portes. Il ne put franchir une dernière fois ce seuil solitaire, sans laisser couler ses larmes : après un muet adieu

au cher foyer qu'il n'habiterait plus, il reprit le chemin d'un pays où il avait laissé ses souvenirs d'étude, après ceux de la famille, les plus délectables de la vie. Il revint en France vers l'an 1203.

Il avait bien fait de prémunir son âme et de la revêtir de bonne heure du double bouclier de la mortification et de la chasteté.

De violents assauts au dedans et au dehors. le tirèrent de ce repos heureux où le jeune homme pur ignore tout, de lui-même et de la vie, jusqu'au jour où la corruption du siècle et le premier réveil des passions viennent lui ouvrir les yeux. Ce jour-là allait se lever pour Edme. Il s'élançait avec ardeur dans ces espaces splendides de la jeunesse, où nul obstacle ne menace notre essor, et où l'espérance sourit de toutes parts. Son corps comme son âme atteignaient le degré éminent de la vigueur et de la beauté. Il était d'une stature élevée, son visage était beau et coloré, son front rayonnait d'une grâce particulière, qui lui donnait l'air agréable et joyeux ; enfin, sa physionomie heureuse reflétait une intelligence vive et tout le feu de son âme. Ces étincelles de Dieu, cette émanation de sa beauté divine, tombées sur le cœur, sur le front d'une de ses créatures, sont un bonheur, mais un bonheur périlleux ; elles exposent et celui qui les a reçues et ceux qui les

admirent à s'arrêter au ruisseau sans remonter jusqu'à la source.

Les dons de Dieu obligent : Edme l'apprit bientôt dans des luttes jusqu'alors inconnues. Les orages du cœur et du monde éclatèrent à la fois. L'esprit impur, jaloux des rares vertus d'une si jeune vie, et des grands fruits qu'elle promettait à l'Eglise, lui suscita d'effroyables tentations. L'imagination vierge du saint jeune homme était assiégée de fantômes impurs, et ces affreuses pensées, en lui révélant la corruption de la nature, lui firent comprendre que rester pur c'est se vaincre, que sans violence envers soi et sans recours à Dieu, il n'y a pas de vertu possible.

D'autres dangers vinrent s'ajouter aux périls intérieurs, et quoique le mal ne se présentât d'abord à lui que sous les attraits innocents de l'amitié ou de plaisirs honnétes, il ne le séduisit pas un instant. Il avait reçu de Dieu un sens moral si délié et si fini par la grâce, que son âme virginale frémissait à l'ombre seule du vice. Quelques femmes, les unes imprudentes, les autres sans pudeur, osèrent mettre sa vertu à l'épreuve. L'une d'elles essaya d'enchaîner son cœur par des tendresses et des présents qui n'offraient, en apparence, rien de bien alarmant à une conscience commune; mais l'ange de piété qui venait de se fiancer à la Sainte-Vierge et

d'embraser son cœur au cœur de Jésus-Christ par une éternelle consécration, sentit tout ce qu'il y avait de vie en lui se défendre avec impétuosité contre la seule idée de laisser une affection étrangère pénétrer à côté de Dieu dans son âme.

Une scène, qui semblera étrange à nos mœurs, nous apprend ce qu'il y avait de simple et d'énergique dans ces âges de foi. Pendant qu'Edme étudiait à Paris, la fille de son hôte, éprise de ses belles qualités, épuisa en vain à son égard toutes les tentatives de séduction ; elle s'oublia même jusqu'à l'aller chercher dans sa chambre ; il feignit de ne pas comprendre ses paroles, puis, se levant tout-à-coup, il la mit en fuite en la frappant ignominieusement. La malheureuse, voyant l'abîme de honte où elle était tombée, fondit en larmes de repentir et de confusion ; ce fut pour elle le principe d'une conversion qui ne se démentit plus dans la suite.

Edme n'usa pas toujours de ces moyens violents, mais il eut toujours le double bonheur de résister lui-même au vice et d'y arracher celles qui tentèrent de le perdre. Tel était l'ascendant de sa vertu, tel l'accent de ses paroles émouvantes, que ces infortunées victimes de leurs passions renonçaient à leurs désordres et persévéraient dans la chasteté jusqu'à la mort. Pour Edme, il ne reçut aucune blessure en ces combats ; ses amis d'en-

fance et ceux qui furent dans la suite les plus intimes confidents de sa conscience, attestent que nulle tache n'a terni la pureté de son cœur. Il avait une si vive horreur des plus légères fautes, qu'il avait coutume de dire : « Si je voyais devant moi l'enfer et le « péché, je me précipiterais plutôt dans l'en- « fer que dans le péché. »

Ces premières tentations ne furent pas inutiles ; en les laissant arriver jusqu'à une si belle âme, Dieu avait ses desseins. « L'homme « qui n'a pas été tenté, que sait-il ? » Edme sentit, à ces nouvelles épreuves, la nécessité de nouveaux et plus forts combats. Quoiqu'il put déjà se féliciter des habitudes de mortification qu'il avait contractées dès son enfance, ce n'était plus assez pour son ardeur : il eut voulu anéantir ces membres où il sentait la loi du péché. Il ne cherche pas seulement à satisfaire ses désirs d'expiation pour lui-même et pour les autres, à étendre et à affermir l'empire de l'âme sur le corps ; c'est une guerre jurée pour anéantir la nature corrompue. Aussi les cilices communs qu'il a reçus de sa mère et portés jusque-là, ne lui suffisent plus ; il ne se contente plus de ses jeûnes et de ses abstinences ordinaires, il ne boit et ne mange qu'autant qu'il est nécessaire pour remplir les devoirs de son état. Il retranche une partie de son sommeil, et ce temps dérobé au repos, il le consacre à l'étude

et à la prière ; enfin, il invente un nouveau genre de cilice, destiné moins à dompter qu'à tourmenter la chair.

Aussi ingénieux à mortifier son corps que les autres à le flatter, il variait ses austérités ; pendant le Carême et l'Avent, il portait tour-à-tour le tissu de mailles que sa mère lui avait légué en mourant, un certain vêtement de plomb et un autre de cuir dur et noueux. Pour comble, il liait fortement ses bras et ses jambes de cordes qui laissaient souvent leur empreinte.

C'est ainsi qu'un aimable et doux jeune homme faisait de sa vie un martyre continuel, martyre cruel et délicieux à cause de l'ardent amour qui en était le principe. Ceux qui s'étonnent de ces sublimes excès, ne comprennent pas les effets du feu céleste qui consumait le cœur d'Edme. Toutes les ardeurs de la terre, tous les désirs de se sacrifier pour ce qu'on aime, ne sont pas l'ombre des ardeurs qui embrasaient cette jeune âme éprise de Dieu ; c'est pourquoi il n'y avait pas une fibre dans son corps qu'il n'immolât avec bonheur, trop heureux de porter tous les jours en ses membres la mortification de Jésus-Christ. Ces macérations paraissaient excessives, mais c'est leur excès même qui fait l'auréole des saints ; en les rendant semblables au grand supplicié du Calvaire, elles mettent entre eux et les honnêtes gens l'es

pace du ciel à la terre. Les sages et les modérés d'alors, on ne sait plus leurs noms, ou si on les sait, on ne les invoque pas ; on a laissé pourrir ou manger aux vers le corps qu'ils avaient si tendrement soigné, et le corps d'Edme, qui a senti les étreintes du fer, des cordes et des cilices, est resté, aussi bien que le souvenir de ses vertus, glorieux et comme incorruptible.

Edme cachait ses héroïques austérités sous le voile d'une vie simple, mais elles étaient trop multipliées pour ne pas se trahir un jour ; la vertu, comme le vice, lorsqu'elle arrive à l'état d'habitude, parle trop haut ; il n'est silence ni ténèbres si épaisses qu'elle ne perce. Dieu permet cette révélation dans les saints pour édifier leurs frères, il la permit dans Edme : un jour de carême, il arriva qu'une des chaînes dont il ceignait son corps se détacha, l'heure du repas était passée et les convives l'attendaient : vainement s'efforçait-il de nouer à la hâte les extrémités de cette chaîne, il ne put y réussir. Voyant venir un jeune clerc de la maison, il l'arrêta pour en obtenir ce service : il crut pouvoir confier à l'ignorante simplicité d'un enfant le secret de ses mortifications ; mais l'enfant, avec la candeur de son âge, enpar la indiscrètement et les dévoila. Edme confus l'en punit en ne l'admettant plus à la faveur de sa familiarité ordinaire.

Cette vie sévère et recueillie, loin de nuire à l'étude des lettres et de la philosophie, la favorisait au contraire, et l'intelligence se fortifiait de tout ce qu'elle refusait au corps. Aussi est-il admirable combien, par ses progrès dans les sciences, Edme surpassait les plus illustres de ses condisciples ; on vit en lui que la piété et l'austérité sont bonnes à tout : tandis que d'autres laissaient s'égarer dans les sens et se perdre dans de viles passions le fleuve abondant de vie qui coule naturellement des jeunes et grandes âmes, Edme le dirigeait austèrement vers Dieu d'où il redescendait en effusion de lumière et d'amour. Ses études sérieuses, poussées avec ardeur, lui méritèrent bientôt le degré de maître ès-arts. Il cessa dès lors d'être enseigné pour enseigner les autres, distinction assez honorable dans l'Uuiversité de Paris, pour être recherchée par les plus beaux génies.

Le nouveau professeur, encore plus ambitieux de charité divine que de science humaine, voulut élever sa piété à la hauteur de ses fonctions. Il commença donc à multiplier ses pratiques religieuses et à donner à Dieu de nouveaux et plus fréquents témoignages de son amour ; contre la coutume des maîtres, il ne manqua plus d'assister chaque jour au saint sacrifice de la Messe et à toutes les heures canoniales.

Pour suivre plus librement son attrait, et

vivre dans un plus prochain et plus doux voisinage de ses deux grands amis, Jésus-Christ et Sainte Vierge Marie, il fit bâtir sur la paroisse qu'il habitait, et proche de sa demeure, une chapelle consacrée à Celle qu'il nommait toujours son épouse ou sa mère ; asile aimable qui se partageait avec l'étude les heures de ses jours et de ses nuits. Longtemps après sa mort, son souvenir remplissait encore ce sanctuaire de Marie, et, après qu'il fût inscrit au nombre des saints, on ne cessait d'y célébrer des messes en son honneur, et Dieu se plaisait à y répandre ses plus signalées bénédictions.

La nouvelle fonction dont Edme se trouva investi, n'était pas seulement un honneur ; pour un homme avide, elle serait devenue une source de fortune et d'élévation. Elle fut, au contraire, pour lui, le moment opportun et longtemps attendu de renoncer à tous les biens terrestres, et de satisfaire enfin cette soif de la pauvreté qu'il avait toujours ressentie. Il se souvenait que son divin Maître, après avoir consenti à posséder, pendant les jeunes années de Nazareth, les choses nécessaires à la vie, les avait rejetées toutes pour entrer dans la vie publique, où plus pauvre que les oiseaux du ciel, il n'eût pas même où reposer sa tête. Edme aussi, après les jeunes années d'Abingdon, de Paris et d'Oxford, qui réclamaient l'usage de son patrimoine,

après avoir bâti sa chapelle bien-aimée, crut l'heure du dépouillement arrivée. A l'entrée de sa carrière de docteur et d'apôtre, il crut entendre Notre-Seigneur lui dire au cœur ces paroles, qu'il n'adresse qu'aux âmes avides de la perfection : « N'ayez ni or, ni ar« gent..... Celui qui ne renonce pas à tout « ce qu'il possède ne saurait être mon « disciple. »

Par la mort de sa mère, par la profession religieuse de ses frères et de ses sœurs, l'héritage entier de sa famille était passé entre ses mains, il parut n'en prendre possession que pour avoir le mérite d'en faire le patrimoine des pauvres, il le donna tout entier à l'hôpital Saint-Jean d'Abingdon, situé en dehors des murs, à la porte orientale d'Oxford. Après un pareil gage d'amour, donné, dès la jeunesse, aux pauvres et à Dieu, aucun désintéressement ne nous étonnera plus, et nous savons d'avance l'usage qu'il fera des profits attachés à ses fonctions. A mesure que l'argent lui venait des mains de ses élèves, il le répandait abondamment dans le sein des malheureux et surtout des écoliers indigents.

Pour faire connaître son dédain de l'argent, il suffit de dire le soin qu'il en prenait : il avait coutume, en le recevant de ses disciples, de le placer sur la fenêtre de sa chambre, il le couvrait ensuite de poussière comme pour l'ensevelir, et il en célébrait

joyeusement les funérailles par ces paroles : « Il faut confier la terre à la terre ; que la « cendre retourne à la cendre, la poussière à « la poussière. » Il arriva souvent que l'argent se trouva dérobé ou par ses élèves et ses compagnons, pour égayer leurs loisirs, ou même par de véritables voleurs. Il ne s'en attristait que dans les circonstances où tout chrétien regrette d'être pauvre, lorsqu'il rencontrait une infirmité ou une infortune à soulager.

Ayant appris un jour qu'un de ses auditeurs était au lit malade et délaissé, il en fut touché, et la première inspiration de son cœur, comme son premier soin, fut de le faire apporter dans sa maison. La charité d'Edme était cette vraie charité chrétienne, qui console l'âme en même temps qu'elle soulage le corps. Pendant cinq semaines, il passa ses nuits et la partie libre de ses jours au service de son pauvre malade, et ce surcroît de fatigues ne l'empêchait pas de continuer chaque soir et chaque matin ses leçons et ses conférences. Combien de fois, pendant ces heures d'absence, la coupe où le malade prenait son breuvage ne lui tomba-t-elle pas des mains à cause de sa faiblesse ? mais ce fut toujours sans se briser. C'était, dit l'historien, en considération du saint jeune homme qui rendait à son élève, pour l'amour de Dieu, les très-humbles offices de la charité.

Les lépreux étaient alors nombreux en Europe, par suite des Croisades et des migrations en Asie, et, aux yeux des chrétiens du Moyen-Age, ils paraissaient revêtus d'un caractère mystérieux et sacré. Les fidèles se souvenaient de Jésus-Christ s'annonçant par les prophètes, comme un lépreux, et du lépreux Lazare, symbole des âmes éprouvées; aussi vénéraient-ils les lépreux, ils les appelaient « les bonnes gens, les chers pauvres, les malades du bon Dieu, » et les hommes les plus éminents se vouaient à leur service. Edme, comme les saints de son temps, se sentait pour ces malheureux, si cruellement frappés, une tendre compassion; il allait lui-même leur porter ses aumônes, auxquelles il donnait un nouveau prix par sa présence et par ses soins; il les servait, les purifiait, baisait leurs plaies, et pouvait dire comme le saint évêque Hugues de Lincoln : « Le bai-
« ser de saint Martin guérissait la chair des
« lépreux, pour moi, c'est le baiser des lé-
« preux qui guérit mon âme. » Du reste, à l'exemple de saint Martin, Edme rendait la santé aux malades en les touchant, et plusieurs de ceux qu'il visitait, qu'il soignait de ses mains, lui attribuaient leur guérison.

Il vint, un jour, porter ses consolations et ses services à un pauvre paralytique qui, depuis plusieurs années, n'avait plus l'usage de ses membres. Avant de partir, il l'embrassa;

or, tandis qu'il le pressait dans ses bras, l'infirme ressentit en lui-même une émotion mystérieuse, et il recouvra soudainement le mouvement libre de ses bras et de ses jambes. Il s'écriait, dans des transports de reconnaissance, que son jeune visiteur l'avait guéri en l'embrassant. « En vérité, je vous « l'assure, dit Jésus-Christ, celui qui croit « en moi fera les œuvres que je fais, il en « fera même de plus grandes... Il mettra la « main sur les malades et ils seront guéris. »

Un autre fois Edme visitait un de ses écoliers, affligé au bras d'une plaie large et douloureuse. Le jeune disciple ressentait une vive joie de la présence de son maître, il lui montrait son mal comme on le montrerait à un saint du Paradis, le cœur rempli d'un secret espoir et d'une confiance sans bornes dans son intercession. Edme regarda la plaie, puis il dit à son élève, avec la simplicité et l'ardeur de sa foi : « Que Dieu vous guérisse « par sa grâce et par sa vertu puissante. » Le lendemain l'élève accourait en triomphe annoncer qu'il était entièrement guéri. Le maître reçut lui-même au bras la plaie de son disciple, la porta avec bonheur et en fut débarrassé peu de temps après, retraçant en sa personne l'exemple du souverain maître qui, pour nous guérir, « prit sur lui nos bles- « sures et porta nos langueurs. »

Cependant, pour les intelligences d'élite,

l'étude à ses ivresses, et ses graves préoccupations risquent de détourner de Dieu l'âme qu'elles ont envahie. Le céleste Ami qui avait visité notre jeune étudiant dès son enfance, ne cessait de veiller sur lui et de lui envoyer des signes de souvenir et d'affection parmi lesquels nous ne pouvons omettre le fait suivant.

Edme avait composé une prière, qu'il récitait chaque soir, avant son sommeil, en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Jean, car saint Jean était pour lui, comme nous le verrons à sa mort, un saint de prédilection, et parce qu'il avait assisté au dernier soupir du Sauveur, et à cause des deux grands caractères de sa vie, sa virginité et son amour pour Jésus-Christ. Cette prière, où l'on sent le parfum du cœur d'un saint, est ainsi conçue :

« O bienheureuse et très-pure Marie, mère de Dieu, vierge incomparable et bénie à jamais! vous êtes le temple le plus aimé de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit-Saint et la porte du royaume des Cieux ; c'est par vous, après Dieu, que l'univers subsiste : écoutez avec miséricorde les prières d'un pauvre pécheur, et soyez-moi, en toutes choses, secourable et bonne !

« O très-heureux saint Jean ! l'ami familier de Jésus ! vous, le disciple vierge qu'il a élu et chéri parmi tous les autres, qu'il a

ıbreuvé, plus qu'aucun des saints, à la source les mystères célestes et honoré des glorieux itres d'Apôtre et d'Evangéliste, je vous supolie de me secourir, avec Marie, mère de non Sauveur.

« O vous, les deux pierres précieuses du Ciel, Marie et Jean, les deux flambeaux arlents devant le trône de Dieu, dissipez par la umière de vos rayons les ténèbres de mes rimes. C'est en vous deux que Dieu le Père 'est bâti par son fils une demeure choisie, 'est à vous deux que Dieu le fils, en récompense de votre virginité, a confirmé le priviége de son amour, lorsque, de l'arbre de la roix, il disait à l'une : « Femme, voilà votre ils ; » à l'autre : « Disciple, voilà votre nère. » Voyant donc que, dans la douceur le son saint amour, la parole de mon Seigneur vous a liés ensemble comme une mère et un ils ; c'est à vous deux, que moi, pauvre pécheur, je recommande mon corps, mon âme et ma vie, daignez être mes continuels gardiens contre les dangers intérieurs et extérieurs, et mes pieux intercesseurs auprès de Dieu. Car je crois, avec une confiance inébranlable, que votre plaisir est le bon plaisir de Dieu et que votre déplaisir est le déplaisir de Dieu, et qu'ainsi toutes vos demandes sont exaucées. Implorez donc pour moi, par la toute-puissance de vos mérites, le salut de l'âme et du corps. Obtenez, je vous

en conjure, par vos glorieuses prières, que l'Esprit de vie daigne visiter et habiter mon cœur, qu'il le purifie de toutes les souillures des vices et l'orne des saintes vertus. Puisse ce très-doux consolateur, cet excellent dispensateur des grâces, qui se montre tout-puissant dans ses saints, me confirmer à jamais dans l'amour de Dieu et du prochain, et, après le cours de cette vie, m'introduire aux joies des Elus !

Un soir, absorbé dans ses études, Edme s'endormit sans avoir récité cette prière qu'il s'était imposée comme une dette sacrée. Pendant ce court sommeil, pris comme toujours sur un siége ou sur la terre nue, saint Jean lui apparaît, la menace sur les lèvres, la main levée et prête à le frapper. A cette attitude irritée, Edme crut tomber anéanti. Mais le bienheureux Evangéliste, le bras suspendu par un charme divin, lui persuadait avec bonté, de la part de Jésus-Christ, de ne plus jamais sacrifier à l'étude la moindre de ses prières accoutumées.

Edme profita de ces avertissements ; la science n'altéra point en lui la candeur de l'esprit, la tendresse du cœur, et la ferveur de la piété. L'histoire nous en a donné la preuve dans le récit d'un acte d'amour et d'humiliation, héroïque chez un jeune étudiant.

Après son retour en Angleterre, un jour de

vendredi saint, une cause urgente le contraignit d'aller d'Oxford à Northampton ; c'était un assez long voyage. Quoiqu'il arrivât en cette dernière ville à pied et épuisé de fatigues, il ne put contenir son ardeur de souffrir et de se faire mépriser pour Jésus-Christ. Il se déchaussa et alla nu-pieds visiter les nombreuses églises de la ville, et, en souvenir de l'ignominieuse flagellation de son divin maître, il voulut en chacune d'elles, subir la honte et la douleur d'une rude flagellation.

CHAPITRE V.

EDME QUITTE L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES PROFANES POUR ÉTUDIER LA THÉOLOGIE. — REDOUBLEMENT DE FERVEUR. — IL EST ÉLEVÉ AU GRADE DE DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET ENSEIGNE CETTE SCIENCE. — MERVEILLEUSE EFFICACITÉ DE SA PAROLE.

Depuis le jour où Edme avait quitté Abingdon pour revenir à Paris, six années s'étaient écoulées : six années pleines de travaux, de succès, de délices spirituelles et de tentations, en un mot de ce mélange d'ivresse et d'amertumes qui composent les grandes vies. Cependant la jeunesse fuyait, et en se retirant elle laissait à Edme ce désenchantement et ce besoin plus vif de Dieu qui atteignent les hommes sérieux aux approches de l'âge

mûr. Quoiqu'il enseignât avec une renommée capable de satisfaire l'ambition la plus difficile, il sentit se glisser dans son cœur ce dégoût des études profanes qui s'empare davantage des âmes de foi, à mesure qu'elles avancent dans la vie. Il aspirait à une région plus haute, à des études plus voisines de Dieu et par là même plus conformes à ses goûts.

De son côté, Dieu, en le prévenant de singulières bénédictions, dès le sein de sa mère, avait résolu de se servir de lui pour faire connaître son Fils et sauver les âmes. Il voulut que Mabyle, après avoir été pour Edme enfant la première intermédiaire de la grâce, continuât d'être, pour lui, du haut du ciel, un moniteur aimable.

Tandis que le jeune docteur enseignait la géométrie à ses disciples, sa mère lui apparut en songe; il la reconnut à ses charmes de la physionomie maternelle que le cœur n'oublie pas : « Mon fils, lui dit-elle, que lisez-vous et « qu'enseignez-vous ainsi? Quelles sont ces « figures sur lesquelles vous vous penchez « avec tant d'étude et de contention? » Edme répondit en lui montrant quelques-uns des signes particuliers à cette science et les lignes qu'elle apprend à tracer : « Vous voyez ce que j'enseigne. » Alors sa mère lui prit tendrement la main droite, sur laquelle elle figura trois cercles, portant chacun l'un des

ces noms : Père, Fils, Saint-Esprit. Puis elle ajouta : « Mon cher fils, ce sont là les figures « qui doivent vous occuper désormais, lais- « sez toutes les autres. »

Ce fut pour Edme un trait de lumière et une bonne nouvelle : Celui qu'il aimait uniquement, va devenir la seule occupation de son esprit, et il s'adonnera à la théologie qui était alors l'étude nécessaire. Dans les grands siècles chrétiens, ceux même qui ne voulaient embrasser que des professions libérales et profanes, croyaient devoir compléter leurs études par la théologie. Cette science auguste, faite avec l'Ecriture sainte, la Tradition, les Conciles, les Saints-Pères et le raisonnement, c'est-à-dire avec toutes les forces condensées de la raison et de la foi, donnait à l'esprit un point d'appui solide, en devenant tout ensemble la base et le couronnement de ces connaissances incertaines. En même temps qu'elle éclairait de ses vives lumières les questions libres, elle tranchait souverainement les questions premières qui intéressent nos destinées. Les génies chrétiens, sortant de cette philosophie étroite où, de l'aveu de nos sages, *l'air et la lumière manquent également*, s'élançaient avec joie dans les grandes eaux de la science catholique, et y nageaient à l'aise comme dans un océan de lumière. C'étaient les délices d'Edme de se plonger ainsi en Dieu, cœur et esprit.

Il comprenait, comme saint Thomas et saint Bonaventure, ses contemporains livrés à la même science divine, que le grand livre, c'est la croix, et que la grande porte pour entrer dans la vérité, c'est la charité. Aussi, depuis qu'il étudie la théologie, il embrasse de nouveaux exercices, il prolonge ses veilles, ses oraisons, l'étude des livres saints pendant la plus grande partie des nuits. L'assistance quotidienne au saint sacrifice, aux offices du jour, ne suffit plus à sa ferveur; il se fait une règle de participer toutes les nuits au chant des matines. Lorsqu'il entendait, à minuit, les cloches de l'église de Saint-Merry appeler les chanoines à l'office, il se levait assidûment pour y assister. Après les matines, il allait à l'autel de la Sainte-Vierge, où il restait en oraison jusqu'au jour; à la véhémence des soupirs qui s'échappaient de son cœur, on pouvait soupçonner les délices dont il était abreuvé. A l'aube du jour, il entendait la messe; il sortait ensuite de l'église, et, sans prendre aucun repos ni aucune nourriture, il se rendait avec les étudiants aux leçons de théologie. Après une laborieuse journée, donnée presque entièrement à ses études doublement chères parce qu'elles l'instruisaient de Dieu et l'absorbaient en Dieu, dès qu'il était libre, son cœur avide le ramenait à son asile bien-aimé, il reprenait le chemin de l'église, où il récitait l'office des Vêpres et

passait ensuite de longues heures avec Dieu.

On pouvait dire de lui comme des deux saints amis Grégoire et Basile, qu'il ne connaissait que deux chemins, celui de l'église et celui de l'école. Ses autres courses n'avaient pour but que les maisons des pauvres et des malades, ou les différentes œuvres de miséricorde. Ses pieds le portaient là où était son trésor. Où l'eussent-ils conduit ailleurs que vers Dieu et vers les malheureux ? Il y avait longtemps que les joies mondaines et les jeux frivoles lui étaient devenus insipides, et que ses yeux, après les avoir à peine entrevus s'en étaient détournés pour toujours. Il savait où l'on priait, où l'on pleurait, où l'on souffrait ; c'est là seulement qu'il aimait à aller. S'il lui arrivait, en cherchant la demeure d'un pauvre, ou en suivant les traces d'un affligé, de traverser les bruyants plaisirs de ses condisciples, son cœur n'y trouvait que l'occasion de remercier Dieu qui l'avait préservé, et de prier pour ses frères moins heureux.

Une modestie angélique l'accompagnait partout, et tandis qu'il restait à l'église, il s'y tenait dans une attitude si profonde de recueillement, qu'on ne pouvait le regarder sans être édifié. Quoiqu'il y passât souvent une partie de ses jours et de ses nuits, on ne le voyait pas s'y asseoir ; il y demeurait tou-

jours debout ou à genoux par respect pour la présence adorable de Jésus-Christ.

L'amour des pauvres, non moins généreux que l'amour de Dieu, poussa notre jeune théologien au sacrifice le plus héroïque que puisse faire un homme d'étude. Il vendit ses livres pour subvenir aux besoins des plus nécessiteux. Il possédait le Pentateuque expliqué, les douze Prophètes également expliqués, le Psautier avec une glose; il avait, outre l'Ecriture sainte, les lettres Décrétales et différents traités de philosophie. Ces livres étaient alors un tout autre trésor qu'aujourd'hui, il les vendit tous, sa Bible elle-même, son dernier bien, se glorifiant avec un Père du désert d'avoir vendu jusqu'à la parole qui dit : « Vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres. » Ses condisciples s'étonnant qu'il pût se résigner, contrairement à la pratique de tous les hommes de lettres, à se défaire de ses livres si chers et si nécessaires, il répondit à l'un d'eux, son ami : « Nous qui « étudions la perfection, ne devons-nous pas « suivre les premiers les conseils du Maître, « qui a dit : Si vous voulez être parfait, ven- « dez ce que vous avez et donnez-en le prix « aux pauvres, c'est donc sagesse dans l'ex- « trême nécessité de tout donner pour l'amour « de Jésus-Christ. » « Joinct qu'il puisoit plus la doctrine céleste ès claires fontaines du Sauveur ou par la contemplation, il se bai-

gnoit journellement, qu'és livres les plus précieux. »

Autant il aimait à donner, autant il lui répugnait de recevoir, suivant cette parole du Sauveur : « Il vaut mieux donner que recevoir. » Vauthier de Gray, archevêque d'York, ayant appris qu'il se livrait à l'étude de la théologie, se disposait à lui offrir une Bible entière qu'il ferait écrire par ses religieux. Edme, averti à temps, la refusa, craignant que le soin de la copier ne devînt à charge à un pauvre monastère qui avait besoin de son travail pour vivre.

Cependant Edme continuait sans relâche le cours de ses études sacrées ; les jours lui semblaient trop courts et trop rares, dit son historien, à cause de l'immense amour qui le faisait aspirer à une plus claire connaissance et à une plus abondante possession de Dieu. La pénétration naturelle d'un esprit supérieur, secondée d'un travail opiniâtre, et accrue en outre de toutes les lumières que communique à l'intelligence la pureté du cœur, l'initia rapidement à tous les secrets de la théologie chrétienne. Aussi ses maîtres de Paris, comme ceux d'Oxford, ne tardèrent pas à le distinguer de la foule ; ils l'avaient d'abord vénéré comme un parfait modèle de piété, ils l'admirèrent bientôt comme un prodige de science et de talent. En témoignage des grandes espérances qu'ils fondaient sur

son mérite, ils résolurent de l'élever au degré de docteur en théologie.

C'était alors un insigne honneur, et les docteurs de l'Université de Paris jouissaient d'une si haute renommée, qu'ils étaient consultés par Rome et par toute la chrétienté ; dans les graves débats qui parfois agitaient l'Eglise, on s'en rapportait à leur décision, et le plus pompeux éloge que la voix publique pût faire d'un homme était celui-ci : Il est savant comme un docteur de Paris. Pour obtenir ce noble titre il fallait subir des épreuves nombreuses, des examens sévères qui en fermaient l'accès à la foule des incapables et des ambitieux. Edme se croyait sincèrement indigne d'une pareille distinction ; loin de la briguer, il s'y déroba tant qu'il put, et il ne l'accepta à la fin que sur l'instance de ses maîtres et par obéissance.

A peine Edme fut-il revêtu de la dignité de docteur, qu'on lui confia la charge très-honorable d'expliquer l'Ecriture sainte et d'enseigner la théologie. Il s'acquitta de cette double mission avec le succès qu'on devait attendre de ces excellentes préparations. Ces fonctions nouvelles en ouvrant un libre essor à son âme, révélèrent en lui des richesses ignorées ; on vit bientôt avec admiration que l'Eglise d'Angleterre possédait un docteur qui ne le cédait en rien aux plus illustres qu'elle eût jamais produits. C'était le flambeau ardent et luisant

placé soudainement sur le chandelier, et dans ses leçons on sentait sortir de l'abondance de son esprit et de son cœur, ces trésors de lumière et d'amour qui s'amassaient depuis tant d'années dans sa jeune poitrine. Il n'avait besoin pour émouvoir, que d'ouvrir les lèvres, Dieu y avait attaché cette vertu mystérieuse que possèdent seules les lèvres des saints. « C'était, dit brièvement son historien, Dieu dans sa bouche se faisant lumière et feu consumant. » Il était conférencier subtile, habile dialecticien, docteur sublime. Armé de toutes les ressources de la logique, orné des couleurs de l'éloquence, il alliait la grâce à la force du langage et parlait avec une pureté bien rare parmi les docteurs de son temps. Il avait, dans la recherche de la vérité, dans l'art de distinguer et de réfuter l'erreur, dans la solution des questions les plus épineuses, une pénétration qui semblait emprunter quelque chose à la clarté du divin amour, et on eût dit qu'une lumière surnaturelle « lui révélait les mystères cachés sous l'aile des chérubins. » Il tranchait à l'heure même et d'un mot resplendissant d'évidence les nœuds des difficultés les plus insolubles, parce que l'esprit de Dieu était sur sa langue, comme le prouve le trait suivant.

Un jour qu'il devait parler sur la sainte Trinité, il monte en chaire, l'esprit préoccupé de cette grande question : tandis qu'appuyé

sur sa chaire, l'intelligence envahie et les yeux fermés, il attendait sés élèves qui n'arrivaient pas encore, un léger sommeil appesantit ses sens : or, pendant que son corps sommeillait, Dieu envoya à son âme ravie une merveilleuse vision. Il vit l'Esprit saint descendre vers lui sous cette forme de colombe qu'il prit autrefois pour se reposer sur Jésus-Christ dans le Jourdain. La blanche colombe descendait du ciel par un vol harmonieux, apportant en son bec le corps de Jésus-Christ; elle le déposa sur les lèvres du docteur comme si elle l'eût communié, puis reprit son vol vers le ciel. Edme s'éveilla de ce sommeil divin, dans une sorte d'ivresse : ce n'est plus une langue humaine, c'est la langue des anges qui répand, avec des flots de clarté, des flots d'amour sur la profondeur des mystères, et en révèle aux moins capables la vérité. Tout ce qu'une intelligence peut avoir à travers les voiles du corps, ses auditeurs, la plupart illustres et versés dans les sciences, le virent, et ils ne pouvaient se lasser d'admirer une élévation de doctrine supérieure à tout ce qu'ils avaient jamais entendu. « Est-il étonnant, continue son historien, qu'après avoir bu à longs traits aux sources du Sauveur, il subjuguât les cœurs rebelles ; sa foi vous faisait croire, sa parole vous faisait sentir avec une puissance irrésistible ce qu'il sentait lui-même, et sa charité vous portait le feu jusqu'au fond des entrailles.

Il semblait que la splendeur du divin amour qui s'était fait une demeure dans son sein, eût rendu transparent le vase qui la renfermait, et eût répandu des rayons de lumière autour de lui. »

Il a laissé de nombreux et mémorables exemples des grâces qu'il savait répandre sur ses auditeurs. Plus d'une fois, attendris par ses discours, ils laissaient se fermer ou tomber les livres, leurs larmes longtemps contenues coulaient avec abondance, et les soupirs couvraient la voix du saint orateur.

Les larmes que répandaient ces jeunes hommes ne demeuraient pas stériles comme ces larmes égoïstes ou mauvaises que l'on verse sur soi-même, sur ses passions ou sur des malheurs imaginaires. C'étaient des larmes fécondes, « le sang de l'âme, l'eau du cœur, » comme on les appelait au Moyen-Age ; elles se traduisaient presque toujours en dévouement et engendraient des vertus. On voyait sortir de l'école d'Edme quantité de docteurs remarquables qui suivaient ses traces et se consacraient à Dieu ; plusieurs de ses disciples, honorés de dignités, de bénéfices ecclésiastiques, renonçaient à tous les biens du monde pour embrasser la pauvreté religieuse ; d'autres portaient jusqu'au sein des grandeurs le renoncement et l'austérité monastiques ; tel fut, entr'autres, le docteur Séval, doyen, puis archevêque de

l'église métropolitaine d'York. Ce grand homme versé dans toutes les sciences, mais aussi modeste qu'éminent, suivi en tout les traces de son saint maître, et mourut l'an 1258, en odeur de sainteté et au milieu des persécutions qu'il lui avait prédites.

Vers ce temps-là (environ 1220), Dominique et François d'Assise venaient de lever l'étendard d'un apostolat nouveau, et d'ouvrir aux jeunes courages la large carrière du dévouement. Leurs ordres naissants ne pouvaient se recruter que de jeunesse, de génie et de sainteté; aussi les établissaient-ils de préférence dans les villes où affluaient les jeunes gens de toutes les nations. En même temps l'ordre de Citeaux, vivifié par saint Bernard, édifiait l'église et recueillait les âmes choisies dont le monde n'était pas digne. Pour peupler ces pépinières du sacrifice, il fallait des docteurs qui réveillassent les âmes ardentes que ce siècle cachait en si grand nombre dans son sein. Or, Edme, par la sainteté de sa vie et sa parole enthousiaste, était merveilleusement propre à servir les desseins de la Providence. Grand nombre de ses disciples ne sortaient de son école que pour embrasser la vie parfaite, et se ranger, selon leur goût, sous l'une ou l'autre de ses bannières qui ralliaient les plus beaux génies et les plus grands cœurs. Voici un exemple de la manière merveilleuse dont se déclaraient ces vocations.

Une nuit, Edme fut transporté en espı dans l'école où il avait coutume de donn ses leçons, et il vit en songe un grand feu de ce foyer, s'échappaient en se divisant se flambeaux mystérieux, symbole dont il ı tarda pas à recevoir l'explication. Le lend main, un abbé de l'ordre de Citeaux arriv sans dessein prémédité, et il entre comme l autres pour entendre la leçon du maîtı célèbre. Après la conférence, il se disposait sortir, lorsque sept des disciples les plus di tingués d'Edme se réunissent autour d l'abbé, lui demandent instamment la faveu de le suivre et d'être admis parmi les enfant de saint Bernard. Au nombre des ces étu diants, se trouvait le célèbre Etienne d Lexington, jeune anglais de haute naissanc et de grande espérance pour sa famille. Nou le retrouvons plus tard abbé de Stanley et d Clairvaux, toujours fidèle à la mémoire d maître bien-aimé auquel il devait sa professio religieuse; il lui offrit plus d'une fois l'hospita lité pendant sa vie, et, après qu'il fut mort e exil, il prit une part active à sa canonisation

A la voix d'Edme, ces jeunes hommes, plu vivement excités au mépris du monde et l'amour de la pauvreté, comprirent le bonheu de se donner à Dieu, et bientôt, revêtus d l'habit monastique, « ils prirent le plus droi « et le plus sûr chemin pour mener à bo « terme ce court voyage de la vie. »

CHAPITRE VI.

EDME EST FAIT PRÊTRE. — COMMENT IL PRÊCHE ET CONVERTIT. — NOUVELLES ABSTINENCES ET MORTIFICATIONS. — LA MODESTIE DE SES VÊTEMENTS. — SES ORAISONS. — SES LUTTES AVEC LE DÉMON.

Cependant Dieu, du haut du Ciel, préparait une couronne à tant de mérites, cette couronne du sacerdoce, la plus auguste du monde, mais aussi la plus pesante et celle qui déchire davantage les fronts dignes de la porter. C'était là le diadème d'épines et de gloire que Mabyle, dans un songe, avait vu sur la tête de son fils. Les historiens d'Edme ne nous disent rien des émotions qui remplirent cette journée du sacerdoce, si mémorable dans la vie des saints; mais ce qu'ils n'ont pas oublié de nous raconter, c'est sa frayeur, son éloignement respectueux d'un ministère qu'il regardait avec raison comme un fardeau redoutable aux anges eux-mêmes, son horreur pour l'ambition téméraire qui précipitait dans l'église les jeunes étudiants avides des dignités ecclésiastiques. Il fallut lui faire violence pour l'élever au sacerdoce et même aux premiers ordres sacrés qui y conduisent. Il savait que ce jour-là nul n'allége son fardeau et que tous s'enchaînent par un lien plus étroit de discipline.

Ce fut pourtant, malgré ses craintes, le jour des grandes allégresses, parce qu'il y trouvait l'occasion si longtemps désirée de dévouer sans partage ce qu'il avait reçu de forces et de talent à la plus grande cause qui soit au monde, à la cause de Dieu, et à la plus grande œuvre de la terre, au salut des âmes. En retour du don de soi-même, son cœur, consacré et transformé, se sentit comme investi des félicités du ciel et d'une ambition du bien qui embrassait l'univers.

La première fois qu'il lui fut donné de monter à l'autel et d'immoler la sainte victime, son âme s'entr'ouvrit sous le coup de si vives émotions, que ses yeux se changèrent en deux sources d'où les larmes coulaient d'elles-mêmes et comme à son insu. Plus tard, dans les âmes ordinaires, cette source des pleurs, ouverte au jour du sacerdoce, se ferme trop vite, mais dans les saints, elle ne tarit plus ! Ainsi en fut-il d'Edme, qui n'offrait presque jamais le saint sacrifice sans mêler ses larmes au sang de Jésus-Christ. C'en est fait, le voilà prêtre pour l'éternité ; il ne l'a voulu, nous le savons, que parce qu'il aspirait surtout à être victime et à dépenser dans cette sublime mission l'abondance de son amour et de sa vie. Aussi, une nouvelle carrière de zèle et d'action sur la société va commencer pour lui.

Après qu'il eut reçu à Paris le grade de docteur et l'onction du sacerdoce, il résolut de rapporter à sa patrie le tribut des sciences acquises et de son ministère nouveau. Il revint, en 1219, fixer son séjour à Oxford, où quelques auteurs pensent qu'il enseigna le premier la logique d'Aristote et ensuite la théologie. Mais l'enceinte d'une école ne suffisait plus au zèle du prêtre, il lui fallait un théâtre d'apôtre, un vaste champ dont l'étendue et la sainteté convinssent mieux aux ardeurs de sa charité. Il se livra donc aux travaux de l'apostolat et, pendant cinq ans, de 1219 à 1224, il évangélisa, avec un succès digne des premiers envoyés de Jésus-Christ, les provinces d'Oxford, de Glocester et de Worcester. Il savait, à l'exemple de son divin maître, surnaturaliser, sans les détruire, les sentiments si doux de la famille et de la patrie; et c'est cette patrie, ce sol natal qu'il voulut avant tout féconder de ses prières, de ses larmes de prêtre et de ses sueurs d'apôtre.

L'histoire de ces travaux toujours uniformes jusque dans leur variété, est courte comme l'histoire du bien qui se répète sans cesse et de tout ce qui ne change pas ; mais, malgré sa brièveté, elle nous permet d'apprécier, par quelques traits, l'action immense qu'exerçait sa parole sur les populations, sur la jeunesse des écoles et jusque sur le clergé.

On voyait un grand nombre de laïques et même de prêtres, dont la vie peu réglée ou trop commune n'était pas digne de leur vocation, concevoir une vive horreur de leur conduite passée et en reprendre une nouvelle qu'ils réglaient avec soin sur les sévères maximes de l'Evangile. Plusieurs, touchés du désir de la perfection, renonçaient au monde et allaient peupler ces grandes familles religieuses qui, encore à leur berceau, remplissaient déjà la terre du bruit de leurs œuvres et se multipliaient comme par enchantement. La jeunesse surtout fournissait la plus abondante moisson, et Edme continuait d'exercer sur elle, comme apôtre et avec une plus grande efficacité, l'influence qu'elle exerçait auparavant comme docteur. Ce n'est pas que cette jeunesse fût à l'abri de l'atteinte des passions, mais elle ne connaissait pas cette corruption orgueilleuse et raisonnée dont nous souffrons aujourd'hui. Alors la rapide ivresse des plaisirs passait comme une tempête ; elle ployait les âmes sans les briser et laissait subsister en elles une foi vive qui les dominait jusque dans leurs emportements. L'accent d'un saint comme notre jeune apôtre les transformait quelquefois soudainement, et les précipitait en un jour de la voie du vice et des voluptés coupables dans la voie du renoncement et des voluptés divines. Aucun âge n'était à l'abri de ses coups. Des hommes,

vieillis dans l'oubli de Dieu et de toute pratique de vertu, abandonnaient leurs criminelles habitudes et achevaient saintement une vie commencée dans le désordre. Il serait impossible et superflu de rapporter tous ces exemples de conversions; il en est un pourtant que nous ne tairons pas, il expliquera les autres.

Une noble femme, nommée Ella, comtesse de Salisbury, portait à Edme, à cause de sa sainteté, une grande vénération. Elle était mariée à Guillaume de Salisbury, surnommé Longue-Epée, homme distingué par son courage et par sa naissance royale, mais que déshonoraient ses mœurs. Frère du dernier roi Jean-sans-Terre, il avait pris sa part dans les guerres civiles et les commotions de ce règne, et il avait mené la vie impie et désordonnée des chevaliers qui entouraient ce prince. Depuis longtemps, par suite de ses désordres, il ne se confessait ni ne communiait plus, selon le précepte de Jésus-Christ et de l'Eglise. Sa pieuse femme ne pouvait rien sur son âme endurcie, ni par les paroles, ni par les prières. Elle obtint pourtant de lui qu'il viendrait entendre le célèbre prédicateur; en outre, elle ménagea adroitement les occasions d'une entrevue. La première fois que Guillaume vit le jeune apôtre en face, qu'il entendit sa parole, il ressentit ce bonheur, cette impression mystérieuse

que l'âme, où survit une étincelle de foi, éprouve à la rencontre d'un véritable homme de Dieu. Son esprit abruti retrouva l'attrait oublié du bien, et se tournant vivement vers sa femme : « Je crois vraiment, lui dit-il, que c'est un saint. » Il l'entendait avidement, et cette parole inimitable qui sait trouver les endroits fertiles du cœur produisit en lui de tels fruits, qu'il ne se connaissait plus. Il amenda ses mœurs, confessa ses fautes avec une grande abondance de larmes, et reçut la sainte Eucharistie avec cette tendre émotion qu'apportent à Dieu les âmes nouvellement régénérées.

Edme lui laissa pour guide dans sa nouvelle vie le pieux ermite qui avait reçu sa confesion. Le comte fut heureux d'avoir répondu à ce suprême appel de miséricorde, car, un an après, la mort vint le visiter et le trouva dans des sentiments admirables de pénitence qui montrèrent combien sa conversion avait été sincère. Il habitait son château de Salisbury, lorsqu'il tomba gravement malade : on croyait qu'il avait été empoisonné; il envoya aussitôt prier l'évêque Richard Poor de lui apporter les derniers sacrements. Quand l'évêque entra dans sa chambre, ayant en ses mains le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, le comte était sur son lit, en proie à une fièvre ardente; mais, à la vue de la sainte Eucharistie, son

courage se ranime et, ramassant ce qui lui restait de force, il se jette hors du lit, puis passant une corde autour de son cou comme un grand criminel, il se prosterne par terre et s'écrie, avec des larmes et des gémissements, qu'il est un traître à son Dieu. Il ne voulut point se relever qu'il n'eût fait sa confession et reçu le viatique de son âme. Il persévéra quelques jours dans ces démonstrations extraordinaires de repentir et d'amour, et enfin il rendit à Dieu son âme purifiée dans ses larmes et dans le sang de l'Agneau.

La comtesse de Salisbury, restée libre par la mort de son mari, réalisera bientôt, sur les conseils d'Edme, un dessein cher et longtemps nourri, en fondant un monastère de religieuses, où elle achèvera ses jours dans les pratiques de la perfection.

La puissance de la parole vraiment apostolique d'Edme ne se manifesta pas avec moins d'efficacité dans la circonstance suivante.

Une femme dépourvue de ces sentiments de pudeur et de respect d'elle-même, qui sont pour toute femme la couronne d'honneur, osa dire, en raillant, à quelques compagnes de ses désordres : « Allons voir ce papelard « dont on parle tant, je serais curieuse de le « regarder en face. » A l'aspect de ce visage où respirait, dans un ineffable mélange, l

mortification, la douceur et les plus vives traces de la sainteté, elle éprouva une émotion qu'elle n'avait jamais connue ; les paroles pénétrantes qu'elle entendit achevèrent tellement de la bouleverser, que, venue avec le rire de la corruption sur les lèvres, elle s'en retourna la componction dans le cœur et fondant en larmes ; elle abjura sa mauvaise vie, et désormais édifia autant par sa piété qu'elle avait scandalisé par la licence de ses mœurs.

C'était par milliers qu'Edme convertissait ainsi les pécheurs, car il avait une grâce merveilleuse pour la prédication, et sa parole exhalait naturellement l'amour divin. « Tantôt, dit son historien, sa langue plus suave que le lait et le miel distillait les joies de Dieu et les rosées du ciel dans les âmes chrétiennes, tantôt ardente comme son cœur, elle y versait le feu, et, quelques froids que fussent ses auditeurs, elle les embrasait. » Il ne parlait jamais que le crucifix à la main, et, lorsque montrant au peuple l'image de son Dieu crucifié, sa voix s'attendrissait sous le regard de Jésus-Christ, les paroles qu'il lançait, vibrantes comme des flèches, allaient transpercer les cœurs les plus endurcis : de sourds gémissements, puis des cris de douleur s'élevaient dans l'auditoire, et sa voix se perdait dans les sanglots. Il contemplait souvent en parlant la croix que ses mains pressaient ; tantôt il la regardait à travers

les larmes d'un ardent amour et d'une douleur causée par le souvenir des péchés du peuple, tantôt avec le sourire des anges. Il pleurait abondamment lorsqu'il s'écriait : « Hélas ! les chrétiens qui écoutent la parole « sont nombreux, mais combien peu la met- « tent en pratique, malgré les exemples in- « nombrables des Saints et la passion de Jé- « sus-Christ. » Le sourire revenait sur ses lèvres et animait son visage lorsque, fixant d'un œil plus doux la croix, il se souvenait de son mystère d'amour et rappelait au peuple les grands bienfaits qui par elle se sont répandus sur le monde.

Quelque éloquente que fût sa voix, ses œuvres parlaient encore plus haut, et, pour comprendre l'efficacité de sa parole, il faut savoir les fruits incessants dont se chargeait sa vie sacerdotale. Depuis qu'il était prêtre, il avait dépassé toutes les austérités de ses années précédentes ; entré en partage du sacerdoce de Jésus-Christ, il voulait être comme lui, victime, et il immolait continuellement son corps et son âme en sacrifice. Il avait atteint un degré de mortification, dans la nourriture, le boire, le sommeil et les autres exigences de la vie, qui semble supérieur aux forces de la nature. Dans ses repas, ses commensaux ne le voient jamais prendre la nourriture qui suffit à un homme. Dans ses abstinences, il se contente de pain et d'eau,

souvent même il mange son pain sans s'accorder une goutte d'eau, tellement que ses lèvres desséchées se fendent comme la terre qui demande la pluie; son corps sèche dans les veilles et les études, ses cheveux et sa barbe tombent, et sa santé semble gravement compromise. Il ne rompt jamais son jeûne, à moins qu'un hôte honorable ou une grave infirmité n'arrive pour l'y contraindre, et ce jeûne n'était pas mitigé comme celui de notre temps; il consiste à ne manger qu'une fois et à une heure tardive de la journée. Pour compenser les accidents de visite ou de maladie qui venaient parfois l'interrompre il redoublait d'austérité la semaine suivante. Il avait coutume de dire à sa chair avec mépris : « Plus « tu montreras de convoitise, et plus je te « dompterai. » Habituellement il n'usait que d'aliments grossiers, il ne goûtait pas les autres, ou, s'il le faisait par honnêteté, il les touchait à peine, avec le dédain d'une âme absorbée en Dieu. Plus les mets étaient délicats, et moins il en prenait; il ne voulait pas qu'on lui parlât de nourriture, et, si on lui en fesait l'éloge d'avance, c'était assez pour qu'il la refusât, disant agréablement que l'éloge l'avait assez nourri. La veille du jour et le jour où il célébrait, nulle considération ne l'aurait déterminé à manger de la chair d'aucune sorte. Il suit de là qu'il passa presque toute sa vie dans une rigoureuse

abstinence de viande et de poisson. « L'âme « blessée par l'amour, dit sainte Thérèse, ne « veut plus de repos ici bas... Le manger la « tue, le dormir la tourmente ; elle voit que « la vie se passe à prendre mille soulage- « ments, et que rien cependant ne peut la « contenter hors de vous, ô mon Dieu !... « Quand elle se souvient qu'elle n'a rien fait « pour vous, et qu'en vivant elle peut vous « rendre quelque service, elle voudrait por- « ter les charges les plus pesantes et ne mou- « rir qu'au dernier jour du monde. »

Ces rigueurs d'Edme envers lui-même ne diminuaient en rien ses offices de charité envers le prochain ; sous aucun prétexte il n'omettait ses conférences et ses prédications. Après avoir consacré le jour aux communications avec les hommes, il voyait avec bonheur venir la nuit pour cacher dans les ténèbres ses communications avec Dieu et de nouveaux exercices de pénitence. Son corps et son esprit, fatigués de travaux apostoliques, ne se reposaient que dans la prière, les veilles prolongées et quelques heures de repos passées sur des planches, et le plus souvent sur la terre nue. Il ne cédait au sommeil que le moins possible et comme à un ennemi qui voulait lui dérober quelques moments de sa joie spirituelle ; vers le milieu de la nuit, il se levait pour se rendre à l'église, assister à l'office et méditer : rarement il dormait après

›s matines, pas plus l'hiver que l'été. Si le ɔmmeil le tourmentait trop violemment, il enchait la tête, laissait ses yeux fatigués 'appesantir et semblait plutôt sommeiller ue dormir. Il pouvait toujours dire : Je ne ors pas, je succombe. Il avait dans sa hambre un lit assez convenable, mais c'était our cacher ses austérités ; il ne s'y couchait ımais, quelquefois seulement il appuyait essus sa tête pendante et accablée. Il fut insi trente ans sans se déshabiller pour rendre son repos et sans connaître d'autre ouche que la terre ; encore trouvait-il que 'était trop de mollesse d'étendre ses memres : il restait assis ou agenouillé pour iormir, afin que la moitié seulement de son orps reposât et que le sommeil lui-même fût empéré de mortification.

L'austérité de sa vie se traduisait dans le oin de son extérieur et dans ses vêtements ; l n'usa jamais de chapeaux, de gants, ni de out ce qui était alors un signe d'opulence. Il ıe connaissait pas ce luxe de propreté recherchée qui devient facilement de la molesse, il ne montrait de recherche que dans 'exquise pureté du cœur. Destiné, comme nissionnaire, à combattre les vices du monde, l sentait qu'on ne peut s'engager et réussir ›n ces combats qu'avec la bure des apôtres. [l portait d'ordinaire un vêtement gris qui ı'était ni trop vil, ni précieux, il n'offrait

aucune prise au reproche de singularité. Per-
suadé que la voie commune est la voie la plus
sûre et que l'honnêteté des habits doit
compter sinon parmi les vertus, au moins
parmi les convenances, il voulait que les
siens ne fussent pauvres qu'autant que la dé-
cence sacerdotale le permettait ; il les portait
longs et fermés par le bas, selon l'habitude
des religieux. Lorsqu'il cessait de s'en servir,
il les destinait à des usages de charité, et les
faisait remettre entre les mains de pieuses
vierges ou de saintes veuves pour être distri-
bués aux pauvres.

A tous ces moyens de mortification, Edme
ajoutait la garde sévère des sens qui ferme
les avenues de l'âme aux attraits du vice, et
l'empêche de se corrompre au contact des
créatures. Il était si modeste dans ses regards,
qu'il fut servi plusieurs mois par un reli-
gieux, sans avoir fixé son visage et sans être
capable de le reconnaître. Il fermait de même
ses oreilles aux douceurs de l'harmonie, et il
ne les ouvrait volontiers à aucun de ces
instruments qui flattent la sensualité et
énervent l'âme.

Cette austérité pour lui-même ne le rendait
ni sévère, ni rude aux moins bons chrétiens.
Telles étaient l'aménité de ses mœurs et la
condescendance de sa charité, que, tout en
blâmant la profession de ces hommes qui
passent leur vie à amuser le peuple d'une

anière souvent désordonnée et contraire à
sprit de l'Evangile, il les admettait à sa
ble. Il dissimulait le vice de leur profes-
on pour ne plus se souvenir que de leur
ne immortelle, essayant, par ces aimables
évenances, de les ramener à une vie plus
rieuse et de les gagner à Dieu.

Les goûts d'Edme pour la prière prirent,
rès son sacerdoce, avec une nouvelle ardeur
ne nouvelle direction. Il se sentit vivement
orté à la contemplation du sacrifice de la
roix, qu'il lui était donné de renouveler si
uvent sur l'autel. La Passion de Jésus-
hrist lui devint un sujet continuel de médi-
ation, et son âme vraiment sacerdotale ne
ouvait plus passer un jour ni une nuit sans
e remémorer les touchants souvenirs de
immolation du Prêtre Eternel. « Il s'égousta
si fort du mystère de la Passion, qu'il s'y
engloutissait comme dans l'Océan et y rece-
vait de très-grandes lumières et de mer-
veilleuses douceurs. » Il y puisait aussi un
uissant secours contre les assauts que l'en-
emi des âmes commençait à lui livrer, corps
corps, comme à un athlète digne de lui. Le
émon avait tenté Edme, dans sa jeunesse,
omme un ennemi ordinaire; mais, depuis un
postolat qui détruisait si efficacement son
ègne, cet ennemi du bien nourrissait contre
e jeune apôtre une haine violente dont Dieu
ermit la manifestation dans des luttes

affreuses, qui ne servirent qu'à augmenter les mérites de son serviteur et à couvrir le démon de confusion. Ces combats de l'Esprit du mal, si rares dans les pays où la foi est affaiblie et parmi les hommes qui suivent tous leurs penchants, sont communs dans la vie des grands saints d'autrefois et d'aujourd'hui. Voici une de ces luttes, dans lesquelles Edme acquit un témoignage plus sensible de la faiblesse du démon et de la puissance du sang de Jésus-Christ.

Un jour de fête, que ses occupations étaient plus nombreuses, Edme, n'ayant pu préparer ses conférences du lendemain, dut passer la nuit entière à l'étude. Vers l'aurore, il éprouva un pressant besoin de sommeil auquel il allait s'abandonner, lorsqu'il se rappela qu'à aucun moment du jour, il n'avait, selon sa coutume, médité sur la Passion de Jésus-Christ. Cependant, l'heure approchait à laquelle il devait aller à l'église offrir ou entendre le saint sacrifice de la messe, et de là donner ses leçons. Il lui en coûtait de refuser à son âme son pain de chaque jour; mais craignant de provoquer un violent mal de tête qui nuirait à l'accomplissement des devoirs de son état, s'il résistait à l'opininiâtreté du sommeil, il choisit de se reposer et d'omettre, pour cette fois, sa chère et ordinaire contemplation. Il inclinait la tête vers son lit pour l'appuyer et dormir, lorsque

antique ennemi lui apparaît avec un visage ffroyable. Edme épouvanté veut lever la ıain droite pour faire le signe de la croix ; › démon la saisissant lui en ôte le pouvoir, arce qu'il avait omis d'armer sa poitrine de › signe protecteur. Il ne perd pas confiance t s'efforce de tracer de sa main gauche ce gne sacré; mais le démon l'arrête de même, uis il le renverse par terre et l'accable de ›n poids. Edme, sentant ses forces défaillir, :ie vers le Seigneur et invoque le nom de ìsus. Il n'a pas prononcé cet adorable nom ıe l'Esprit méchant tombe comme foudroyé ır une force divine; Edme se relève à la âte, et, voyant son ennemi à ses pieds, il le resse violemment en ces termes : « Je t'abjure, par le sang de Jésus-Christ, de me dire par quel moyen je puis te faire plus de mal et me défendre de tes attaques. » — Par le sang que tu viens de nommer, » ré›nd le démon; et confus de se voir vaincu ır celui qu'il espérait vaincre, il s'évanouit ıssitôt. Ce ne fut pas sa seule défaite; fueux de voir les âmes les plus enchaînées lui :happer, il attaquait avec rage le destrucur de son empire, dont il ne réussissait par qu'à multiplier les triomphes.

Edme mêlait ensemble la contemplation ›s mystères de la croix et les exercices de pénitence, qui se prêtent un mutuel et né›ssaire secours. Il y goûtait d'inexprima-

bles délices, mais toujours aux dépens d
corps dont il anéantissait, jusque dans l'ora
son, les appétits et les convoitises. Dans se
entretiens avec Dieu, il avait coutume d
prendre trois postures également gênante
pour la nature et respectueuses envers la di
vine Majesté : il demeurait tantôt à genoux
tantôt prosterné, tantôt incliné profondément
Il commençait d'ordinaire ses inneffables épa
chements, les deux genoux en terre, et il le
meurtrissait sur le pavé avec une si affreu
assiduité, qu'à l'un s'était formée une tumeu
qui ne disparut qu'après sa mort, et que d
l'autre le sang s'échappait avec abondanc
et arrosait la terre. « Il semblait, dit so
« historien, pousser de ses genoux et de se
« généreux efforts les portes du ciel, af
« qu'il pût les trouver larges et ouvertes
« la mort. » Il restait ainsi agenouillé ju
qu'à ce que le corps, excédé de fatigue, e
l'âme, accablée, succombassent également
l'un sous l'épuisement, l'autre sous le poi
des communications divines. Alors il se lai
sait tomber la face contre terre, et, étend
sur le pavé, il adorait, il priait, il s'abîma
en Dieu.

Lorsque l'excès de lassitude ne lui perme
tait pas de rester plus longtemps prostern
il se relevait, et debout, les yeux fixés v
le ciel, il se tenait immobile ; puis il ho
rait du cœur et saluait de la tête inclinée

aints du Paradis. Il se retournait ensuite
ers la croix, la contemplait avec amour, et,
on cœur s'attendrissant, il baisait avec lar-
mes les membres de Jésus-Christ crucifié. A
'adoration de chacun d'eux, il répétait d'une
oix pénétrée ces paroles : « Nous vous ado-
« rons, ô Jésus, et nous vous bénissons, parce
« que vous avez racheté le monde par votre
« sainte croix. » Il terminait ensuite par
ette prière : « Seigneur Jésus, placez votre
« passion, votre croix et votre mort entre
« mon âme et votre jugement, maintenant
« et à l'heure de mon trépas ; daignez accor-
« der aux vivants la miséricorde et la grâce ;
« aux morts, le pardon et le repos ; à votre
« Eglise, la paix et la concorde ; à nous tous
« pécheurs, la vie et les joies éternelles. »
l y avait une part dans toutes ses prières
our l'Eglise qu'il aimait tendrement, pour
es pauvres pécheurs qui lui coûtaient tant
le fatigues et de larmes, pour les âmes souf-
rantes au purgatoire. Il méditait encore sou-
ent cette parole du cantique : « *fons hor-
orum*, » vous êtes la source des jardins ;
ésus-Christ était véritablement la fontaine
lélectable où il baignait son âme et l'abreu-
ait jour et nuit. Il y trouvait des joies et
les faveurs connues de Dieu seul qui les pro-
ortionnait à la générosité de son serviteur.

Un savant dominicain apprit d'un de ses
rères, vieillard vénérable, et de plusieurs

personnages dignes de foi, qui vivaient dans la familiarité d'Edme, quelques-unes des grâces extraordinaires que ce saint recevait dans l'oraison. On le trouvait ravi en extase, insensible aux choses extérieures et plongé dans un avant-goût des félicités du ciel. Après son élévation à l'épiscopat, un jour que des convives illustres avaient été appelés à sa table, et qu'il se faisait attendre, contre son habitude, maître Richard, son chancelier, vint le chercher à la chapelle où il avait coutume de prier; entr'ouvrant doucement la porte, il aperçut son saint maître élevé au-dessus de la terre, le visage enflammé, les mains jointes et étendues vers le ciel: son âme n'appartenait plus à ce monde. Il revint bientôt à lui-même, et, descendant peu à peu vers laterre, il se tourna vers son chancelier et se plaignit avec des soupirs qu'il l'eût ravi à ses ineffables délices. Il ajouta que dans cette très-suave contemplation, il avait vu les âmes du roi Richard et de l'archevêque Langton délivrées du purgatoire.

Outre ces oraisons et les actes multipliés de piété que sa ferveur variait sans cesse, il récitait régulièrement chaque jour trois offices : ceux du Saint-Esprit, de la Sainte-Vierge et celui des Morts. Enfin, tels étaient les labeurs et les austérités du jeune prêtre, que plusieurs sages du siècle craignaient qu'elles ne compromissent gravement en lui la santé

e l'esprit et du corps. Ils comprenaient à
eine qu'à tant de veilles, de jeûnes, de priè-
es, de macérations, d'excessifs travaux, les
rces humaines pussent suffire. Elles suffi-
ent cependant, et Edme n'usa jamais, pour
s réparer, d'aucun des remèdes ou autres
ecours qu'offrent l'art et la science. Bien
lus, nous allons le voir, avec un courage
éroïque soutenu de la grâce divine, joindre
cette vie extraordinaire, qui ne se démen-
ra pas un instant, d'autres charges et les
ouveaux devoirs que lui imposeront de nou-
elles dignités.

CHAPITRE VII.

DME EST NOMMÉ CHANOINE ET TRÉSORIER DE L'ÉGLISE DE SALISBURY. — IL SE CHARGE D'UNE PAROISSE. — SES AUMÔNES. — SOIN DE SES SERVITEURS. — EMPLOI DE SON TEMPS. — HABILETÉ DANS LA DIRECTION DES AMES. — SA VIE DANS LES MONASTÈRES OU IL SE RÉFUGIAIT.

Edme se dérobait vainement aux honneur,
s enseignements à Oxford répandirent bien-
t au loin sa renommée. Le bruit de sa
ience, de ses travaux apostoliques et sur-
ut de sa haute sainteté, attirait sur lui
us les regards, ceux des princes de la terre
des princes de l'Eglise. La plupart des

prélats d'Angleterre ambitionnaient la faveur de le compter parmi leur clergé, et lui offraient les postes les plus enviés. Ainsi l'archevêque d'York, son ancien élève, s'estimait heureux de l'avoir attiré dans son diocèse pour lui confier une part dans la sollicitude de son église. Plusieurs bénéfices lui furent proposés à la fois ; mais quoique de nombreux exemples semblassent justifier ce cumul contraire à l'esprit de l'Eglise, il consentit avec peine à en recevoir un seul, et encore transitoirement ; il l'abandonnait sans écouter aucun prétexte dès qu'il devait recommencer ses leçons ou vaquer à d'autres exercices du saint ministère. Rien ne l'eût décidé à accepter un bénéfice dont il n'eût pas gardé la résidence et subi toutes les charges ; aussi, lorsqu'il sentait revenir l'amour de sa première vie de retraite et d'étude, il résignait inopinément le bénéfice, et il reprenait son ancienne demeure et ses occupations à l'Université.

Cependant, ses missions dans les comtés d'Oxford, de Glocester et de Worcester, les grands succès que Dieu avait partout donnés à sa parole, lui révélèrent sa véritable vocation. Il résolut de se délivrer de toute fonction qui ne regardait pas directement le service des âmes et de renoncer pour toujours aux écoles. Afin de pouvoir se livrer avec une plus entière indépendance au ministère

apostolique et de n'être point à charge aux populations qu'il évangéliserait, il consentit, sur les instances de ses amis, à revenir dans le diocèse où il était né, et à accepter de l'évêque Richard Poor un canonicat avec le titre de trésorier, dans l'église de Salisbury. Le prélat, qui avait vaincu ses résistances, et les chanoines, ses nouveaux collègues, l'accueillirent avec de vives démonstrations de joie et de respect. « C'est avec raison, dit « son historien, qu'on l'honora d'une telle « dignité, car un désirable trésor, le trésor « des trésors, reposait sur ses lèvres et dans « son cœur. » Du reste, cette charge offrait plus d'honneur et de travail que de profit, car lorsque Edme en prit possession, l'an 1224, l'évêque bâtissait la magnifique cathédrale qui fut dédiée un an après (1225), et, pour couvrir les énormes dépenses du nouvel édifice, les chanoines s'étaient engagés à céder pendant sept ans la plus grande partie de leurs revenus.

Libre désormais de toute autre sollicitude, Edme va se livrer sans réserve à la grande préoccupation de sa vie, l'extension du règne de Dieu. La paroisse de Calnes, voisine de Salisbury, fut d'abord confiée à son zèle, et il fit éclater dans ce modeste ministère toutes les vertus que nous avons appris à connaître, un désintéressement sans bornes, un dévouement à l'épreuve de tous les sacrifices, la

charité pour les pauvres et les malheureux, l'indulgente bonté pour tous, jointe à une fermeté inflexible pour la défense de la cause de Dieu et de l'Eglise.

Un noble seigneur osa violer les droits et immunités de son église, comme il arrivait trop souvent ; le pasteur, ferme autant que doux, l'excommunia sur-le-champ. Le seigneur alla porter ses plaintes au pied du trône, et le roi irrité adressa à Edme quelques remontrances mêlées de menaces. Celui-ci les reçut sans s'émouvoir, et il répondit : « Si le roi « me chasse de ses terres et me force de « m'exiler, j'irai à Paris, et j'y enseignerai « l'Ecriture sainte ; s'il me fait ôter la liberté « ou la vie, c'est le plus grand bien qu'il « puisse me procurer. »

Par l'effet d'un désintéressement qu'on pourrait appeler excessif, ses biens étaient moins sa propriété et sa jouissance que celles des pauvres et des pélerins. Quoiqu'il eût réduit les dépenses de sa maison au strict nécessaire, il distribuait ses revenus aux indigents avec une telle générosité qu'ils ne suffisaient plus à ses indispensables besoins pour la moitié de l'année. Souvent, à sa grande joie, il se trouvait réduit à aller frapper, comme un mendiant, aux portes de quelque monastère voisin, heureux de le recevoir. Il découvrait dans cette nécessité un double avantage, le premier de se voir pauvre, à

'exemple et pour l'amour de Jésus-Christ, le econd, de revenir parmi les saints dans un sile de recueillement où il pouvait réparer es dommages inséparables du ministère extéieur. Il disait avec saint François d'Assise, ue la prédication rend poudreux les pieds de homme apostolique, tandis que la retraite urifie le cœur et unit au souverain bien.

Il choisissait de préférence les abbayes de Ierton et de Stanley; il avait connu et habité a première dès sa jeunesse; la seconde était lors gouvernée par l'un de ses anciens disiples à l'Université de Paris, Etienne de exington. Enhardi par la familiarité qui égnait entre eux, le vénérable abbé lui rerochait souvent avec respect de dépasser ans ses aumônes les bornes de la prudence t de trop faire pour les pauvres, puisqu'il aisait au-delà de ses moyens. Ce langage, lus empreint de la sagesse humaine que de elle de Dieu, les saints peuvent le comprenre, mais il leur est difficile de le mettre en ratique; car l'amour du prochain, comme 'amour de Dieu dont il découle, ne connaît 'autre borne que l'impossibilité d'aller plus oin; tant qu'il reste un membre de Jésus-Christ qui souffre la faim et la nudité, la chaité ne peut le voir sans se dépouiller de son ernier vêtement pour le couvrir, de son dernier morceau de pain pour le nourrir. Lorsque e vénérable abbé lui disait : « Vous devriez

« modérer vos largesses et les régler sur le
« dépenses de votre maison ; » le saint lu
répondait : « J'aime mieux être prodigu
« envers les pauvres, ou même envers d'autre
« séculiers, en les admettant à ma tabl
« pour les gagner à Dieu, que d'offrir au
« langues méchantes le prétexte de m'accuse
« d'avarice, comme ils n'accusent que tro
« le clergé et les gens d'étude. »

Il faut dire, en outre, que le goût de l
pauvreté, dont Edme fut épris dès l'adoles
cence, s'était tellement accru, qu'il ne pouvai
plus supporter la vue et la pensée de l'argent
il n'en voulait plus toucher d'autre que cel
qu'il donnait aux pauvres de ses propre
mains. Il ne daignait point entrer dans se
cuisines, et il lui répugnait infiniment d'en
tendre les comptes qui concernaient ses inté
rêts. Comme sa charge de trésorier l'obligeai
de participer aux délibérations capitulaire
où s'agitaient les affaires temporelles, il solli
cita et obtint du Souverain Pontife des lettr
qui le dispensaient d'assister aux causes e
plaidoieries du Chapitre, et d'exercer la juridic
tion ecclésiastique alors très-étendue. San
cette dispense, il eût renoncé à ses fonctio
de trésorier.

Autant il avait horreur de s'occuper po
lui-même de biens terrestres, d'argent, d
revenus, autant il était heureux de les d
penser en hospitalité et dans toutes l

œuvres de miséricorde qu'il savait exercer avec la charité d'un ange et la munificence d'un prince. Il donnait la préférence aux pauvres, ses meilleurs amis, parce qu'ils furent les préférés de Jésus-Christ. Il mit en commun avec eux tout ce qu'il possédait ; aucun ne sortait de chez lui les mains vides, mais tous recevaient, chacun selon ses besoins, du pain, du blé, des légumes, qu'il faisait apprêter et distribuait lui-même, surtout en temps de famine, à une affluence considérable. Lorsqu'il s'asseyait à table, il ordonnait de placer devant lui un grand panier dans lequel il déposait de ses propres mains la plus forte portion des mets qui lui étaient servis et qu'il touchait à peine. Après le dîner, il les envoyait par son aumônier, ou même, si le temps le lui permettait, il se plaisait à les porter lui-même avec le breuvage convenable aux pauvres malades d'abord et aux infirmes de toute sorte. Après avoir satisfait à ces premières nécessités, il partageait le reste des aliments, ainsi qu'une boisson suffisante, aux autres mendiants et aux pélerins. Souvent il introduisait dans sa maison et admettait à sa table les plus affligés de ces malheureux, et il se faisait un honneur de les servir comme les membres souffrants de Jésus-Christ. Outre ces revenus propres, il employait exclusivement à ces pieux usages les amendes pécuniaires exigées en punition de certains délits,

et toutes les offrandes reçues pour les choses saintes ; il ne permit jamais que rien de ces dernières ressources fût réservé pour le service de sa maison.

Les écoliers, que leur indigence eût empêché de continuer leurs études, était l'objet spécial de sa sollicitude; son cœur de docteur et de maître conserva toujours une vive affection pour ces jeunes gens avec lesquels il avait passé les plus belles années de sa vie; il s'établissait leur tuteur et leur père, et, convaincu par son expérience des services qu'ils pourraient rendre un jour à l'Eglise et à la société, il en entretenait un certain nombre à ses frais.

Dans l'occasion, il exerçait l'hospitalité même envers les riches du monde et les gens de la cour, afin d'y trouver l'opportunité de servir leurs âmes et de les rapprocher de Dieu. C'est ainsi que l'humble et très-charitable apôtre envoyait devant lui au ciel des œuvres plus éloquentes que les paroles, et que, dans tous ces hommes vêtus, nourris, convertis, consolés par lui, il se préparait autant d'amis et d'intercesseurs auprès de Dieu.

Cette charité si tendre pour les étrangers, qu'il traitait tous comme ses frères, devenait plus attentive encore à l'égard de ses serviteurs. Il avait appris de saint Paul que « celui qui n'a pas soin des siens et principa-

: lement de ceux de sa maison est pire qu'un
: infidèle ; » aussi, exigeait-il de tous ceux
ui habitaient sous son toit une vie exem-
laire. Il n'oubliait pas d'en faire une condi-
ion rigoureuse en les admettant à son
ervice. Il était convenu qu'à la première
aute notable ils recevraient leur salaire et se
etireraient. Ce n'est pas qu'il fut sans in-
ulgence pour ces fragilités qui échappent
haque jour, même aux serviteurs de bonne
olonté : ces misères inévitables ne leur atti-
èrent jamais de sa bouche une réprimande
mpreinte d'amertume ou de cette véhémence
ui procède de la passion. Tout en réclamant
es siens une conduite irréprochable, il ne
eprenait personne, ni serviteurs, ni autres,
vec aigreur ou emportement. Il veillait à
onserver cette paix du cœur aimée de Dieu,
t sa fermeté était tempérée par une telle
nansuétude, qu'il avouait ne s'être irrité de
a vie ou même ému que dans une seule cir-
onstance pour lui bien mémorable. Il reve-
ait de France en Angleterre, et, dans sa
raversée, il avait confié son plus cher trésor,
a Bible, à un de ses compagnons ; celui-ci
yant mis de la négligence dans la garde du
récieux dépôt ne savait plus ce qu'il était
evenu. A cette nouvelle, Edme éprouva une
ive émotion qui passa comme l'éclair, et il
eprit son calme accoutumé.

Mais quel était l'emploi de ses heures dans

l'humble paroisse où il aimait à vivre loin des distractions de Salisbury, adonné à la conduite de son troupeau ? Nous ne le savons pas jour par jour ; nous savons seulement qu'il faisait trois parts de son temps : l'une était à la prière, l'autre à l'étude, la troisième enfin à tous les offices de charité envers le prochain, mais principalement à la direction des âmes dans laquelle la tradition et les écrits qu'il nous a laissés attestent qu'il excellait. Voici l'ordre et la forme des diverses occupations de ses journées.

Il se livrait a l'étude des saintes lettres avec un respect et une ardeur qui lui faisaient de cette étude une oraison continuelle. Afin de transformer en exercices du cœur les labeurs de l'esprit, et de s'en servir comme de degrés pour monter sans interruption à Dieu et se rapprocher ainsi du trésor où était son cœur, il ne négligeait aucun des moyens les plus simples et les plus naïfs ; il s'environnait d'images, de pieuses sculptures, de statues de la Sainte-Vierge et des saints ; il posait de temps en temps et affectueusement les lèvres sur la page qu'il étudiait, comme pour en solliciter la lumière et l'amour ; il n'ouvrait jamais sa Bible sans l'avoir baisée avec vénération. Ses livres étaient placés devant lui sur un pupitre élevé, et au-dessus, à la hauteur de ses yeux, une belle sculpture en ivoire lui montrait sans cesse les traits

a Sainte-Vierge Marie ; autour du trône de a Reine du ciel se développait une reproduction touchante des différentes scènes de la Passion. Il faisait ainsi pénétrer en son âme, par tous les sens, la tendre et continuelle pensée de Jésus et de Marie. Ce que l'écriture exprimait par les lettres à l'intelligence, l'image sensible le montrait aux yeux, et Dieu, caché sous l'écorce de l'image et sous l'écorce de la lettre, imprimait vivement la charité dans cette âme ouverte et tournée vers lui par des aspirations continuelles. Il lisait : Un enfant nous est né ; l'image lui montrait cet enfant couché sur la paille, dans une crèche. Doux souvenir du céleste Ami qui, visitant Edme dès ses premières années, l'avait favorisé d'un entretien dont la suavité ne cessa plus d'embaumer sa vie ! Il en était de même des autres mystères, dont la contemplation lui devenait ainsi facile et familière.

Du reste, il savait si bien entremêler les divers exercices de l'intelligence et du cœur, qu'ils s'offraient l'un à l'autre un aide et un délassement. A la lecture succédait la prière vocale, à la prière l'étude, à l'étude l'oraison, et ces labeurs nourriciers de l'âme se prêtaient un enchantement mutuel. Il consacrait spécialement à Dieu les prémices de sa journée, et, depuis l'aurore jusqu'après la messe, il évitait absolument toute occupation extérieure et dissipante; il se refusait à toute

conversation, à toute visite, et se renferma dans sa chambre seul avec son trésor; il n permettait un libre accès qu'à ceux qui vo laient confesser leurs péchés, ou demand pour leur ferveur une direction dans la vo des parfaits. A ceux-là sa porte et son cœ étaient toujours ouverts.

Il était justement renommé comme un des plns habiles maîtres dans la vie intérieure, en ce siècle si fertile en maîtres habiles; et depuis il fut toujours estimé comme un des plus célèbres contemplatifs de l'Eglise. Le P. Honoré de Sainte-Marie, dans sa *Tradition des saints Pères sur la Contemplation*, a pu lui rendre l'illustre témoignage « qu'appliqué, dès sa jeunesse, à la médita- « tion des choses éternelles, il devint un « parfait théologien mystique, qui n'a pas « moins éclairé l'église par l'excellence de sa « doctrine que par la sainteté de sa vie. » La perfection n'avait point de secrets qui ne lui fussent connus. Dans ce siècle où la prière vocale occupait, parmi les pratiques religieuses, une place si large, que plusieurs chrétiens récitaient chaque jour tous les psaumes de David, Edme recommandait, comme un des plus efficaces moyens de perfection, l'exercice de l'oraison mentale; il y formait les âmes confiées à ses soins, trois cents ans avant que saint Ignace et sainte Thérèse l'eussent mise en honneur, réduite

n méthode et vulgarisée par toute l'Eglise.
l disait souvent : « Cent mille personnes
« tombent dans l'illusion en multipliant la
« prière des lèvres. J'aimerais mieux ne dire
« que cinq mots du cœur et avec dévotion,
« que cinq mille de la bouche avec froideur
« et sans que mon âme en soit affectée. Célé-
« brez les louanges du Seigneur avec intelli-
« gence : l'âme doit ressentir ce que dit la
« langue. » En parlant ainsi, il ne faisait
u'appliquer à la perfection des autres des
onseils dont il connaissait par expérience
'efficacité, et des moyens dès longtemps mis
n œuvre pour son propre avancement.

Dans ses relations ordinaires avec les
ommes, il apportait des vertus d'un autre
rdre et ces qualités aimables qui donnent
ant d'attrait au commerce des saints. Il mê-
ait toujours aux visites, aux causeries, à
ous les signes d'amitié, quelque souvenir du
Dieu qui remplissait son cœur. Lorsqu'il
llait voir quelques pieux amis, ou qu'il les
ccueillait chez lui, il avait coutume de les
border avec le baiser fraternel accompagné
le ce gracieux salut : « Il est bon de baiser
es lèvres parfumées par l'encens des saintes
prières. » Ses entretiens étaient agréables et
toujours assaisonnés de la plus exquise cha-
rité. « De sa bouche ne sortaient jamais que
« des paroles de paix, de pureté, de piété, de
« charité ; dans son cœur habitait seulement

« Jésus-Christ, la source intarrissable où « vont puiser tous ceux qui, par lui, donnent « aux autres des fruits abondants d'amour, « de joie, de longanimité. » La médisance lui était odieuse, et, malgré l'aménité de son caractère, il ne pouvait supporter les détracteurs. Il ne leur prêtait point l'oreille, bien moins encore l'esprit ou le cœur. S'il arrivait à quelqu'un d'introduire « cette peste » dans la conversation, il changeait aussitôt le cours de l'entretien, l'amenait adroitement à des choses louables et gaies, et, s'il ne pouvait le maintenir dans les limites de la charité, il gardait le silence et disparaissait.

La modestie et le mépris de lui-même répandaient encore un grand charme sur ses discours. Afin que l'estime des hommes ne lui devînt point un péril, il cachait ses plus remarquables vertus sous des dehors méprisables, aimant mieux, disait-il, accomplir en face du monde des actions que les sages du siècle pussent attribuer à la simplicité, que des actions d'éclat qui l'eussent exposé au subtil poison de la louange et de la vaine gloire.

Nous avons dit qu'après avoir épuisé tous ses rèvenus en aumônes, Edme allait, pauvre lui-même, se réfugier contre l'indigence dans le tranquille abri de quelques monastères ; il aimait à venir là retremper son âme et reposer son cœur. Dans ces retraites pai-

sibles où les bruits du monde se taisent, où l'âme se rapproche de Dieu et se replonge avec plus de liberté dans la contemplation des choses éternelles, il semblait retrouver son air natal et l'atmosphère naturelle à son âme religieuse.

En échange d'une pieuse hospitalité, il apportait sa science, ses prières et ses beaux exemples. Il apparaissait toujours au sein de ces monastères comme un modèle de ferveur, de pénitence et de régularité. Lorsqu'il revenait, lui, jeune prêtre séculier, parmi ces hommes dont la plupart avaient vieilli dans la pratique des conseils évangéliques, telle était l'excellence de sa charité, telles les flammes de son zèle et l'austérité de sa vie, que tous se confondaient devant Dieu de n'avoir rien fait pour s'avancer dans la perfection ; ceux qui s'étaient un peu relâchés de leur première ferveur ne pouvaient, sans pleurer sur eux-mêmes, entendre ses discours et contempler ses exemples. Quand ils comparaient leur vie, vouée à Dieu et au renoncement, à la vie d'un prêtre du siècle, « le remords qui précède la grâce et la confusion qui précède la gloire » les pressaient d'amender leur conduite et de se hâter sur ses traces. Les plus saints eux-mêmes se trouvaient faibles et lâches à la lumière d'une pareille sainteté ; ils étaient pénétrés tout à la fois de honte et de joie, en voyant leur

jeune hôte les dépasser dans l'abstinence et la mortification, assister avec l'allégresse d'un ange à tous leurs offices, s'unir à toutes leurs veilles, partager tous leurs travaux ; il arrivait habituellement le premier au chœur, il en sortait le dernier, et il restait souvent les nuits entières en oraison.

Pendant son séjour au monastère cistercien de Decombe, il avait coutume, à toutes les fêtes de la Sainte-Vierge, de passer la nuit à épancher son cœur aux pieds de sa divine Mère. Durant les veilles ordinaires et tout le temps des matines, on le voyait à genoux, immobile devant l'autel consacré à Marie ; les heures passaient inaperçues, et il semblait attaché au pavé qu'il arrosait de ses larmes.

Dans le reste de sa conduite il conservait sa modestie habituelle : il gardait ses sens avec une vigilance si austère, qu'après plusieurs mois de résidence, il ne connaissait pas le visage des religieux. Il faut entendre de la bouche de ces moines, qu'il excitait si vivement à la sainteté, le récit de ces souvenirs émouvants. A la nouvelle de sa précieuse mort, tous les monastères qu'il avait favorisés de sa présence plus ou moins prolongée, écrivirent au Souverain Pontife pour réclamer instamment sa canonisation, et lui redire, avec une surabondance d'amour et d'attendrissement, les jeûnes, les abstinences, les

oraisons continuelles, les incroyables mortifications et la source comme intarissable de larmes, qu'ils avaient admirés dans ce grand serviteur de Dieu.

Edme se laissait ainsi conduire, par la main de Dieu, du monde dans la solitude et de la solitude dans le monde, répandant partout la bonne odeur de sa sainte vie, et se préparant, à son insu, par des progrès continuels, à de plus grandes œuvres et à de plus signalées faveurs.

CHAPITRE VIII.

EDME MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE. — IL PRÊCHE LA CROISADE CONTRE LES SARRASINS, PAR ORDRE DU PAPE GRÉGOIRE IX. — LES MIRACLES SE MULTIPLIENT ET APPUIENT PARTOUT SA PAROLE.

L'église de Dieu avait en ce temps-là deux grands ennemis à combattre, les Albigeois au-dedans, les Sarrasins au-dehors ; tandis qu'aux portes de l'Europe le sort du monde se débattait entre la civilisation chrétienne et la barbarie musulmane, dans l'intérieur, des hérésies formidables ravageaient par leur doctrine, ensanglantaient par leurs armes l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et le midi de la France.

Sans aucun doute, l'Europe catholique, unie au-dedans par la même foi, rayonnant au-dehors par la gloire et la puissance de ses armes, eût facilement vaincu l'Islamisme, refoulé les Tartares, anéanti l'hérésie. Mais un empereur d'Allemagne, Frédéric II, le fléau de ce siècle, trompe les espérances de l'Eglise, trahit sa cause, et trouble cruellement ce magnifique concert de la société chrétienne. Heureusement que Dieu, attentif aux besoins de son Eglise, venait de placer sur le saint-siége un pontife à jamais illustre et bien digne de succéder à Innocent III et à Honorius III. C'était Grégoire IX, qui connut Edme, l'affectionna et lui survécut près d'une année, quoiqu'il fût d'un âge bien plus avancé. Lorsqu'il prit le gouvernail de l'Eglise, Grégoire IX avait plus de quatre-vingts ans de vie et plus de trente années de cardinalat; mais ni le poids d'un si grand âge, ni le glorieux fardeau de la pourpre et de la tiare, n'avaient ralenti sa vieille ardeur, ou affaibli en lui le regard du génie et le zèle du pasteur.

Il aimait les saints, et il cherchait, dans son église d'Angleterre, des hommes de Dieu pour seconder ses efforts et prêcher la grande croisade qu'il venait d'annoncer à l'Europe. La renommée du pieux et éloquent chanoine de Salisbury avait déjà passé les Alpes, et son nom avait été prononcé pl

sieurs fois aux oreilles du Pontife comme le nom d'un « grand ami de la Croix. » Il confia donc à Edme, avec d'insignes priviléges, la mission de prêcher la croisade contre les Sarrasins. Le vaste champ ouvert à l'apôtre comprenait les comtés du centre, depuis le comté de Sommerset jusqu'à celui de Hertfort. Il s'acquitta de sa mission avec d'immenses succès, qui ne furent égalés chez aucune des nations voisines, et ces succès, il les devait, comme toujours, à la puissance irrésistible de la sainteté.

Quoiqu'il eût reçu du Pape le plein pouvoir d'accepter des églises les choses nécessaires à son entretien, il ne consentit point à user de ce privilége ; il préféra annoncer « la parole de la Croix » en véritable apôtre, sans autre secours que celui du zèle et de l'abnégation, sans autre gain que le recrutement des soldats du Christ.

Ce désintéressement, joint à ses autres vertus, achevait de gagner les cœurs et d'appeler sur son ministère toutes les bénédictions du Ciel. Lorsqu'il s'avançait à travers les populations ébranlées, la croix de Jésus-Christ à la main, tous ses pas étaient marqués des signes de l'intervention divine, et des miracles presque continuels venaient au secours de sa parole. Désormais ce nouvel élément, l'élément surnaturel et miraculeux, va se manifester, non pas à de longs intervalles comme

par le passé, mais à chacun de ses discours. Dieu se communique à lui avec sa toute-puissance : ce n'est plus lui qui va agir, parler, c'est Jésus-Christ qui, selon la véritable expression de saint Paul, va parler et agir en lui. Tous les chrétiens nous comprendront, et, en lisant ces récits merveilleux, transportés dans un autre atmosphère, ils ne s'étonneront pas de respirer avec l'air de la terre un mélange abondant de l'air du ciel. C'est là le charme de la vie des saints : les esprits déshabitués de la foi et nourris de rationalisme s'en scandalisent ; ils ne peuvent comprendre que Dieu mette la nature entière au pouvoir de ses plus héroïques amis. Mais les vrais chrétiens, mieux éclairés, adorent, aiment, publient cette glorification terrestre des saints, qu'ils trouvent belle autant qu'utile, belle pour Dieu et les saints qui triomphent, utile à ceux qui militent. Ils ne s'étonnent pas de voir ces enfants plus généreux de Dieu, dévoués jusqu'au sacrifice entier d'eux-mêmes, commander en maîtres, de la part de Dieu, à la nature, et la nature leur obéir comme a Dieu lui-méme. Comment s'en étonneraient-ils, lorsqu'ils voient ces miracles éclairés et expliqués par une vie aussi merveilleuse et aussi supérieure aux forces de la nature que les faits les plus miraculeux ?

Ainsi en est-il d'Edme : à l'heure où nous

sommes, il est parvenu au sommet de la vie chrétienne et il atteint la maturité de l'homme parfait. En abaissant ses regards sur le monde et sur lui-même, il n'aperçoit sur ces deux champs de bataille que des victoires gagnées ; il n'y a plus une convoitise en sa chair qu'il n'ait domptée, pas une fibre naturelle en son cœur qu'il n'ait fait mourir ou qu'il n'ait transformée, point d'ennemi extérieur qu'il n'ait surmonté. Il a ainsi triomphé de tous les obstacles qui empêchent l'entière union de l'âme avec Dieu, la familiarité du père avec l'enfant. C'est l'heure où Dieu, content de l'héroïque fidélité de ses serviteurs, met sa puissance entre leurs mains.

Nous allons voir Edme, armé de ce pouvoir divin, frapper et guérir d'un accent de sa voix : tantôt les nuées fuient à un geste de sa main ; tantôt les orages et les pluies se détournent à sa prière et, sur son ordre, respectent son auditoire ; tantôt ses contradicteurs sont soudainement atteints dans leur âme et dans leur corps. Devant la triple autorité d'une telle parole, d'une telle vie, de telles merveilles, tous les obstacles s'évanouissaient, les plus rebelles étaient vaincus. Parmi des traits innombrables et qui se ressemblent, nous ne pouvons que choisir.

Il prêchait la croisade dans une petite ville nommée Lemestre, lorsqu'un jeune homme, touché de ses paroles, s'approche pour rece-

voir la croix de ses mains. C'était une géné-
reuse résolution, car il brisait par là des liens
de jeunesse, d'autant plus forts qu'ils étaient
plus purs. La femme qui l'espérait pour époux
n'eut pas le même courage. Voulant le dé-
tourner de son dessein, elle le saisit vivement
par son manteau et le retint. Ce ne fut pas
impunément, car, sur l'heure même, la main
qui avait arrêté le jeune homme se dessécha.
Sous le coup de cette vengeance divine, elle
comprit combièn elle était coupable d'avoir
tenté d'arracher à son noble projet le cœur
d'un soldat de Jésus Christ. Comme elle fon-
dait en larmes, le saint prédicateur demande
la cause de ses sanglots ; elle-même élève la
voix, et déclare avec confusion comment Dieu
desait de la punir. Edme lui demande si elle
tile, bussi prendre la croix : « Je le veux, je
phent, ix, » s'écrie-t-elle, et, tandis que l'a
tonnent ce la croix sur son épaule, au pre
reux de Dieut de ce signe sacré, elle sent son
tier d'eux-mement guéri.
de la part de urs plus tard, un trait à peu
leur obéir comm se passait dans une autre
s'en étonneraiente, où Edme faisait entendre
racles éclairés et role. Un jeune homme ému
merveilleuse et aide la croix ; aussitôt une
de la nature que le sur ses pas et essaie de
leux ? prières et ses larmes
Ainsi en est-il d'E ces larmes mêmes qu'elle
e courage du jeune chré

tien ; elle perdit la vue et commença à verser d'autres pleurs produits par un tout autre sentiment. Le peuple, touché de compassion, se tournait vers Edme, comme pour lui demander de ses regards suppliants le remède à un malheur dont sa voix avait été l'occasion. A la prière du charitable apôtre, l'aveugle recouvra la vue.

La nature inanimée elle-même, les pluies et les orages obéissent à l'ambassadeur de Jésus-Christ. Comme son maître, il commande aux tempêtes, et elles se taisent. Un jour des Rogations, il prêchait à une immense multitude réunie en plein air dans le cimetière de l'église de Tous les Saints d'Oxford, lorsqu'une vaste nuée, qui obscurcissait le jour, se précipite de l'Occident avec une impétuosité et un bruissement effroyables, et menace de fondre sur l'assemblée. Chacun se préparait à fuir, lorsqu'Edme, du geste commande le silence, défend aux auditeurs de quitter leur place, et s'écrie : « Au nom du Seigneur, demeurez. Je le prie« rai de ne pas permettre qu'un orage vous « prive d'entendre sa parole. » Un silence religieux succède à ces mots ; les traits de l'apôtre étaient animés et recueillis ; on devinait, à son attitude, que son cœur embrasé parlait à Dieu avec la confiance et l'instance d'un fils aimé. Il reprend ensuite son discours interrompu ; tandis que la nuée inon-

dait d'une pluie torrentielle les rues voisines, pas une goutte d'eau ne tomba sur ses auditeurs. Des acclamations unanimes s'élevèrent vers le ciel; tous s'écriaient que Dieu ne savait refuser aucun miracle à son serviteur, et que les orages s'enfuyaient à sa voix.

Ce n'est pas la seule fois que, dans ses courses apostoliques, il ait commandé aux vents et à la pluie. Il prêchait presque toujours à ciel ouvert, à cause de l'affluence. Nous ne pouvons plus nous faire une juste idée de ces grands spectacles de la parole. A la voix d'Edme, comme à la voix de Pierre l'Hermite et de saint Bernard, des populations entières accouraient des pays d'alentour. On choisissait une plaine ou le penchant d'une colline, et là l'orateur, inspiré par la grandeur de sa mission, parlait, du haut d'une chaire improvisée, à des multitudes suspendues à ses lèvres, et souvent fondant en larmes au récit des malheurs de la Terre-Sainte. Devant ces magnifiques assemblées qui frémissaient sous le prestige de sa parole, Edme renouvelait fréquemment ces faits merveilleux, et ses discours y puisaient une admirable efficacité. A Glocester, à Crick, à Oxford, devant les grands et la cour du roi, et enfin à Worcester on vit l'homme de Dieu étendre la main armée de son crucifix contre d'affreuses tempêtes,

our opposer hardiment le signe victorieux
le la croix et s'écrier : « Je t'ordonne,
Esprit de tempête, de t'éloigner avec tes
tourbillons et de ne pas empêcher ce peu-
ple d'entendre la parole de Dieu. » A ces
nots, une nuée brillante ombrage ses audi-
eurs, l'orage les respecte, tandis que la
luie tombe à flots autour d'eux.

Il est facile de comprendre la puissance de
et homme aux austérités et aux œuvres
niraculeuses sur des cœurs jeunes et forts
ui pouvaient faillir comme nous, mais qui
taient moins habiles à justifier leurs fautes
t sentaient davantage le besoin de les expier
lans de généreuses entreprises. Quoique
Dieu seul connaisse les conquêtes de cette
arole bénie par sa grâce, quoique seul il les
ompte justement et les garde écrites au livre
le vie, l'histoire atteste que le fruit de ces
rédications fut un immense mouvement vers
a Terre-Sainte, et elle élève à soixante mille
e nombre des hommes qui se croisèrent en
Angleterre.

Edme faisait le plus souvent à pied ses
ourses apostoliques. Il arriva que, dans ces
narches laborieuses, une tumeur se déclara
une jambe ; elle lui causait de telles dou-
eurs, que non-seulement elle l'empêchait de
narcher, mais qu'elle menaça même sa santé
t sa vie. Un soir, en présence de ses amis
u'inquiétait son état, il prend le stylet qui

lui servait à écrire, et il trace sur le mal une croix plus grande et tout autour d'autres plus petites; il déclare ensuite que le lendemain, grâce à la vertu de la croix de Jésus-Christ, il ne resterait plus vestige de plaie ou de souffrance. C'est ce qui arriva, au grand étonnement des médecins.

De la parole, du contact, de la seule présence d'Edme, sortait une vertu qui guérissait les infirmités. Un religieux de l'ordre des Chartreux ressentit une nuit, dans sa cellule, l'atteinte d'un mal violent : il ne pouvait ni se lever, ni appeler ses frères à son secours. Le pauvre patient, après avoir épuisé tous les moyens de se faire entendre, voyant ses efforts inutiles, prend le parti de se recommander à Dieu seul. Il le priait de tout son cœur, lorsque la porte de sa cellule s'entr'ouvre silencieusement; un inconnu s'approche de lui et l'interroge avec bonté sur ses souffrances. Le malade, rassuré par la présence d'un visiteur si aimable, lui fait connaître ses insupportables douleurs. L'inconnu lui touche doucement la tête, et soudain toutes les souffrances disparaissent comme mises en fuite par ce contact mystérieux. Le malade si subitement guéri désirait bien connaître son merveilleux médecin; il lui demanda son nom avec simplicité. Celui-ci répondit : « Je suis Edme d'Abingdon, » et il disparut. Plus tard, ce bon religieux ayant

rouvé l'occasion de voir Edme, lui raconta ivec effusion cette merveille que Dieu avait ipérée par son entremise. Edme en rendit ;râce à Dieu avec lui, et lui recommanda de enir secrète cette faveur divine, tant qu'il 'ivrait.

On n'entreprenait rien d'important dans le liocèse de Salisbury sans recourir à Edme, iour obtenir ses lumières et son assistance. ,a comtesse Ella de Salisbury, dont nous ivons déjà parlé, résolut enfin, après sept innées de veuvage, de bâtir un monastère irojeté depuis longtemps, pour y achever sa rie. Dans cette pieuse entreprise aussi bien |u'en toutes ses actions elle suivait les coneils d'Edme. Ce fut sur son avis et sur les nspirations réitérées du ciel, que, le 12 ivril 1232, elle fonda sur ses terres, en l'honieur de sainte Marie et de saint Bernard, leux monastères en un jour ; de grand matin, le couvent de Laycok, et, après midi, le irieuré de Hinton de l'ordre des Chartreux. Le monastère de Laycok, situé dans ine agréable prairie, était destiné à de pieuies femmes qu'Ella voulait réunir autour l'elle pour servir Dieu dans la solitude et la irière.

Devenue abbesse de sa nouvelle fondation, Ella était souvent visitée par Edme, pendant es jours de recueillement qu'il venait passer i sa chère retraite de Stanley, très-peu dis-

tante de Laycok. Dans une de ses visites, il trouva la vénérable abbesse en proie à une fièvre ardente qui résistait à tous les remèdes. En la quittant il promit de lui envoyer un médecin habile, qui la guérirait subitement. Le lendemain il lui envoya du sang de saint Thomas de Cantorbéry. Elle reçut avec confiance la précieuse relique, et à peine l'eut-elle touchée que la fièvre disparut sans retour. La guérison peut être attribuée à la sainte relique, dit le biographe, mais le sentiment prophétique est déjà un miracle, et l'assurance avec laquelle Edme promettait l'effet miraculeux, prouve assez qu'il y coopéra efficacement par sa prière et sa foi vive. La noble malade voulut offrir à Edme, comme gage de sa reconnaissance, quelques joyaux, restes de son ancienne splendeur, mais il ne consentit pas même à les regarder.

La vertu qui s'échappait de sa personne se trahissait à son approche par une suavité mystérieuse, comme le parfum se trahit par son odeur. Un jour qu'il visitait un de ses écoliers malade, jeune homme d'une pié aussi distinguée que sa naissance, après qu ques-unes de ces bonnes paroles que les sain savent tirer du bon trésor de leur cœur, voulut se retirer, mais le disciple, sous charme des paroles du maître, le retint a instances. Comme on lui reprochait d'a

›p longtemps arrêté un homme dont les
ures étaient si précieuses, il répondit : « La
présence du maître me guérissait ; tandis
qu'il était avec moi, toutes mes douleurs
étaient suspendues, et il me semblait que
la maison entière était parfumée d'un
arôme céleste. »

Dieu manifestait encore d'une autre ma-
ère sa prédilection pour Edme, en faisant
specter par les éléments les objets qui ser-
ient à son usage ou qui avaient touché sa
air virginale.

Nous avons recueilli avec un pieux respect,
ıt en les abrégeant, ces faits merveilleux
nés avec profusion dans une vie entière-
ınt dévouée à Dieu et livrée aux exigences
l'apostolat ; heureux de retrouver partout
tte main bonne et puissante de Dieu qui
ne à se montrer sans voile dans la vie de
s saints !

CHAPITRE IX.

ME EST ÉLU ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY. —
IL REFUSE. — IL EST CONTRAINT POUR NE
PAS OFFENSER DIEU D'ACCEPTER CE FARDEAU.
— SON SACRE. — SA VIE PUBLIQUE. — SON
INFLUENCE HEUREUSE SUR L'ÉTAT, — SUR
L'ÉGLISE.

andis qu'Edme, poursuivant le cours de

ses travaux apostoliques, recrutait des âm
pour le ciel et des défenseurs pour l'Eglise,
arriva que le premier siége d'Angleterre,
siége primatial de Cantorbéry, vint à vaque
C'était, après le trône, le poste le plus ém
nent du royaume. A ces époques de foi où l
sollicitude des âmes et le gouvernement sp
rituel étaient la plus noble moitié de l'ébra
lement et de la préoccupation des esprits, l
primat de Cantorbéry, chef soumis au Pa
du royaume spirituel, venait immédiatemen
après le monarque, chef du royaume temp
rel. Aussi le grand Grégoire IX qui, malg
ses quatre-vingt-dix ans, veillait sur l'Egli
avec un cœur tout jeune d'amour et de so
licitude, déploya-t-il toute l'énergie de so
zèle pour donner à l'Angleterre le prim
que réclamaient les nécessités du temps.

Il fallait sur ce siége primatial un hom
d'éminente vertu, qui condamnât par sa v
tous les abus, un homme savant et ferme q
sût les proscrire par des règlements discip
naires énergiques, enfin un homme célèbr
en qui la réputation acquise protégeât l
commandement et secondât les réformes.

Le Souverain Pontife crut avoir rencont
tous ces titres dans le docteur Edme, qu
avait chargé de prêcher la croisade, et do
la renommée avait franchi la mer et les mont
Après avoir cassé trois élections et atten
près de trois ans, il proposa aux moines ve

ec leur dernier élu de réunir leurs suffrages
r Edme, trésorier de Salisbury. Il lui envoya
ıvance sa confirmation et le pallium, afin
e cette grande église ne fût pas plus long-
nps privée de son pasteur, et que le nouvel
chevêque parût sans délai revêtu de toutes
: marques d'estime et d'affection du Souve-
in Pontife.

Edme, proposé au chapitre, fut élu à la
ande majorité des voix, mais non pas sans
; oppositions de plusieurs qui redoutaient
sévérité de sa vie. Ces résistances, loin de
ire à sa cause, ne firent que la servir,
mme il arrive de tous les obstacles suscités
x desseins de Dieu. Dans le reste du royaume,
n'y eût qu'une seule voix contraire à ce
oix, la voix d'Edme lui-même.

Des députés, avec des lettres officielles,
rent envoyés au nouveau prélat; ils se mi-
nt promptement en route, tout joyeux
avoir à remplir un si heureux message.
orsqu'ils arrivèrent à Salisbury, ils deman-
rent en vain le Trésorier, il était absent.
Après qu'il eut rempli la mission que le
uverain Pontife lui avait confiée, Edme
ait revenu à son humble troupeau. Il aimait
résider loin des splendeurs du monde, au
ilieu des âmes dont il était chargé. Son uni-
le ambition était de finir là ses jours, ignoré
s hommes, dans l'obscurité de ses modestes
nctions. Les députés furent reçus par le

doyen du chapitre. Après les avoir salués
avoir appris de leur bouche la cause de le
voyage, il leur dit avec une satisfaction
perçait le regret : « Soyez les bien et les m
« venus, car votre arrivée est à la fois joye
« et triste ; joyeuse, puisque vous honor
« notre église en vous choisissant un arch
« vêque parmi ses membres, triste, parce q
« vous voulez nous enlever, pour en fai
« votre pontife, moins le trésorier que le tr
« sor de notre église. »

Après cette entrevue, les députés, n'aya
pas rencontré Edme à Salisbury, se rendire
à Calnes, où ils le trouvèrent dans la solitu
et le recueillement, partageant ses jours
ses nuits entre la prière, l'étude et le soin
son troupeau. A l'heureuse nouvelle, toute
maison fut dans l'allégresse. Un des pl
familiers serviteurs, ne pouvant contenir pl
longtemps l'expression de sa joie, se précipi
dans la chambre où son maître étudiait
« Maître, s'écrie-t-il d'une voix émue, voi
« des moines de Cantorbéry qui vienne
« vous présenter l'élection unanime de vot
« personne pour le siége primatial de le
« église. » Il espérait recevoir une généreu
gratification, comme cela se pratiquait
ces sortes d'événements à l'égard de celui q
apportait le premier la bonne nouvelle. Ma
il ne fut accueilli que par un morne silen
et ensuite par des reproches sur la légèr

ses paroles. Edme, ne pouvant se persua-
r qu'on pensât à lui pour un poste aussi
iinent, reçut cette annonce avec dédain,
nme un bruit sans fondement et un piége
ıdu à son humilité. Le pauvre serviteur
'tit confus, avec ordre de se taire. Personne,
rès une pareille réception, n'osait réitérer
message qui blessait le maître dans ce qu'il
ait de plus délicat, le sentiment de sa bas-
se.

Troublés de ce froid accueil, les députés
tonnaient que leur nouveau prélat n'accou-
; point à leur rencontre. Ils ne savaient
nment expliquer qu'on leur refusât ou qu'on
férât une audience dans laquelle ils pussent
poser l'important objet de leur ambassade.
furent contraints d'attendre l'heure où
me avait coutume de sortir de sa chambre.
ıeure arrivée, il sortit, ni plus tôt, ni plus
'd qu'à l'ordinaire, salua avec politesse les
ıveaux venus qui se présentent à sa ren-
ıtre et s'empressent de lui exposer la cause
leur voyage. A cette nouvelle, il est frappé
nme d'un coup de foudre. Il ne répond
bord que par des larmes abondantes, puis
'écrie en paroles entrecoupées de sanglots :
Malheureux ver de terre que je suis, hélas !
que vous ne me connaissez guère ! Vous
'ous trompez tous sur mon compte ; je
ı'ai ni la science, ni la vertu, ni le mérite
ue vous me supposez. »

Pendant le reste du jour qu'ils passère avec lui, Edme leur ouvrit son cœur av une entière simplicité. Il leur déclara éne giquement qu'il ne consentirait jamais accepter un fardeau si supérieur à ses forc et qu'ils ne devaient pas penser davantage le lui imposer. Ces paroles étaient trop si cères, elles révélaient trop d'angoisses d'humilité pour qu'on pût rien attendre plus longues instances.

Les députés s'en retournèrent donc le le demain à Salisbury, obtenant seulement sa charité qu'il les accompagnerait auprès l'évêque de cette ville. Arrivés en prése du prélat, ils lui exposent le motif de le voyage, le récit de l'élection, le désir du pa et remettent tout à sa décision. L'évêque, q connaissait Edme, n'hésite point à pronon qu'il est tenu en conscience de consentir cette élection et à la volonté formelle du so verain pontife. Il lui déclare qu'autant qu est en son pouvoir il lui enjoint d'obéir, qu'il usera de toute son autorité pour l contraindre. Les chanoines ses confrères la foule de ses amis, malgré leur regret de perdre appuyaient la décision de l'évêque leurs conseils et de leurs pressantes prièr

Edme, plongé dans un profond silence, se blait ne rien entendre et opposait un inv cible refus; il ne pouvait se décider à pren une charge qui lui imposerait devant D

ıe si redoutable responsabilité. Enfin, pour dérober à toutes les sollicitations, il quitte ville et retourne à son humble paroisse.

Le troisième jour, les députés reviennent oubler sa retraite, armés de nouvelles ières et de nouvelles menaces. Il lui décla- nt que, de l'avis unanime de tous les hommes gnes de son estime, il pêche grièvement en fusant un fardeau que la volonté bien ma- feste de Dieu lui impose; que ce n'est plus l'humilité, mais de la pusillanimité; qu'il pondra devant Dieu des suites de son opi- âtre résistance; qu'on pourra nommer à sa ace un homme qui deviendra le fléau de glise de Cantorbéry et la ruine de la reli- on. Effrayé de ces remontrances qui tour- ntent sa conscience, ébranlé par l'avis avait donné le souverain pontife et par rdre exprès de son évêque, Edme commence craindre de résister à la volonté divine, et laisse entrevoir ses hésitations par ces pa- les : « Dieu, qui connait tout et voit le fond de mon cœur, sait que je n'accepterais jamais si je ne craignais de l'offenser par mon refus. »

A peine a-t-il ainsi trahi ses incertitudes son demi-consentement qu'on l'entraîne à glise, on le porte en triomphe au pied de utel, au milieu de la foule réunie pour ren- e grâce à Dieu. Pendant que l'église reten- sait des accents attendris et reconnais-

sants du *Te Deum*, lui seul s'affligeait, et, l
front baissé vers la terre, il l'arrosait d
larmes de son humilité. Spectacle touchan
qu'offrent seuls les vrais serviteurs de Dieu
Tandis que le ciel et la terre mêlent leur ju
bilation, on entend, au milieu des chants d
joie, les soupirs et les pleurs de celui qu
effrayé des honneurs tant cherchés par d'au
tres, va devenir un des premiers princes d
l'Eglise.

Le roi approuva de grand cœur l'électio
Grégoire IX, qui l'avait désigné aux moine
fut heureux de confirmer de nouveau ce dig
choix. Edme avait été élu la veille de sai
Mathieu, il fut préconisé par le pape la veil
de saint Thomas ; or, en ces deux jours d
vigile, l'Eglise chante à l'*Introït :* « J'ai fru
« tifié dans la maison du Seigneur comme u
« olivier fertile, j'ai espéré dans la misér
« corde de mon Dieu. » Heureuses et pr
phétiques paroles qui présageaient les fruit
abondants que donnerait à l'Eglise son futu
pontife !

Ce fut le 12 avril de l'année 1234, le di
manche où l'on chante : « *Lœtare, Jerusa
lem*, Réjouissez-vous, Jésusalem, » qu'Edm
reçut la consécration épiscopale dans l'églis
de Cantorbéry. Il fut sacré par Roger, évêqu
de Londres, assisté de treize autres évêque
au milieu d'un concours immense de peupl
en présence de quatre comtes et du r

Henri III, qui voulut par là témoigner de son affection pour l'archevêque élu, et rehausser cette pompeuse cérémonie de la splendeur de sa personne royale. Ce même jour, le nouveau primat de toute l'Angleterre célébra solennellement la messe, revêtu du pallium que Simon de Lègres, un de ses moines, lui avait apporté de la cour romaine. Les premières paroles que l'Eglise mit à la bouche de son nouveau pontife montant à l'autel semblaient inaugurer son épiscopat sous d'heureux auspices, et ajouter, par leur présage, à la joie universelle : « Réjouissez-vous, Jérusalem. »

Edme est évêque. Voici la date de sa gloire et de ses malheurs. Jusqu'ici, la couronne sacerdotale n'avait eu pour lui d'autres épines que celles qu'il y avait volontairement entremêlées. En recevant la plénitude du sacerdoce, il reçoit la plénitude des tribulations, la consécration du martyre et de la persécution. On eût dit qu'il pressentait les orages qni allaient éclater sur les hauteurs où on voulait l'élever malgré lui, tant il opposa de résistance. Mais il fallait qu'il y montât, Dieu le voulait ainsi, pour le salut de son peuple et l'honneur de son Eglise.

L'époque où nous sommes arrivés (1234) et où nous voyons Edme mûri par l'âge, mais surtout par l'expérience, les austérités et les travaux, se mêler à la vie publique en devenant primat de la Grande-Bretagne, est une

des époques les plus tourmentées de to
l'histoire d'Angleterre. Henri III régnait d
puis dix-neuf ans et n'atteignait pas encor
milieu de sa carrière royale, lorsqu'Edme
son existence, jusque là paisible, jetée
sein des luttes et des commotions politiqu
Henri, prince religieux et bon, mais faib
eut le malheur de naître dans des temps d
ficiles, et de recevoir, à dix ans, une couro
sans prestige et un royaume en lambea
Les dissensions intestines et la guerre ci
qui avaient désolé le règne de son père,
naient de renaître avec fureur, parce qu
gouvernement était livré à des étrangers e
des intrigants, et parce que les franchises
la grande charte étaient violées. Le fr
même du roi, et avec lui l'homme le plus c
sidérable du royaume, le grand maréc
Richard de Pembrok, s'étaient présentés
roi, à la tête de barons, et avaient épu
toutes les remontrances pour obtenir
réforme d'un gouvernement oppresseur et
confirmation de la grande charte. Repous
avec mépris par les ministres, ils se liguère
et vainqueurs partout, ils s'avancèrent
triomphe jusqu'au cœur du royaume.
trône allait périr lorsqu'Edme apparaît,
présentant du pouvoir spirituel, comme
présage de concorde, député par la Provide
au pouvoir temporel, à l'heure du danger.

Le roi, menacé dans sa couronne, convoq

ɛsminster un parlement composé des comtes les barons restés fidèles à sa cause, du primat Cantorbéry et des évêques ses suffragants, ı de pourvoir à la pacification du royaume. Edme, en vertu de sa dignité, se lève le ɪmier, et avec une franche et sainte indéıdance, il représente au roi que son conseil nposé de gens pernicieux au pays et à la ıronne, le trompe et l'aigrit contre ses plus èles sujets. Il énumère ensuite les abus nmis par les ministres et les vexations nt ces infidèles exacteurs accablaient le aume. Après ces solennelles remontran-, il ajouta au nom de tous les évêques préıts : « Seigneur roi, nous vous le déclarons u nom du Seigneur, comme vos très-fidèles ujets; votre conseil, auquel vous vous en apportez pour toutes les affaires importantes, ne nous offre ni justice, ni sécurité... Les troubles qui déchirent misérablement e sein de la patrie, ne sont dus qu'à vos ninistres. Sans leurs conseils pervers, vos ujets, traités avec justice et charité, vous eraient demeurés attachés et soumis, vos erres auraient été paisibles et fertiles, otre trésor prospère... Donc, nous croyons le notre devoir d'excommunier toute personne, quelqu'auguste qu'elle soit, qui s'opposerait à la réforme du gouvernement et au bien de la nation. »

Ces paroles qui atteignaient le roi lui-

même, partaient d'une bouche trop sainte et trop convaincue pour qu'il n'en fut pas ému. Ses dernières illusions tombèrent, il renvoya avec d'amers reproches ses conseillers perfides, et il chargea le saint archevêque d'aller sans délai négocier la paix avec les ligüeurs. Edme réussit pleinement dans cette ambassade, il revint avec la paix conclue à la double condition que le roi admettrait à une entière réconciliation les nobles exilés et les barons qui s'étaient ligués pour la défense des libertés publiques, et qu'ensuite il rendrait les franchises de la grande charte. Le roi ratifia ces conditions dans un parlement réuni à Glocester, tous les proscrits et les ligueurs, munis d'un sauf conduit d'Edme, vinrent recevoir de leur gracieux souverain la restitution de leurs héritages, de ses bonnes grâces et de leur entier pardon. Pour les ministres coupables et disgraciés, Edme sut concilier la justice et la miséricorde et il obtint un adoucissement à leur sentence.

Telle fut l'heureuse médiation par laquelle Edme inaugura son épiscopat, éteignit la guerre civile et rendit au monarque le cœur de ses sujets. Le roi touché de tant de dévouement ne mit plus de bornes à sa confiance, il remit à Edme la direction de sa conscience, il le choisit pour bénir son mariage et sceller ainsi le rétablissement de la paix dans le royaume.

Ces soins donnés aux affaires publiques et la prospérité de l'Etat n'empêchaient pas dme d'appliquer à son Eglise sa principale ɔllicitude. Nous savons que les archevêques e Cantorbéry, primats d'Agleterre et délégués du saint siége, exerçaient une haute juidiction sur tout le royaume. Ce n'était onc pas un diocèse particulier, mais l'Eglise nglicane tout entière qui tournait vers le ouveau primat ses regards et ses espérances. ‸a société spirituelle, sans offrir les ruines et ɔs déchirements de la société temporelle, 'en réclamait pas moins de profondes réɔrmes, et le vigilant pasteur y trouva des laies non moins difficiles à guérir : des évêues faibles devant la puissance, des ordres eligieux affadis, des seigneurs spoliateurs udacieux des églises, un pouvoir cupide et ppresseur qui entretenait la simonie, conféait les bénéfices à ses favoris et prolongeait a vacance des siéges pour s'en attribuer les evenus ; ces dernières iniquités de l'autorité oyale, peuvent être regardées comme la ource principale de tous les malheurs qui ésolèrent l'Eglise; de là découlaient la plualité dans les mêmes mains, et souvent dans les mains indignes, des bénéfices à charge l'âmes et la viduité des églises privées de asteurs. Le doux et ferme prélat savait que es abus ne se réforment pas par les déclanations bruyantes, mais bien par une pru-

dence active, par les prières, les larmes, les immolations secrètes que les saints offrent au ciel, et les grands exemples qu'ils montrent à la terre. Il savait de même que les vices qui ravagent le troupeau par la négligence des pasteurs retombent sur sa conscience. Aussi malgré les plaintes des grands, les menaces de la cour, les murmures de la partie moins saine du clergé, il refuse l'institution à tout ecclésiastique qui prétend à plusieurs bénéfices ou ne peut résider, il refuse son approbation à l'élection de tout prélat indigne, il frappe des censures les seigneurs qui violent le droit de l'Eglise et abritent leur vexation sous la protection de cours civiles, il poursuit les oppresseurs à quelque rang qu'ils appartiennent : princes, nobles, barons, quiconque attentait aux propriétés ou priviléges des siéges de sa juridiction, n'échappait pas aux coups de son pouvoir. Enfin, il maintient les droits de l'Eglise contre les empiétements de la puissance royale elle-même, et arrache aux prisons de Henri III, Ranulphe, pour le faire juger par ses pairs.

Il visite en même temps les monastères, dépose impitoyablement les supérieurs négligents ou incapables, annulle les élections entachées de vice et introduit dans les ordres anciens les réformes constamment réclamées par le Saint-Siége.

Pour ces œuvres difficiles, Edme trouvait

concours dévoué dans ses deux amis, ›bert Grosse-Tête qu'il avait connu à :ford et qu'il avait sacré lui-même évêque Limoln, et saint Richard de Wich, plus rd évêque de Chichester, mais alors son ancelier fidèle, le bras droit de son administration, le confident de ses peines, un tre lui-même. Aidé de leurs lumières, Edme .blia vers l'an 1236, des constitutions pronciales, formulées en 36 canons et destinées détruire les abus qui s'étaient glissés parmi peuple et le clergé.

Cependant les usurpations royales contiıaient ; le comte Richard, frère du roi, qui ›yait tous ces abus et qui en gémissait, nt faire ses adieux au primat avant de par: pour la Palestine, et il lui dit en pleunt : « Mon seigneur et mon père, quand même je ne serais pas croisé, je m'en irais, je quitterais mon pays, pour n'être pas témoin de la désolation de l'Eglise et du royaume, des maux innombrables de notre nation ; car on croit que je puis l'empêcher, tandis que ce n'est pas en mon pouvoir. » ristes et véridiques paroles ! C'est l'adieu ein de larmes qu'Edme adressera bientôt à patrie, en la fuyant pour aller mourir sur ıe terre étrangère.

CHAPITRE X.

VIE PRIVÉE D'EDME DANS L'ÉPISCOPAT. — SON AIMABLE SIMPLICITÉ. — IL CONTINUE D'AIMER LES PAUVRES. — SON DÉSINTÉRESSEMENT.

L'agitation du monde et le tumulte des affaires soulèvent autour des saints une poussière qui semble obscurcir le rayonnement de leur doux visage. Sortons des luttes extérieures et de leur atmosphère troublée pour revenir à cette vie intime qui coule face à face avec Dieu : là, nous retrouvons l'air du ciel, des héroïsmes inconnus de la terre, l'action continuelle et sensible de l'Esprit-Saint.

Lorsqu'Edme fut devenu pasteur d'un grand peuple, ses vertus, « placées sur la montagne, » jetèrent un nouvel éclat et semblèrent grandir de toute l'étendue de son éminente dignité. Ce trône de primat d'Angleterre se trouvait le digne piédestal de tant de mérites laborieusement acquis.

Seul, l'humble pasteur gémissait dans le secret de son cœur et se confondait dans ses larmes, en comparant ce qu'il appelait sa chétive vie à la grandeur de ses fonctions. Afin d'élever sa vertu jusqu'aux sublimes devoirs qui l'effrayaient, il resserra les pactes d'amour qu'il avait formés avec son Dieu ; il prit envers lui de nouveaux engagements de

ursuivre par tous les efforts possibles l'au-
iste idéal qu'il s'était fait de la perfection
cerdotale. Il promit d'être plus humble,
us pauvre, plus sacrifié. Il savait, avec
int Bernard, que c'est une grande, mais
re vertu, que l'humilité au sein des hon-
urs ; aussi, quand il se regardait investi de
confiance du roi et de la plus haute dignité
i royaume, il se redoutait lui-même. Il veil-
it avec une attention encore plus scrupu-
use pour se préserver de ce subtil venin de
stime propre qui se glisse dans l'âme des
eilleurs ; il cachait son trésor sous la garde
i mépris de lui-même, qu'il essayait d'éten-
e comme un voile sur sa personne et sur
s œuvres. « Ainsi trouvait-il dans sa charge
ntificale, dit son historien, plutôt un sujet
crainte et de tremblement à cause du far-
au, qu'un sujet d'orgueil à cause de l'hon-
ur. »

« L'homme se déclare par le vêtement dont
couvre son corps, » dit l'Esprit-Saint ; aussi
iumilité d'Edme pouvait-elle se reconnaître
sque dans la forme et la couleur de ses
itements. Connaissant le cœur humain, et
chant combien l'opulence extérieure et le
ste des habits éblouissent le commun des
mmes et trompent ceux-mêmes qui en sont
vêtus, il ne déploie que dans les circons-
nces nécessaires la splendeur qui convient
sa dignité. Il était d'usage, pour les prélats

d'un rang inférieur au sien, de revêtir des tissus de pourpre et de fin lin. Edme ne suivit pas cet exemple, et, après son élévation à l'épiscopat, il continua de se couvrir de la tunique grise et de petite valeur qu'il avait toujours portée dans sa vie de missionnaire. La nuit, pour dormir, il se contentait de jeter sur ses épaules son scapulaire ou son manteau ; ce qui fit dire à un noble seigneur : « Quel archevêque avons-nous ? Il porte la « même couverture le jour et la nuit. » Toutefois, afin que son abord fut convenable à son état et ne repoussât pas les hommes de toute condition qui avaient à traiter avec lui, il veillait à ce que son vêtement supérieur fût honorable, exempt à la fois de recherche et de singularité.

Il était simple comme le génie et bon comme la sainteté, et ces qualités aimables animaient toute sa conduite. Elles s'étendaient à ses paroles, à sa démarche, à ses rapports avec ses serviteurs, avec les étrangers et les mendiants. Si les clercs et les gens de sa maison, empêchés par des affaires pressantes, ne pouvaient entendre la messe dès le matin, il attendait pour la célébrer l'heure qui pût leur convenir. En quittant sa chapelle, il portait quelquefois lui-même sa croix épiscopale jusqu'à sa chambre. Il ôtait ses chaussures de ses propres mains, ce qui, dans un primat d'Angleterre, n'était pas un médio-

cre signe d'humilité. Enfin, il se rendait à lui-même les services les plus vulgaires, et, à moins de convenance ou d'impossibilité, il ne consentait pas à les reçevoir des autres.

Il était affable pour tous; mais les petits, les pauvres, les malheureux étaient ses préférés, et ils avaient toujours auprès de lui un accès facile. Il ne permettait pas que sa porte fût fermée aux hommes grossiers, aux ignorants, aux mendiants, ni même aux importuns qui réclamaient de lui l'aumône de l'âme ou du corps, un secours quelconque de son ministère. Il savait découvrir Dieu sous les haillons du pauvre, dans les importuns comme dans les amis les plus édifiants.

En voyage, si le dernier homme du peuple voulait se confesser à lui, il s'arrêtait, descendait de cheval et entendait avec patience le récit de ses peines et l'aveu de ses misères. Ni le mauvais temps, ni la proximité du lieu où il devait séjourner, ne l'empêchaient de prêter de suite l'oreille à la confession des pauvres pécheurs. Il aimait mieux se sacrifier sans cesse que de retarder d'une heure une bonne œuvre, ou de laisser échapper une occasion de faire un bien, quelque petit qu'il parût, en essuyant des larmes et réconciliant un pécheur. Il agissait avec une pareille bonté à l'égard des enfants qui désiraient recevoir de sa main le sacrement de confirmation. Cette simplicité parfaite qui, le tenant

au-dessous de tous, le rendait serviteur à tous, et ce bonheur de donner, « comme un goutte d'eau, » ses heures précieuses à u pauvre et à un enfant, prouvent mieux qu toutes ses paroles, mieux même que son r fus obstiné de l'épiscopat, l'humilité pr fonde et dévouée qui vivait dans son cœu

Pour une âme commune, cette soudai élévation à une des plus hautes dignités l'Eglise eût pu devenir l'occasion de diminu certaines austérités qui semblent mal s'acc der avec les exigences et les splendeurs l'épiscopat; Edme n'y trouva qu'une pl étroite obligation de se sacrifier à son peup et de s'immoler à son Dieu. Il continua s premier genre de vie sans s'inquiéter de censure de quelques évêques qui n'étaient p animés, au même degré que lui, de l'esprit Dieu. Depuis que le divin Pasteur lui donné d s âmes, non plus seulement à co quérir, mais à nourrir et à gouverner, il av pris pour elles le cœur d'une mère; il le donnait avec abondance la paix, la misé corde, la joie du Seigneur; il se réservait l amertumes, les soucis et les larmes. Il av coutume de dire avec cette spirituelle am bilité qui le distinguait : « Je dois être l'oliv « planté dans la vigne du Seigneur ; l'olivi « garde pour lui l'amertume de ses racin « et de ses feuilles, il est amer pour lui se « mais il est entièrement bon pour les autr

et il ne leur offre que ses douceurs ; il donne par ses fruits, la nourriture à ceux qui ont faim, la lumière à ceux qui sont dans les ténèbres, la force aux faibles, l'onction aux languissants et aux blessés. » Ce qu'il primait ainsi, il le pratiquait avec une progalité sans mesure. Il considérait comme rdu le temps pris à ces saintes œuvres par s repas, le sommeil et les voyages, et son mérier avait ordre de tenir toujours une mière à sa disposition, à quelque moment la nuit qu'il voulût se lever. Ses jours avaient pas de repos, ses nuits presque plus sommeil, et pendant ses veilles incessantes, ut entier à l'oraison et à la méditation des intes Lettres, il se tenait habituellement s genoux en terre, et se frappait la poitrine ur les péchés de son peuple.

Pour les libres épanchements de son cœur les immolations de sa chair, nous savons 'il choisissait de préférence l'ombre et le cueillement de la nuit ; mais les ténèbres otégeaient mal les mystères de son amour : entendait ces macérations dans le silence la nuit, et plusieurs de ses clercs qui habiient des cellules voisines de ses appartements plaignaient qu'il les empêchât de dormir. s plus lâches s'en faisaient un prétexte ur quitter son service et fuir ainsi le speccle de ces austérités qui accusaient leur molle et leur donnaient des remords. La

vertu des saints est comme la parole divine : aux bons une odeur de vie, aux autres une odeur de mort.

Lorsqu'Edme sortait, le matin, de ces longues et intimes communications avec Dieu, son cœur était enflammé, ses yeux étaient brillants et quelquefois fatigués d'amour et de pleurs ; il était excellemment préparé à offrir le Saint-Sacrifice. De ces entretiens avec son bien-aimé il passait à l'autel, où se consommait leur union. Pendant la célébration des saints mystères, il était tout en larmes, et on eût dit, à voir son attendrissement, qu'il avait dépouillé les voiles de la chair, et qu'il contemplait à découvert Jésus-Christ souffrant et mourant sur la croix. Dans les autres fonctions de son ministère, c'était la même foi et le même amour, et, en administrant les sacrements, il avait l'air si pénétré que personne ne le voyait sans ressentir quelques étincelles de sa charité.

Ce feu sacré qui brûlait dans son cœur avait purifié ses sens et dévoré toute leur convoitise. Il était arrivé à un degré de chasteté où il ne s'apercevait plus qu'il eût un corps. Les luttes de sa jeunesse étaient bien loin, et depuis longtemps il respirait cette paix divine d'une pureté qui ne connaît plus d'ennemis et d'une chair qui ne ressent plus d'aiguillon. Sa mémoire ornée de chastes souvenirs, son imagination toujours occupée de Dieu, son corps et

son âme transformés par l'amour et le sacrifice étaient devenus le sanctuaire familier de l'Esprit-Saint, et il goûtait ce doux repos du triomphe qui fait pressentir le repos du ciel. C'est ce qu'il exprima lui-même plus d'une fois à ses amis.

Accompagné de Richard, son fidèle chancelier, et des clercs de sa maison, il vint un jour visiter une femme vénérable avec laquelle il entretenait des rapports de bonnes œuvres. L'entretien se prolongea, et tandis que les gens de sa suite l'attendaient, l'un d'eux osa exprimer un soupçon sur la vertu de son maître. Richard en ressentit une peine si vive que son visage se couvrit de tristesse. Lorsque l'archevêque fut sorti, son chancelier marchait à ses côtés, silencieux et le visage abattu. Edme qui, dans la conversation, reportait souvent les yeux vers son ami, eut bien vite remarqué son chagrin : « Maître Richard, lui dit-il, « pourquoi êtes-vous plus triste qu'à l'ordi« naire ? pourquoi ce front soucieux ? cette « peine a une cause ; ne me cachez rien. — « Je viens d'entendre sur vous, répondit « Richard, des paroles si indignes que mon « front n'a pu dissimuler le chagrin de mon « cœur. » Edme le consola avec sa bonté ordinaire, et lui dit d'une âme ingénue : « Ne « vous troublez point, très-excellent ami, « Dieu sait que je porterais toutes mes actions, « toutes mes pensées, tous mes sentiments

« écrits sur mon front, sans qu'il eût à
« rougir. »

En souvenir de sa mère et de ses sœurs, et surtout en l'honneur de la Sainte-Vierge, il gardait à toutes les femmes un respect sincère qui voilait ses regards et le rendait entièrement insensible aux charmes extérieurs. Un jour qu'il venait de parler à une femme d'une grande beauté, il dit à un des ses confidents qui se trouvait présent :
« Vous avez aperçu cette femme, elle m'a
« entretenu plusieurs fois pour des œuvres
« de zèle et des entreprises de charité; je l'ai
« toujours vue avec autant d'indifférence que
« les pierres de cette muraille. »

« Il arrive que ceux qui parviennent à ce
« saint excès de l'amour divin, estans par
« après revenus à eux, ne voyent rien en la
« terre qui les contente, et vivans en un ex-
« trême anéantissement d'eux-mêmes, demeu-
« rent fort alangouris en tout ce qui appar-
« tient aux sens, et ont perpétuellement au
« cœur la maxime de la bienheureuse vierge
« Thérèse de Jésus : Ce qui n'est pas Dieu ne
« m'est rien. » *(S. Fr. de Sales.)*

La charité de Jésus-Christ ne croît jamais seule dans un cœur : en même temps qu'elle fait mourir les dernières racines des affections mauvaises, elle nourrit de son suc divin les affections bonnes et principalement l'amour des pauvres. Nous savons qu'Edme

avait toujours aimé ces enfants bénis de son Maître, et le seul mouvement de bonheur qu'il éprouva en prenant possession des revenus de son Eglise, ce fut de pouvoir suivre plus généreusement la pente de son cœur. Les premières années de son épiscopat furent désolées par la stérilité et les fléaux. En 1235, les fruits et les blés manquèrent en Angleterre et en France. Pendant les années 1237 et 1238, des tempêtes effroyables et des inondations dévastèrent le pays et causèrent des désastres irréparables. Les maladies vinrent combler ces malheurs; on ne se souvenait pas, de mémoire d'homme, d'avoir vu tant de fièvres désoler le royaume. C'était un vaste champ de misères, ouvert par la Providence à la charité du saint prélat. Son palais ne fermait pas plus que la maison de Dieu; tous les mendiants y trouvaient un asile et du pain. En outre, il avait des pauvres adoptifs en grand nombre qu'il nourrissait tous les jours et fournissait de vêtements. Il montrait une sorte de prédilection pour les pauvres honteux; les confidents de ses bonnes œuvres avaient reçu l'ordre de rechercher ces tristes demeures où se cachent les haillons, la faim, la misère d'autant plus à plaindre qu'elle n'ose se montrer. Il allait lui-même porter ses aumônes, s'asseoir au foyer indigent comme un ange de consolation, et il doublait le prix de ses bienfaits en les offrant

de son cœur et de sa main d'évêque. Si des travaux multipliés lui ravissaient la joie de visiter lui-même ses pauvres, il les faisait visiter par ses prêtres et par d'abondantes largesses.

Son zèle éclairé le dirigeait de préférence vers les œuvres de miséricorde qui procurent plusieurs biens à la fois, en préservant les âmes du vice, en même temps qu'elles soulagent les corps. Un jeune homme heureusement doué offrait-il à l'Eglise et à la Société de belles espérances, Edme lui accordait les secours de prédilection. Il rencontra un écolier de l'université qui avait une main débile; il remit aussitôt à un habile médecin une somme convenable, et lui confia le soin de la guérison. Il dotait les jeunes filles que leur indigence eût retenues dans le célibat et exposées au vice. Il leur procurait un établissement selon leur vocation, où elles pouvaient, dans l'honneur d'un foyer chrétien, élever pieusement leurs enfants. Pour cette bonne œuvre, il réservait une partie de ses revenus et toutes les amendes pécuniaires que les juges avaient coutume d'imposer en punition de certains délits. Il savait ainsi tirer du châtiment des coupables le soulagement des pauvres.

Voici un des traits nombreux par lesquels il associait la justice à la miséricorde et procurait excellemment ces deux biens ensemble.

Les lois et coutumes lui adjugeaiént sur l'un de ses vassaux une amende énorme pour ce temps-là ; elle ne s'élevait pas à moins de 80 livres sterling. Le vassal avait quatre filles en âge nubile, dont le mariage pouvait souffrir de cet accident arrivé à leur modeste fortune. Le bon prélat reçut l'argent des mains du père et le remit aussitôt entre les mains des filles, comme dot de leur futur mariage. Aimable manière de punir le coupable sans lui imposer d'autre fardeau que la reconnaissance.

Il existait sur cette terre de la Grande-Bretagne une coutume qui semble odieuse à nos mœurs chrétiennes, quoiqu'elle fût douce à ces peuples qui goûtaient les premiers fruits de leur émancipation par l'Evangile. L'Eglise ne brisait pas violemment et d'un seul coup les chaînes de ses enfants nouveaux, mais elle détruisait graduellement et sans secousse l'antique servitude, et elle la remplaçait par certaines redevances peu onéreuses qui n'atteignaient plus ni le corps ni l'âme de l'homme libre. Lorsqu'un père de famille venait à mourir, le seigneur avait droit de recevoir de la veuve et des enfants la meilleure tête de bétail, en signe de reconnaissance de son domaine. Le saint archevêque se trouvait parfois dans le cas d'exercer ce droit ; alors la veuve ou les enfants du défunt, instruits de sa grande bonté, venaient

à lui, le suppliaient de se désister à leur égard et de leur faire rendre leur bétail. « C'est une redevance de vos terres, bonne « femme, disait-il en langue vulgaire, c'est « une loi et une coutume... Coutume diaboli- « que, s'écriait-il en latin ou en français, en « se tournant vers ses gens. On ôte à une « pauvre femme, déja assez malheureuse « d'avoir perdu son mari, ce que celui-ci lui « a laissé de meilleur en mourant... Ah ! c'est « une coutume détestable !... Puis se tour- nant vers la veuve qui implorait sa pitié, il lui adressait dans la langue du pays des paroles d'encouragement et de compassion : « Si je vous prête votre animal, me le conserverez-vous avec soin ?... » Ce disant, il le lui faisait rendre aussitôt par son bailli.

C'est ainsi que depuis longtemps l'Eglise, par l'action continue de ses évêques, de ses canons, de ses conciles, de ses monastères, de son esprit de fraternité, faisait tomber par morceaux les derniers vestiges de l'esprit païen, et restituait à l'homme sa dignité d'enfant libre de Dieu. L'archevêque de Cantorbéry, miséricordieux, mais juste et prudent comme l'Eglise dont il était le ministre, ne voulait pas violer brusquement les lois de son pays, équitables dans l'origine ; seulement, par sa conduite, elles se trouvaient ruinées et tombaient en désuétude. Il ne faisait que développer des traditions

énéreuses, et les étendre par la persuasion e son exemple, aux seigneurs de sa juridic- ion.

Pour répandre autour de lui ces eaux abon- antes de la charité, Edme n'avait qu'à ıvrir son cœur; elles en jaillissaient natu- ellement. Nous avons déjà remarqué qu'il ıi eût fallu plus d'efforts pour recevoir que our donner, tant était grand le fond de désin- ressement chrétien qui lui fit, à tous les ges de la vie, abhorrer les richesses et s présents. Il abandonnait à de probes et lèles administrateurs le soin du temporel; our lui, il ne voulait que les âmes, il ne occupait que des soins spirituels de son oupeau ou des besoins des membres souf- ants de son Eglise. Depuis son élévation à piscopat, l'attrait de donner et l'horreur recevoir ne furent plus seulement des ûts louables, mais un devoir sacré. A rai- n de son autorité, il se fit une règle invio- ble de n'accepter jamais pour lui-même et ne laisser accepter par les siens aucun s présents qu'on pourrait leur offrir; il les testait comme une honte et une séduction ns les juges ou autres supérieurs. Il expri- ait vivement son horreur pour les hommes pouvoir qui recevaient des dons, lorsque, sait-il, ils devaient rendre la justice gratui- nent et remplir leur charge sans espoir de compense : « Souillure, s'écriait-il, souillure

9.

« et abjection ! *Prendre* et *pendre* ne diffè-
« rent que d'une lettre : celui qui aime et
« recherche les présents est bien près de la
« potence. »

Plusieurs, pour l'engager et comme lui
forcer la main, se servaient d'intermédiaires
qu'il honorait de son estime et de son amitié.
Un prélat voulant le contraindre à recevoir
quelques objets d'or et d'argent, plus pré-
cieux encore par l'art et le travail que par la
matière, crut réussir en les offrant par la
main d'un jeune clerc bien connu et chéri
du saint archevêque; ses espérances furent
trompées; quelque séduisants que fussent
ces dons et de quelques mains qu'ils vinssent,
ils subirent le même sort que les autres, ils
furent tous refusés et renvoyés à leur maî-
tre. Le jeune clerc, affligé de se voir si mal
reçu, conjurait l'archevêque de daigner au
moins accepter un anneau enrichi d'une
pierre d'un très-haut prix : « Elle vaut, lui
« dit-il, cent marcs sterling, je le sais de
« celui qui est heureux de vous l'offrir. »
« — Edme répondit : « Mon anneau me
« suffit, et je n'en aurai pas d'autre; quelle
« que soit la valeur de votre pierre que vous
« me vantez tant, elle ne m'est pas plus pré-
« cieuse que celles que mon cheval foule aux
« pieds. » Le même prélat, battu sur ce ter-
rain, s'obstina dans la résolution de faire
agréer une offrande, et il prit une autre

oie pour arriver à ses fins. Dans la persuaion qu'un don moins précieux ne serait pas ejeté, mais conservé au moins comme souenir, il fit acheter les deux plus beaux tapis u'il put trouver. Il donna l'un au frère 'Edme, afin de forcer en quelque sorte le aint archevêque à ne pas refuser l'autre. ainement son frère lui-même l'engagea à recevoir ; il lui imposa silence avec une oble sévérité, et lui dit : « Si vous êtes tranquille, moi je ne le suis pas ; je ne recevrai pas le tapis qui m'est offert, je crois plutôt à l'Ecriture qu'à vous. »

Une autre fois, un homme d'une haute iété lui offrit une aiguière d'or, le suppliant l'accepter, non pour lui-même, mais en honneur de Dieu et pour le service de sa apelle. Edme ne céda ni aux prières, ni ix conseils, et il accompagna son refus une grave réprimande. Il avait souvent occasion de résister à de pareilles instances. Lorsque j'étais pauvre, disait-il, l'ennemi n'a pas réussi à me tromper en me persuadant de recevoir des présents, et il voudrait me tenter aujourd'hui que je suis riche et que je ne manque de rien ; mais j'espère de la miséricorde de Dieu qu'il ne me trompera jamais. » Il ajoutait ces autres iroles remarquables qui expliquent sa résisnce et ses gémissements : « C'est par les présents qui n'ont été ni donnés, ni reçus

« selon Dieu, que la corruption s'est glissé
« dans l'Eglise, surtout de notre temps, e
« ces maux feront encore de funestes progrès
« sans qu'on s'en aperçoive, si les chrétiens
« avec l'aide de Dieu, ne s'appliquent à s
« préserver de ce fléau et à guérir cette gan
« grène. »

Ainsi coulait cette vie sereine et pure semblable à ces fleuves profonds qui fertili sent leurs bords, portent au loin la fécon dité, et que les tempêtes mêmes ne troublent point. Zèle des âmes, vigilance du jour et de la nuit sur son troupeau, travail infatigable, maintien inflexible de la discipline, patience à toute épreuve, force douce mais indomp table pour soutenir ce qui est de la gloire de Dieu et de son ministère ; toutes ces ver tus qui font les saints pontifes, les apôtres les martyrs, trempées de ses larmes quoti diennes, rayonnent autour de son front d'évêque, et lui forment une auréole à laquelle ne manque plus qu'une gloire, la persécu tion ; or la persécution va venir. Pour qui n'est pas initié aux voies secrètes par les quelles Dieu perfectionne ses amis, il semble que rien ne va manquer au respect, à la paix à l'amour qui environneront un tel pasteur et qu'il pourra, pendant de longues années répandre sur son église les trésors de sa cha rité ; il semble surtout que la persécution devient impossible. Ainsi jugent les hom

ıes; mais Dieu ne pense pas de même. ſne nouvelle phase, la plus glorieuse de on existence terrestre, va commencer pour ;dme. Nous l'avons vu, pour parvenir au ommet où il est arrivé, gravir laborieuseıent sans doute, mais avec la joie d'un succès constant, la première pente de sa vie; l va descendre douloureusement la seconde ui sera courte, dans un abandon et avec es amertumes qu'il n'avait point encore conıues.

CHAPITRE XI.

EDME ENCOURT LA DISGRACE DU ROI. — SES LUTTES POUR LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE. — SON VOYAGE A ROME. — SA LONGANIMITÉ. — IL EXCOMMUNIE LES REBELLES. — SAINT THOMAS LUI APPARAIT. — IL S'EXILE.

Le jour des persécutions est venu pour Edme : ni l'éclat de ses mérites et d'une sainteté reconnue, ni la douceur inaltérable de ion caractère, ni les services rendus à la couonne ne suffisent à le protéger contre l'opposition du prince, la violence des grands, a rébellion même de plusieurs de ses prêres et de son chapitre. Le roi, oublieux de ion ancienne confiance et du dévouement le l'archevêque, lui oppose une résistance l'inertie qui paralyse les efforts de son zèle

et fait échouer toutes ses entreprises. Quelles furent les causes de ce déplorable dissentiment entre les deux puissances? La principale, sans aucun doute, fut cette vieille cause de la liberté de l'Eglise, qu'il n'est permis à personne, pas même aux plus pacifiques, de sacrifier, et qui semble ne pouvoir être gagnée que par l'exil ou par le sang.

Une coutume déplorable s'était introduite sous les règnes précédents et menaçait de s'implanter sur le sol anglais. Lorsqu'une abbaye ou un évêché devenait vacant, les rois en saisissaient les revenus. Intéressés ainsi à la vacance prolongée des siéges, les prétextes ne leur manquaient jamais pour retarder les élections, et même ils ne craignaient pas de recourir à la ruse ou à la violence pour les anuler. On avait fini par regarder ce produit des bénéfices ecclésiastiques comme une portion régulière du trésor royal, et on n'y voyait plus une invasion du pouvoir temporel sur les droits de l'Eglise. C'était un usage établi de laisser les fidèles sans pasteurs pendant plusieurs années pour le bénéfice de la couronne. Il serait difficile, à l'époque qui nous occupe, de trouver des siéges dont la vacance ait duré moins de deux années, et c'étaient les plus importants qui avaient le moins de chance d'être promptement remplis.

Henri III suivit les traces de ses prédécesseurs. Il se serait bien gardé, avec des finan-

ɜs toujours épuisées, de se fermer une source e revenus abondante, facile, et la seule qui ıt indépendante du conseil des barons. Il est rai que ce faible prince n'eût pas voulu, ɔmme Guillaume-le-Roux, empêcher les élec-:ons canoniques par les menaces et la vio-ɜnce ; mais il savait les entraver, soit au ıoyen d'électeurs qu'il tenait à ses gages, ɔit par des délais calculés de procédures et e formalités. Pour procéder au choix d'un itulaire, il fallait le bon plaisir royal qui se ıisait toujours attendre. Le choix accompli evait être soumis à l'approbation du roi, ui, après des retards prolongés, était ordi-.airement refusée. Les moines du siége va-ant étaient alors contraints de recommencer 'élection ou de recourir à Rome. Cependant ɜs mois, les années s'écoulaient, et ce n'était u'après un voyage difficile ou de lentes pro-édures qu'on parvenait enfin à placer le pré-at élu à la tête de son Eglise. Pendant ces ongs intervalles d'anarchie, les fidèles vi-'aient à l'abandon comme un troupeau sans ıasteur ; les pauvres étaient frustrés de leur ıatrimoine ; la discipline était en souffrance.

Ces désordres étaient déjà vieux, saint Tho-nas les avait déjà combattus. Edme, héritier le son Eglise et de son courage, ne se taisait ɔas ; il faisait arriver jusqu'à Rome le cri de son :èle et de sa douleur. Bien plus, il résolut d'al-:er lui-même porter aux pieds du souverain

pasteur la cause de son Église. Il savait qu'à Rome siège l'intrépide protection et l'incorruptible justice ; il était assuré de trouver dans Grégoire IX l'appui que saint Thomas avait rencontré dans Alexandre III. Du reste, il lui répugnait de s'engager plus avant dans la lutte sans avoir consulté l'*ange du grand conseil*, comme on disait du pape, et sans avoir puisé lui-même la lumière et la force à la source de toute force et de toute lumière. Ce voyage serait pour lui l'accomplissement d'un devoir, la satisfaction de sa piété et la plus légitime consolation qu'il pût chercher sur la terre. Il rendrait compte au pasteur des pasteurs du gouvernement de son troupeau, suivant l'ordre des saints canons ; il contemplerait dans sa chair mortelle le vicaire de Jésus-Christ dont il était aimé, et il s'inclinerait sous cette bénédiction unique qui protégerait le reste de sa vie.

Toutefois les joies de la piété n'étaient pour Edme que le but secondaire ; il avait d'autres devoirs à remplir. Il fut reçu par le souverain pontife avec l'affection et les honneurs dus à son rang, à sa haute vertu et à sa renommée.

Le Saint-Père écouta ses plaintes avec bienveillance, loua sa conduite passée et lui accorda pour l'avenir l'approbation formelle des réformes urgentes qu'il méditait. Il ne se contenta pas de paroles qui s'envolent sans lais-

er de traces, il lui remit en main une bulle
ui autorisait le métropolitain à pourvoir,
près six mois de vacance, aux évêchés et
utres bénéfices restés libres par la mort de
urs titulaires.

Revenu à Cantorbéry, Edme ne trouva
oint la paix. Il vit s'évanouir une à une les
elles espérances qu'il avait fondées sur son
oyage.

La bulle pontificale pour l'élection aux siéges
acants fut révoquée sur les plaintes du roi
ui prétendit y voir un avilissement de la di-
nité royale. La cour romaine, engagée dans
grande guerre contre Frédéric II, ne pou-
ait agir avec son indépendance ordinaire.
our soutenir les frais énormes de cette
uerre, il lui fallait les subventions du clergé
nglais, et pour lever ces taxes elle avait be-
in de l'assentiment du monarque. Elle de-
ait donc le ménager et fermer les yeux pour
n temps sur des abus dont elle gémissait.

La cause de l'archevêque était vaincue; il
arut lui-même une proie sans défense que
nacun pouvait attaquer et piller à son gré.
obles et barons se jetèrent aussitôt sur les
opriétés de l'Eglise de Cantorbéry. Le
omte d'Arundel s'empara d'un manoir dont
suzeraineté appartenait au siége prima-
al. Hubert de Bourg lui-même, qui devait à
archevêque sa fortune et les bonnes grâces
n roi, se tourna contre son bienfaiteur. Le

monarque, enhardi par la condescendan
du légat, continua le cours de ses oppr
sions; il viola les libertés de l'Eglise de Wi
chester, et, après avoir cassé des électio
régulières et canoniques, il ordonna d'éli
pour ce siége Boniface de Savoie.

Sans oublier les conseils de modérati
qu'il avait reçus du pape, Edme fit entend
plus énergiquement que jamais ses plaint
et ses protestations. Il voulut lui-même l
adresser au prince. Il se rendit à la cour a
compagné de ses suffrageants, et, après av
renseigné le roi sur les attentats qui se co
mettaient journellement contre l'Eglise, il
conjura de ne pas s'exposer davantage, p
ses violations sacriléges, à attirer sur lu
même et sur son royaume la colère de Die
Peu s'en fallut qu'il n'accompagnât ces remo
trances d'une sentence d'excommunicati
contre les ministres et les conseillers de la c
ronne. Mais le faible prince faisait de bell
promesses, le légat n'osait se prononcer,
la conclusion évasive renvoyait toujours à
temps plus favorable l'examen et la répar
tion de tous les griefs. L'archevêque était
peine sorti que le roi retombait sous l'influen
de ses courtisans. Son esprit s'aigriss
de plus en plus, et il allait jusqu'à accueill
volontiers la calomnie.

Les grands, habiles à exploiter cette disp
sition du prince, y puisèrent une nouve

lace pour multiplier leurs vexations. Il
eut plus dans la vie d'Edme un trait qui
fût interprêté comme un crime. On n'épar-
ı pas même son voyage à Rome, et des
ımentaires perfides surent lui donner la
leur d'une révolte et d'une trahison. Les
ıemis de l'archevêque triomphaient, et « si
es miracles ne se fussent opposés à leur
nalice, dit l'historien, qui, contemporain
t ami d'Edme, s'attendrit à ce souvenir,
ls seraient devenus plus cruels que les
ourreaux qui crucifièrent Jésus-Christ. »
Edme dissimula, pleura en silence les éga-
ıents de son peuple, et attendit qu'une is-
lui fût ménagée pour sortir d'un état
p violent pour être durable. Mais Dieu
l comprit le mérite de sa longanimité;
déplut également à ses amis et à ses
ıemis.

es ennemis, forts de leur nombre et de la
eur royale, abusèrent de la bonté inépui-
le du saint pontife et de l'esprit de conci-
ion qu'il manifestait en toute circons-
ce, pour redoubler leurs insultes et leurs
-écutions. Ses amis lui reprochaient sa pa-
ıce à toute épreuve. Moins pénétrés des
timents de Jésus-Christ qui n'appela ja-
is les foudres du ciel sur ses persécuteurs,
traitaient de mollesse sa prudente con-
te. L'un d'eux, qu'une longue familiarité
ıdait plus libre, osa lui reprocher une tolé-

rance qui, disait-il, dégénère en tiédeu[r]
en pusillanimité. Il ne devait pas souf[frir]
qu'on violât ainsi les droits de son Eglise,
qu'on avilît en lui la dignité épiscopale, d[ût-]
il par sa vigueur s'exposer à la perdre.

Edme qui n'avait jamais craint un pa[s le]
danger, lui répondit avec douceur : « S[i je]
« retenais pour moi-même ma dignité, s[i je]
« l'estimais pour mon intérêt plus que la b[oue]
« de mes pieds, je l'aurais de grand c[œur]
« quittée avant ce soir. » Les considérati[ons]
humaines ne dirigeaient point ses voies[; il]
ne mesurait ses entreprises qu'aux maxi[mes]
de l'Evangile, et, pour recourir aux mes[ures]
violentes, il attendait que la volonté de D[ieu]
fût manifeste.

La plus sensible de ses afflictions ét[ait la]
pensée du mal que se faisaient à eux-m[êmes]
ses malheureux persécuteurs. Il éprou[vait]
pour eux une tendre compassion, et quoi q[u'il]
les sût ses ennemis acharnés, il ne cessai[t]
de leur donner des témoignages d'amitié, n[on]
seulement en bonnes paroles, mais surt[out]
dans les bons offices qu'il ne se lassait pas [de]
leur rendre pour l'amour de Dieu. Un mo[t de]
sa bouche peindra mieux que tous les ré[cits]
les sentiments qui l'animaient. Ses amis c[on-]
naissaient trop l'excessive bonté de son c[œur]
pour ne pas ressentir une vive indignation [des]
outrages dont on l'abreuvait. Un jour q[ue]
qu'ils s'en plaignaient à lui-même, il ap[...]

s doléances et les reprit doucement en ces
ıes : « Quand une mère présente à son
s l'amère potion qui doit lui rendre la
ıté, serait-il sage de la repousser avec
ırmure ; et nous, ne devons-nous pas épui-
r jusqu'à la lie, pour notre salut, cette
upe d'adversité que Dieu présente à nos
res ? Nous devons savourer comme un
t très-doux les eaux amères de ce monde,
nous nourrir, avec le précurseur de Jésus-
rist, de miel sauvage dans le désert de
tte vie. » Il n'avait d'aigreur contre per-
e, pas même contre ses infatigables dé-
eurs, qu'il regardait comme des instru-
s par lesquels Dieu lui envoyait de salu-
s épreuves : « Si nous sommes bons, di-
it-il, nous n'aurons d'autres amis que les
ns, d'autres ennemis que les méchants.
ous aimerons les bons à cause de leur
rtu, et les méchants parce qu'ils peuvent
venir bons, et ainsi nous aimerons tous
hommes en vue de leur bonté. » Ses per-
eurs ne devenaient pas seulement l'objet
charité à l'heure où ils réclamainnt leur
on, mais, au temps même de leur plus
âtre acharnement, il les recevait au bai-
e paix et en admettait plusieurs à son
ité. Il semblait préférer les plus graves
es de ses ennemis aux plus dévoués ser-
de ses amis. Ceux-ci s'en plaignaient
rtement : « Seigneur, lui disaient-ils,

« votre condescendance exagérée encour
« et multiplie vos ennemis. — Laissez-
« suivre mes voies, leur répondait-il, vous
« comprenez pas ce que vous me conseill
« Ne savez-vous pas que Notre Seigneur-Jé
« Crist n'a fait aucune résistance à ceux
« voulaient lui donner la mort, mais qu
« charité le porta à prier et à demander gr
« pour eux ; à Dieu donc, et non à nous,
« soin de nous venger. Quelque mal qu'ils
« fassent, Dieu me détourne d'avoir jam
« contre eux une paille dans l'œil. Ils me c
« peraient les jambes, m'arracheraient
« yeux, que je ne leur montrerais pas
« moins doux visage et un sourire moins a
« Je ne veux pas désobéir à mon Dieu à ca
« d'eux, ni que leurs fautes me devienn
« une occasion de pécher. Je me jetterais p
« tôt dans un brasier ardent que de comm
« tre la moindre faute contre le Seigneur.

Les prières et les expiations auprès Dieu, la douceur et les protestations aup des hommes étaient épuisées, et le mal, lieu de se guérir par l'attente, étendait ch que jour ses ravages. Sans se lasser de sou frir lui-même, le pasteur se lassait de v dépérir son troupeau. Sa conscience lui rep chait de n'être pas le mur d'airain pour défense d'Israël. Que restait-il, sinon de veiller les foudres, trop longtemps endormi de l'excommunication ?

convoque une dernière fois les évêques, prélats, les hommes mûris dans la science a sagesse; il leur expose avec grande inétude et défiance de ses propres lumières triste nécessité où il se trouve réduit. ssemblée répond d'une voix qu'il ne reste s qu'à adresser au roi et aux rebelles un nier avertissement, et qu'ensuite on frapait le grand coup. Le roi voulut opposer ıme toujours des réponses évasives; mais périence en était faite. Dans une réunion idèles, la sentence d'excommunication fut ınnellement prononcée « contre les faurs de désordre, usurpateurs des biens, its et libertés de l'Eglise de Cantorbéry. » plus coupables et certains contumaces, t l'opiniâtreté avait été constatée selon règles du droit canon, furent dénoncés et ımément excommuniés. On espérait que hommes aveugles, demeurés insensibles, la crainte de Dieu et aux avertissements la charité, seraient enfin abattus par la grande peine qui puisse être infligée à chrétien sur la terre. Vaine espérance! ennemis du bien, dans tous les temps, s'endissent sous les coups comme l'enclume le marteau, et les grands remèdes ne sissent souvent qu'à les précipiter dans lus grands excès.

out était fini. L'homme de paix et de jusn'avait plus qu'à montrer à Dieu ses

larmes et ses mains désarmées, car Dieu seul lui restait. Il eût la douleur de se voir abandonné de ses amis eux-mêmes, de ceux qui étaient obligés par état de s'intéresser à la grande cause qu'il soutenait. Les uns s'éloignaient par aversion de sa fermeté, les autres par la crainte d'être enveloppés dans sa disgrâce, les meilleurs mêmes par ce découragement qui saisit l'âme à la vue de l'inutilité de tous les efforts et de tous les sacrifices. Il comprit que ni le roi, ni le légat n'appuieraient son autorité et ne feraient respecter ses censures ; que de nouvelles rigueurs provoqueraient les rebelles à de plus grands crimes ; que sa présence stérile semblerait une tolérance et comme une approbation tacite de leurs désordres. Resserré dans cette enceinte de douloureuses impossibilités, il regarda autour de lui pour chercher une issue : il n'en vit d'autre que l'exil... Il l'accepta avec courage et comme châtiment de ce qu'il appelait ses péchés, et comme une solennelle protestation contre les violences et l'oppression dont il était victime. Ne pouvant donc plus ni exercer son ministère d'évêque avec une conscience libre, ni demeurer spectateur inutile et méprisé des maux qui désolaient son troupeau : dévoré d'ailleurs de remords et de chagrin, il voulut, par son exil, jeter jusqu'au ciel le cri de sa douleur et l'éclatant témoignage qu'il n'avait jamais toléré et ne tolérerait

amais, la violation sacrilége des droits de son Église.

Mais au sein de ces épreuves et de ces combats, Dieu n'oubliait pas son fidèle pontife. Il voulut, par des faveurs surnaturelles, approuver ses résistances et honorer son courage. Il lui découvrit par une lumière divine les choses à venir, et opéra par son ministère plusieurs guérisons miraculeuses.

Un malade tourmenté depuis de longues années par des fièvres incurables tourna vers Edme des espérances qu'il ne pouvait plus mettre dans les remèdes humains. Il pria avec instance le saint prélat de lui bénir de l'eau; il avait la ferme confiance qu'en la buvant il serait guéri. Il ne fut pas trompé : ce breuvage béni lui rendit la santé, et la fièvre ne revint plus.

Un fait semblable arriva dans la maison même du saint archevêque. Un de ses prêtres souffrait d'une fièvre quarte qui avait résisté à toutes les ressources de la médecine. Le pauvre infirme vint à passer devant le prélat, assis avec ses convives pour prendre son repas. Edme lui demande pourquoi il ne se met pas à table avec les autres. — « C'est mon jour de fièvre, répondit le malade, et je n'ose manger. » — Edme lui répliqua : Je vais faire le signe de la croix sur ce morceau de poisson, et vous le mettre dans la bouche au nom de la Sainte-Trinité : man-

« gez-le avec foi, et vous serez guéri. » Le malade l'accepta sans hésiter dans son espérance; il se mit ensuite à dîner gaiement avec les autres, et jamais il ne revit la fièvre.

Un jeune homme distingué dans les sciences fut l'objet d'une guérison non moins merveilleuse. Un mal au genou lui causait de cruelles douleurs. Voyant un jour passer l'homme de Dieu dont il vénérait la sainteté, il le pria de regarder le genou malade et de lui donner sa bénédiction. Edme opposa quelque résistance, puis cédant à la prière de l'infirme, il le bénit. Le mal disparut aussitôt et sans laisser de traces.

Mais pour conforter le saint martyr du zèle sacerdotal et tempérer les douleurs de son exil volontaire, Dieu voulut lui donner un témoignage encore plus direct de son amour par l'entremise et l'apparition de saint Thomas de Cantorbéry.

Tandis qu'Edme, dans les angoisses qui le pressaient de toutes parts, ne savait plus où tourner les yeux et chercher un secours que Rome même, l'appui de tous les opprimés, n'avait pu lui donner, un nom et un modèle lui venaient souvent à la mémoire et au cœur. C'étaient le nom et l'exemple de Thomas Becket qui, pour les mêmes droits, avait souffert les persécutions de Henri II. On ne peut douter que la vie épiscopale de saint Thomas, tout entière consumée à la défense

de l'Eglise, ne soit la clef de la vie de saint Edme et n'ait été l'inspiratrice de ses infatigables résistances.

Dans ses jours de perplexités, Edme, après avoir répandu son cœur devant Jésus-Christ, sollicité des lumières et des forces, allait sur le tombeau de saint Thomas demander à sa vie et à sa mort des conseils et des encouragements. Il ne pouvait entrer dans son église sans y voir ce tombeau qui la remplissait de sa majesté et lui prêchait la résistance jusqu'au sang. Il avait là sous les yeux, dans le sanctuaire de son église opprimée, ces ossements sacrés, cette tête meurtrie pour la cause de Dieu, c'était un appel incessant au courage et à la persévérance.

Tandis qu'Edme méditait sur les traces encore toutes fraîches de ce sang généreux, les forces et les consolations qu'il y puisait furent accrues et comme consacrées par une vision où saint Thomas lui montrait d'une main ses plaies et de l'autre la couronne. Le saint martyr lui apparaissait surtout pour l'exhorter à une invincible résistance. Il lui rappelait que, son successeur dans sa dignité d'archevêque de Cantorbéry, il le serait aussi dans son exil, et il semblait lui indiquer du doigt le chemin de Pontigny. Il lui découvrait en même temps les blessures qui avaient terminé sa vie. Edme, réjoui de cette vision, voulut porter ses lèvres au pieds du saint et les

baiser. Mais le martyr, les retirant, lui refusait cette faveur. Edme en versait des larmes de regret. « Pourquoi pleurez-vous? lui dit « Thomas. — Parce que mon indignité me « prive du bonheur de baiser vos pieds sacrés. « — Ne pleurez pas ce refus : vient le jour « où vous me baiserez au visage. » Il voulait par là lui prédire que la mort et le triomphe approchaient.

Dans une autre vision il semblait à Edme qu'entré dans l'église de Cantorbéry il s'approchait pour vénérer le tombeau du martyr et lui adresser sa prière, lorsque celui-ci lui apparaît avec un visage serein, environné d'une auréole céleste : « Je sais, Père, ce que « vous me demandez, lui dit Thomas, vous « désirez voir les blessures de ma tête. » A ces mots, il prend la main d'Edme, la porte à sa tête qu'il incline, afin que le saint archevêque puisse plus aisément toucher les cicatrices de ses blessures. Edme, dans ses épanchements, alla jusqu'à demander à Thomas le sort qui attendait quelques-uns de ses ennemis. Il le sut, et il put d'avance verser des larmes sur leur fin malheureuse plus encore que sur ses propres infortunes.

Telles étaient les faveurs merveilleuses par lesquelles Dieu voulut aplanir à son serviteur le chemin toujours si douloureux de l'exil. Dieu seul connut les chagrins de ce départ qui laissait un troupeau bien cher à la garde

ɜ la Providence, mais aussi à la fureur des
ups. Dans cette agonie, Edme confia à quel-
ıes hommes de Dieu son dessein et les motifs
ıi le poussaient à cette dure extrémité.
près avoir conféré avec eux sur les moyens de
rtir sans bruit du royaume et sur l'asile où
chercherait le repos, l'un d'eux lui demanda
il tournerait ses pas vers Pontigny. « Oui,
répondit-il, nous irons à Pontigny, et là,
avec la grâce de Dieu, nous ferons tout le
bien qui sera en notre pouvoir. »

Son départ de Londres ressembla à une
ite secrète ; arrivé sur une colline qui domi-
ıit la ville, il s'arrêta, et, se tournant vers
le, il donna à sa patrie qu'il ne reverrait
us, une dernière bénédiction.

Lor que saint Thomas quittait sa cellule
ı Pontigny, après deux ans du plus heureux
jour, ne pouvant répondre dignement et
lon ses désirs aux marques d'honneur et de
ıarité dont les religieux l'avaient comblé,
leur promit qu'un de ses successeurs vien-
'ait et les récompenserait largement de cette
ıspitalité. Edme va remplir les promesses
ı son saint prédécesseur.

CHAPITRE XII.

PONTIGNY. — CE QU'ÉTAIENT POUR LES GRAN HOMMES MALHEUREUX LES MONASTÈRES D MOYEN-AGE. — ARRIVÉE D'EDME A PONTIGN — SES TRAVAUX.

Au centre de la France, une humble et soli taire vallée ne cessait, depuis cent vingt ans de se couvrir d'une riche floraison de vert et de montrer au monde le spectacle toujour nouveau de la prière, du travail et de l'abné gation. Cette vallée s'appelait Pontigny Ses champs incultes étaient devenus fertil sous la main de ses pieux habitants. San perdre son silence et l'ombre de ses bois, ell avait été rendue par les moines si riante e si douce, qu'Etienne Langton, en s'y réfu giant, lui avait donné les plus aimables noms Il l'appelait le jardin de sa vie, l'asile de so repos, le plus délicieux séjour qu'une âm pût choisir pour oublier la terre et convers avec le ciel. Ses murs, qui comptent aujour d'hui plus de sept cents ans, étaient tou jeunes alors, et on y respirait la ferveur de premiers jours. Voici comment ils s'élevèrent en 1114, dans une plaine inconnue qu'ils on rendue célèbre.

Un prêtre d'Auxerre, nommé Hildeber ayant ouï la grande renommée de saint

des moines de Cîteaux, résolut de leur donner sa terre de Pontigny qu'il possédait en franc-alleu. Il alla trouver saint Etienne, alors abbé de Cîteaux, lui fit connaître son projet et l'amena voir les champs qu'il destinait à la fondation du futur monastère. Le lieu ayant été trouvé convenable, ils vinrent respectueusement demander l'approbation de Humbaut, évêque d'Auxerre, et de Guillaume III, comte de la même ville. Le comte et le prélat les reçurent avec joie, les encouragèrent vivement dans leur sainte entreprise, et leur promirent aide et protection.

Etienne, revenu à Cîteaux, choisit parmi les religieux douze des plus fervents en l'honneur des douze apôtres; il mit à leur tête Hugues de Mâcon, jeune seigneur nouvellement converti et amené à Cîteaux par saint Bernard. Il les envoya ensuite prendre possession de Pontigny, avec les bénédictions et les cérémonies touchantes qui accompagnaient d'ordinaire le départ de ces saintes colonies. La communauté se rendait à l'église; là, celui des douze qui devait être revêtu de la dignité abbatiale recevait solennellement la croix des mains de l'abbé, puis il sortait suivi de ses onze compagnons en chantant les litanies et des psaumes. Souvent, dans ces pieuses migrations, lorsqu'il fallait franchir le seuil du monastère où l'on avait espéré mourir, les chants devenaient des

sanglots, les larmes coulaient de tous les yeux, et l'on avait peine à distinguer ceux qui restaient de ceux qui partaient. C'était l'affliction d'une famille qui se partage ; la porte s'ouvrait pour laisser passer les émigrants, et se refermait sur les premiers frères de vie religieuse qu'on ne retrouverait plus qu'au ciel !

Hugues vint droit à Auxerre avec ses compagnons ; ils ne voulaient point prendre possession de leur solitude sans avoir reçu la bénédiction de leur nouvel évêque. Humbaut les accueillit comme des anges du ciel et se fit une joie de les accompagner jusqu'à Pontigny, qu'une distance de quatre lieues séparait d'Auxerre. En arrivant, ils trouvèrent une plaine en friche et environnée de forêts. Douze pauvres cellules et une petite chapelle dédiée à saint Thomas avaient été improvisées à la hâte et furent bénies par l'évêque ; il installa ensuite dans leur nouvelle demeure ces hôtes heureux, et il partit, les laissant avec la solitude et avec Dieu.

Ils commencèrent à mener ensemble cette vie angélique dont la renommée ne tarda pas à se répandre par la France entière. Bientôt la vallée inculte se couvrit de moissons comme elle se couvrait de vertus. Tout changea de face autour de la pieuse colonie : l'agriculture fut en honneur, les mœurs s'adoucirent, l'affranchissement des serfs s'é-

endit vite et loin, les faibles furent protégés contre la force brutale; les ténèbres de l'ignorance se dissipèrent devant les études qui e partageaient avec la culture de la terre les ieures du jour et de la nuit. Pontigny devint in foyer de lumière, une école de vertu, un aradis terrestre.

Lorsqu'Edme y arrivait, en 1240, il le retrouvait tel et plus délicieux encore que ne 'avaient dépeint Langton et ses compagnons 'exil, quand, après y avoir rasséréné leur ie, ils écrivaient :

Est Pontiniacum pons exulis, hortus, asylum,
Hic graditur, spatiatur in hoc, requiescit in illo.

Pontigny méritait tous ces noms. C'était ien un port tranquille pour le calme de la etraite, un jardin ponr l'aménité des lieux, n asile pour la douceur de la famille et de hospitalité. Il était difficile à un exilé de rouver sur la terre étrangère un séjour à la ois plus riant, plus agreste, plus reposé. Une ivière ombragée, le Serein, l'arrrosait de es eaux et baignait les murs de l'abbaye : des orêts s'étendaient au loin et prêtaient à la olitude cette paix et ce silence sublime si favorables à la prière.

L'intérieur du monastère, par l'union des œurs, le travail, la régularité de la vie, offrait des charmes plus grands encore que la allée par ses aspects, ses eaux et ses bois.

Il y a dans la famille religieuse, comme da
la famille naturelle, les plus pures joies et le
plus saintes affections de la vie. Les noms d
Père et de Frère, les plus doux qui puisse
se prononcer, y étaient seuls en usage, e
épurés par la foi, ils avaient ce je ne sais qu
de suave et d'élevé qui leur vient de not
Père et de notre Frère Jésus-Christ. L
prière, le jeûne, l'abstinence étaient admir
bles; le silence continuel n'était interromp
que par le chant des psaumes ou le bruit d
instruments qui déchiraient la terre. Le m
tin, longtemps avant l'aurore, le son d'u
cloche se faisait entendre dans le silence d
la nuit; on voyait ensuite s'avancer grav
ment, sous les arceaux à peine éclairés de l
vaste église, les religieux cachés dans le
larges plis de leur vêtement blanc. Ils cha
taient pendant plusieurs heures les louang
de Dieu. A l'office du chœur succédait san
interruption le travail de l'esprit ou le tra
vail des mains. Les jours, remplis par de
exercices à la fois uniformes et variés, pa
saient toujours semblables, sans loisirs, san
ennui, participant d'avance à la paix immu
ble du ciel. On eût dit que la vie oubliait d
couler, tant elle coulait doucement. Ell
menait ainsi sans secousse les passagers a
port, et c'est bien elle qu'on pouvait appel
l'image mobile de l'immobile éternité.

Attirés par la sainte renommée de l'abbay

; disciples accouraient de toutes parts, et
le était l'affluence que, dans ses possesions
streintes, Pontigny fut plus d'une fois ré-
it à une extrême pauvreté. Il déversait sur
Europe le trop plein de son monastère, et,
'arrivée d'Edme, quoiqu'il n'eût encore que
nt vingt-six ans d'existence, il y avait
ngtemps déjà que différentes provinces de
France, que l'Angleterre, l'Italie, la Polo-
e, la Hongrie, avaient reçu de ses envoyés.
s'en allaient par douze, comme le collège
ostolique, s'établir sur quelque terre inha-
tée, toujours habilement choisie et toujours
chée dans le silence des vallées. C'étaient
; plus saints parmi les saints qui étaient
nsi députés pour devenir les pierres angu-
ires du monastère naissant.
En même temps que Pontigny dilatait ses
ntes pour abriter sa famille croissante, il
venait aussi l'asile des illustres malheu-
ux. En ces âges de foi, c'est dans les monas-
res que les grands hommes frappés par l'in-
rtune trouvaient à leur vie brisée un refuge
un abri. Les princes descendus ou tombés
: trône, les pontifes en exil, les savants
trompés, les poètes fatigués de vanité et
gloire, toutes les grandeurs meurtries ve-
ient demander à l'ombre sainte du cloître
le hospitalité qui convînt à leur douleur.
ntre l'âme désabusée de ces grands hommes
ofondément religieux et la vie austère du

cénobite, il y avait une secrète harmonie qui les attirait par son charme : charme éternel qui atteignait même les heureux du monde, et amenait à Pontigny des rois et des reines que le malheur n'avait pas découronnés, des courtisans et des seigneurs avides de respirer l'air plus pur de la solitude et la bonne odeur de la sainteté ! Mais les heureux passaient, les malheureux restaient seuls ; le recueillement et la paix, la mort des sens et la vie de l'âme, le silence avec les hommes et les communications continuelles avec Dieu trompaient l'amertume des souvenirs et berçaient les cœurs endoloris dans une atmosphère divine où se pressentait le calme du ciel.

C'est ainsi que Thomas Becket et Etienne Langton, tous deux prédécesseurs d'Edme sur le siége de Cantorbéry, avant de l'être dans l'exil, vinrent demander à Pontigny une cellule qu'ils ne quittèrent point sans l'arroser de leurs larmes, quoiqu'elle fût bâtie sur une terre étrangère. C'est ainsi qu'en d'autres temps et d'autres lieux le Tasse infirme gravissait à pied les pentes escarpées du Mont-Cassin, pour aller chercher sur ses faîtes sublimes, parmi les fils de saint Benoît, le repos de son âme et de son corps. Et lorsque, plus tard, venu à Rome pour recevoir au Capitole la couronne de laurier, il sentit s'aggraver les symptômes du mal qui le minait lentement, il tournait ses regards vers le Janicule,

montait au couvent de saint Onuphre, et
·éférait au palais de Rome une cellule
ırmi les religieux. Il voulait passer avec eux
s derniers jours et mourir dans leurs bras.
Nous ne comprenons plus ces enchante-
ents. Le monastère ne nous apparaît plus
ıns le passé qu'à travers un nuage de pré-
gés amassés par trois siècles de calomnies;
ais ceux-là nous comprendront qui, voya-
ıurs sur une terre catholique, sont allés, ne
t-ce qu'une fois dans leur vie et pour un
ur, frapper à la porte du monastère hospi-
lier. Combien sont repartis avec un cœur
ansformé, remportant dans leur âme les
intes influences qui ont changé le cours de
urs pensées et de leur vie! O douces et
intes maisons de la prière, foyer paternel
s âmes pures, asile des âmes brisées!
ıelles harmonies de la terre endormiraient
s chagrins comme l'harmonie de vos canti-
ıes sacrés! En quel lieu du monde s'apaise-
ient comme en vos murs les éternelles tem-
ıtes de nos amertumes et de nos désirs!
Dès qu'Edme eut conçu et mûri devant
eu le dessein de s'exiler, il se souvint de
tte France toujours aimée par ceux qui
ınt une fois connue, mais restée particuliè-
ment chère à son cœur, à cause du long sé-
ur qu'il y avait fait en sa jeunesse; il se
uvint surtout de Pontigny, dont l'histoire
saint Thomas lui avait appris le chemin et

raconté les charmes. Le printemps de 1240 commençait lorsqu'il fit en secret les préparatifs du départ et s'embarqua avec ses amis dévoués, Bertrand et saint Richard de Chichester.

Blanche de Castille, accompagnée de ses fils, vint au devant de lui jusqu'à Senlis. L'entrevue fut longue et sérieuse. La reine priait avec les plus vives instances le saint pontife de se fixer à la cour, afin que « le royaume fut gouverné par ses conseils, » et qu'il fît pour la France ce qu'il n'avait pu faire pour sa patrie. Mais Edme fuyait les cours des princes, et il ne voulait pas changer l'une pour l'autre. Il promit seulement à la pieuse reine que le royaume de France et le salut du roi ne seraient jamais oubliés dans ses prières. Arrivé à Paris, il ne donna qu'un rapide salut à la ville qui gardait ses souvenirs d'enfant et d'écolier. Il eut la joie d'y trouver sur le trône un roi que l'histoire appelle saint Louis; il le vit, en fut comblé de marques d'honneur et d'affection. Mais lorsque le saint roi, appréciant le trésor qu'il possédait, joignit ses instances à celles de la reine pour le retenir à la cour, Edme s'y refusa. Il donna au monarque et à la famille royale le seul bien qu'il pût donner : sa bénédiction ; puis il se hâta vers sa cellule de Pontigny, où il lui tardait de reposer, dans la paix de Dieu, sa vie trop longtemps agitée.

Il arriva sans autre cortége que sa réputa-

ion et ses vertus; il frappa à la porte de l'Abbaye comme un pauvre étranger qui demande place, pour l'amour de Dieu, au foyer hospitalier de la famille monastique. Cette place, qui n'était refusée à personne, lui fut accordée avec une joie facile à comprendre. C'était le célèbre archevêque de Cantorbéry, l'exilé de Dieu, le martyr d'une sainte cause; c'était de plus un bienfaiteur qu'on recevait, car le nom d'Edme n'était pas inconnu à Pontigny, il se lisait sur les cartulaires de l'abbaye parmi les noms de ceux qui soutenaient la communauté de leurs largesses. En 1238, à une époque où il ne prévoyait guère qu'il viendrait un jour chercher ce lointain refuge, il avait légué aux religieux une rente annuelle à perpétuité en reconnaissance de l'hospitalité accordée à ses illustres prédécesseurs. Le monastère s'ouvrit donc pour lui avec le respect dû au défenseur de l'Eglise et avec un amour tont filial.

Edme ne fut pas d'abord logé dans l'intérieur du cloître. On lui offrit par honneur une habitation séparée, pleine pour lui des plus touchants souvenirs. C'était la demeure bénie ou saint Thomas avait passé deux années de son exil. Edme ne l'habita pas longtemps; il était venu chercher à Pontigny l'étroite pauvreté d'une cellule, il ne pouvait agréer des appartements confortables où il retrouvait trop les aisances de la vie.

Sur la demande de l'abbé, il adressa une pieuse exhortation aux moines réunis en chapitre. Après son sermon, il réclama en retour la faveur d'être admis à la vie commune du cloître; il voulait être traité comme un simple frère et sans distinction. Cette grâce lui fut accordée avec empressement, seulement on régla que, par respect pour sa dignité, un religieux serait spécialement attaché à sa personne.

Edme participait à tous les labeurs des moines; vêtu et nourri pauvrement comme le dernier d'entre eux, il ne permettait pas qu'on lui apportât aucun adoucissement à la règle commune; il en embrassait les plus rudes exercices, et, quoiqu'il n'eût jamais été habitué aux travaux corporels, il cultivait de ses mains les champs du monastère. Non content d'assister la nuit aux offices du chœur, il prolongeait ses veilles, selon sa coutume, pendant la plus grande partie du temps consacré au repos. Il s'adonnait à l'étude et à la méditation de l'Ecriture sainte, qui était depuis sa jeunesse le pain quotidien de son âme. Il ne se contentait pas d'une lecture superficielle et stérile, mais il savourait lentement cette parole divine, et il écrivait de sa main les réflexions que l'Esprit-Saint et l'étude lui suggéraient.

Il comblait ainsi le vide de ses jours et les loisirs que l'exil lui avait faits. Dans la suc-

cession de ces travaux, dans la société de ces hommes, dans le recueillement de ces lieux, il eût trouvé l'oubli de tous ses maux, si un pasteur pouvait oublier les malheurs de son diocèse absent.

Vers ce même temps et pendant son séjour à Pontigny il écrivit un livre connu des ascètes et venu jusqu'à nous. Il l'adressa à ses chers frères les religieux de Pontigny sous le titre de *Miroir de l'Eglise*. Ce petit ouvrage est une somme de la doctrine et de la vie chrétiennes. Tout y est simple et pratique, la méthode et la couleur du temps s'y laissent entrevoir, mais sans prétention et sans mauvais goût.

Mais ce n'était pas assez pour Edme d'édifier les religieux par sa parole et ses écrits ; les exercices quotidiens de la vie monastique n'eussent pas suffi à contenter son cœur ; s'il n'eût pu y ajouter l'apostolat, noble passion de sa jeunesse, qui le suivit jusqu'au tombeau. Le zèle lui rendait chère la culture des âmes, et, comme saint Chrysostome exilé, ne pouvant plus annoncer la parole de Dieu à son troupeau, il la portait au peuple dont l'exil l'avait rendu le concitoyen. Apôtre jusqu'à la fin, quelques jours encore avant d'aller mourir à Soisy, il évangélisait les paroisses voisines de Pontigny Venouze, Ligny, Montigny. Il ne dédaignait pas de faire entendre aux plus humbles villages cette

voix éloquente qui avait enseigné les savants dans les universités, prêché des missions et la croisade dans les plus grandes villes d'Angleterre.

Ici, comme en sa patrie, les miracles accompagnaient sa parole. Un jour qu'il prêchait à Ligny, une pauvre femme vint lui présenter sa fille minée lentement, depuis ses premières années, par une fièvre que les médecins n'avaient pu guérir. Elle le pria de la bénir. « Croyez-vous fermement, lui dit-il, « que je puisse, par la vertu de Dieu, lui « rendre la santé? — Oui, je crois, répon- « dit-elle, que votre bénédiction avec le « signe de la croix pourra la guérir. » Edme traça avec le pouce le signe de la croix sur le front de la malade, en lui disant : « Que le Seigneur vous rende la santé. » Elle ressentit aussitôt l'efficacité de cette voix aimée de Dieu, elle fut guérie si parfaitement qu'il ne lui resta plus aucune trace de sa langueur.

Cependant, les travaux d'Edme, ses austérités, et, par dessus tout, les chagrins de l'exil; dévoraient rapidement sa frêle existence; il portait jour et nuit dans son cœur le poids de son église livrée aux mercenaires et à la fureur des loups. Cette croix achevait d'accabler sa vie, son corps se desséchait de douleur comme son âme. On l'entendait souvent tirer de sa poitrine de pro-

onds soupirs : « Hélas ! s'écriait-il, il « vaudrait mieux mourir que de voir les « malheurs de sa patrie, l'affliction de « l'Eglise et des saints sur la terre !... Que « mon exil est long, que les jours de mon « pélerinage sont nombreux ! Je désire « me dissoudre et être avec Jésus-Christ. « C'est assez, c'est trop d'avoir vu tomber « et d'avoir laissé en ruines tout ce que j'ai- « mais sur la terre... Seigneur, prenez mon « âme. »

Aussi quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis son séjour à Pontigny, que se déclarèrent les symptômes de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Les chaleurs de l'été affectèrent vivement sa santé affaiblie, et le contraignirent de quitter pour quelques mois son monastère adoptif dont il reviendra bientôt prendre possession pour jamais ! Il abandonnait avec regret sa nouvelle famille et l'indigente cellule qui plaisait à son amour de la pauvreté plus que les palais de Cantorbéry. Mais il consolait les moines et se consolait lui-même par l'espérance d'un prompt retour. Il entrevoyait pour son corps, après la mort, une place au milieu de ceux qu'il appelait ses frères et dont il ne serait plus séparé. Il dormirait dans la société de ses aïeux exilés d'Angleterre qui, séduits par les beaux exemples de la vie monastique, n'avaient plus voulu quitter Ponti-

gny, et s'y étaient choisi une cellule pour le reste de leurs jours et une sépulture après leur mort.

Les médecins espéraient que le changement d'air ranimerait les forces du pontife épuisé : pour obéir à leurs conseils, il alla demander une hospitalité de quelques semaines au prieuré de Soisy, près Provins. Il ne devait survivre que trois mois, et Soisy eut l'insigne faveur de recevoir son dernier soupir.

CHAPITRE XIII.

EDME A SOISY. — IL REÇOIT LES DERNIERS SACREMENTS. — IL MEURT.

Ce fut dans les premiers jours du mois d'août 1240 que se firent les préparatifs du triste départ. Le deuil était grand au monastère ; le prieur et les moines de Pontigny, en voyant s'éloigner d'eux celui qu'ils s'étaient habitués à aimer comme un père, à vénérer comme un modèle et un protecteur devant Dieu, ne pouvaient contenir leurs larmes. Edme, ému de leur douleur et attendri par l'affection qu'il sentait redoubler en les quittant, leur promit que la séparation ne serait pas longue : « Je reviendrai bientôt parmi vous pour ne plus vous abandonner ; lorsque le soleil en se retirant nous

ramènera les premiers froids de l'hiver, je viendrai célébrer avec vous la fête de saint Edmond. » Il tempérait l'amertume des erniers adieux par ces paroles prophétiques ont les religieux ne comprirent pas tout le ens, mais dont nous verrons bientôt le fidèle ccomplissement.

Ce voyage, le dernier qu'il dût faire en ce ionde, fut signalé par son inépuisable chaté pour les pauvres. Partout sur la route, Coulours, à Villeneuve-l'Archevêque, à raisnel, il répandit des aumônes abondans. Après qu'il eut traversé le village de oulours, il passa devant une maison vaste ; isolée des autres habitations. Il demanda ses compagnons à qui elle appartenait : C'est un monastère de Templiers, » lui répondirent-ils, et ils lui proposèrent de s'arrêer. Il ne voulut point y séjourner, mais il fit ne promesse qui fut une prédiction : « Lorsque je reviendrai à Pontigny, je recevrai l'hospitalité dans cette maison et j'y passerai la nuit. » Ce qui se réalisera plus tard 'une manière inattendue.

Informé de la prochaine arrivée de l'archeêque de Cantorbéry, Guy de Villenoxe, abbé e Saint-Jacques de Provins, vint lui-même ccueillir cet hôte illustre au prieuré de Notreame de Soisy.

Ce petit monastère offrait, dans sa fraîche allée, une image affaiblie de Pontigny ; c'é-

tait le même recueillement, le même silenc avec un air plus tempéré. La solitude y étai entière, comme elle est encore aujourd'hui L'œil ne s'y repose que sur des bouquets d bois et des perspectives sauvages. Null habitation humaine n'est venue profaner l poésie de ce petit désert ; tout y respire un douce tristesse, et il semble qu'un exilé n pouvait choisir un lieu plus mélancoliqu pour mourir.

Edme n'y passa que trois mois, et pourtan les peuples du voisinage, malgré l'affaibliss ment de la foi et après six siècles d'absenc se souviennent encore de lui et l'invoquen avec amour. L'abbaye séculaire est oublié ses pierres éparses n'ont plus de nom pou eux ; mais de ces pierres on a bâti une cha pelle à saint Edme, et cette chapelle est véné rée. Elle vient de se relever comme par mi racle de ses ruines ; elle se montre modest et toute jeune au milieu des vieux débris image vivante de l'immortelle gloire des ami de Dieu ! Non loin de là, au pied d'un rest de murailles jaillit une source qui porte l nom de fontaine de Saint-Edme. Le peupl vient y puiser de l'eau avec confiance dan la mémoire du saint. Humble vallée ! humbl ruines, nous vous avons visitées avec plu d'amour que les ruines les plus célèbres d l'antiquité ! Quelque dépourvues de grandeu que vous paraissiez, sur vous plane l'ombr

'un saint, et vous ne rappelez que de pieux ouvenirs !

Arrivé à Soisy, Edme y reçut les soins les lus tendres et les plus empressés que puisse rodiguer la piété filiale. Heureux de posséder n tel hôte, Guy de Villenoxe et les religieux puisèrent tous les moyens pour lui rendre a santé. Inutiles efforts ! Les espérances u'on avait fondées sur le changement d'air e se réalisèrent pas, les forces s'affaiblisaient de jour en jour, et, loin de diminuer, e mal faisait des progrès alarmants auxquels ne âme consumée et un corps usé de macérations n'opposaient qu'une faible résistance. En vain Guy de Villenoxe lui faisait-il de ontinuelles remontrances sur ses austérités, e saint malade ne pouvait se résoudre à en iminuer les rigueurs. Lui qui avait toujours écu dans la pénitence, il ne pensait pas que heure décisive, où il voyait venir la mort et a couronne, fût l'heure de quitter le combat. Lorsque le pieux abbé lui faisait préparer des nets délicats et le pressait d'en user pour éparer ses forces : « Il y a bien longtemps, lui répondait-il avec un triste sourire, qu'il n'est entré dans ma bouche une nourriture qui lui fût agréable.

Jusqu'à ses derniers jours, il aimait à aller ui-même à la porte du monastère distribuer ux pauvres ses abondantes aumônes avec les paroles de charité et d'édification. Quand

ses forces trahirent sa piété et le privèrent de cette consolation, il appela son chapelain et lui dit : « Je vous charge d'aller souvent « à la porte distribuer ce qui me reste aux « pauvres mendiants; donnez à l'un deux, à » l'autre trois, à l'autre quatre pièces d'ar- « gent, selon que vous les verrez dans le be- « soin ; et afin que vous ne manquiez jamais « à cet office de miséricorde, je vous ordonne « de prendre librement tout l'argent qui vous « sera nécessaire, jusqu'à l'entier épuisement « de ce qui me reste.

Cependant les rapides progrès du mal l'avertirent que le terme ne tarderait pas à venir. En ces derniers temps, sa pensee se retourna vers Pontigny; peut-être le désir lui vint-il au cœur, comme il arrive aux mourants, de revoir, avant de fermer les yeux, sa patrie adoptive, la sainte vallée qui l'avait accueilli, l'église à laquelle il avait légué son corps, les religieux qu'il aimait. Peut-être eût-il voulu exhaler là, entre leurs bras, dans sa chère cellule, son dernier soupir. Ce fut du moins ce que craignirent les moines de Soisy.

En voyant approcher l'époque qu'Edme avait fixée pour son retour à Pontigny, les religieux s'affligeaient, et le prieur, qui avait appris à connaître et à aimer le saint, lui disait avec une véritable tendresse : « Sei- « gneur, pourquoi partir ? Pourquoi nous

abandonnez-vous? Votre santé est trop affaiblie pour soutenir les fatigues d'un pareil voyage; demeurez avec nous. « Il leur épondit avec bonté : « Mon cœur restera avec vous. » Ils ne comprirent pas le sens e ces paroles, car ils ne savaient pas qu'il eur eût légué son cœur, lequel après sa mort evait être séparé du corps et laissé au moastère de Sa nt-Jacques.

Il vit sans alarmes et même avec une véritable joie approcher son dernier jour. A cette umière de la mort prochaine, il évoqua et t passer devant lui l'image de ses lointains t amers souvenirs. Il n'avait, jamais eu de iel dans l'âme, mais ses derniers moments ui inspiraient des vœux plus tendres encore t de plus douces paroles pour ceux qu'il laissait sur la terre après lui, pour ses persécuteurs même et pour ses ennemis. De la cellule ù il allait mourir il envoya un baiser de paix . son épouse bien-aimée, l'église de Cantoréry, il voulut absoudre de l'excommunicaion les religieux de son diocèse qui étaient evenus à de meilleurs sentiments et tous eux que sa conscience lui permettait d'aboudre.

Après ces pardons et ces suprêmes souveirs donnés à tous ceux qu'il connaissait en e monde, amis ou ennemis, il se recueillit, l concentra sur lui-même et sur son Dieu oute l'énergie de ses pensées, de son amour,

de ses désirs. Désormais toute son âme est au ciel. Il fit avec beaucoup de larmes la confession de ses fautes ; il demanda à Guy de Villenoxe qu'il lui apportât dans la Sainte-Eucharistie le Dieu qui l'avait aidé à vivre et dont il avait besoin pour mourir et pour consommer joyeusement son sacrifice. « Il voulut, dit le pieux confident de sa vie et de sa mort, munir sa lampe d'huile pour aller au-devant de l'époux qui venait : combien brillante était cette lampe et précieuse l'huile qui ne cessait d'y brûler, les paroles qui s'échappaient du trésor de son cœur peuvent seules le faire comprendre. »

Le 13 novembre, au matin, on apporta au saint malade le glorieux corps de Notre Seigneur Jésus-Christ. En voyant le saint viatique entrer dans sa cellule, sa foi sembla se ranimer encore ; une joie céleste éclata sur son visage, et la charité qui embrâsait son cœur, passant sur ses traits, les éclairait de la sérénité des élus. Apres avoir comtemplé, dans une extase d'adoration, la sainte hostie entre les mains du prêtre, il s'adressa à Jésus-Christ comme s'il l'eût vu des yeux du corps dans sa forme humaine, il étendit vers lui ses mains défaillantes : « C'est vous, Seigneur, « dit-il en fondant en larmes, c'est vous que « j'ai cru, c'est vous que j'ai prêché et ensei-« gné dans la vérité. Vous m'êtes témoin que « sur cette terre je n'ai rien cherché que

vous. Je ne veux, vous le savez, Seigneur, que ce que vous voulez : qu'elle s'accomplisse donc en toutes choses votre souveraine volonté de laquelle toutes choses dépendent. » Combien devait être pure la onscience qui ne craignait pas d'appeler insi en témoignage de sa bonne volonté et le ses saintes intentions le juge profond des œurs! Ceux qui eurent le bonheur d'assister cette scène touchante, le croyaient en déire, lorsqu'ils l'entendirent d'une voix si forte t si ardente, malgré sa faiblesse, s'adresser n face à Jésus-Christ, comme s'il l'eût conemplé sous les voiles du sacrement.

Il aimait à se servir, dans ses derniers jours le la langue maternelle, seule capable de endre les nuances et les profondeurs de nos oies intimes. « *Men seith game godth in wombe, at ich segge nou, game gat on horte.* Les hommes disent que la joie vient du corps, mais moi je dis que la joie vient du cœur. » L'excès de ce bonheur, qui est 'avant-goût du ciel, s'épanchait dans ses liscours, comme il se reflétait sur son front, t cachait les ravages de la maladie. L'accalement des souffrances, les défaillances de a nature, tout ce cortége d'humiliantes mières qui précèdent la mort avait disparu, aincu par la grâce et submergé dans les féicités divines. Aussi le jour de sa communion t les deux jours suivants, malgré le progrès

du mal, il paraissait si aimable et si riant qu'on eût pu le croire guéri. Après ces trois jours passés dans des alternatives de crainte et d'espérance, le saint malade, sentant approcher sa fin, demanda lui-même le sacrement de l'Extrême-Onction, et il le reçut avec de grands sentiments de piétié. Il avait pour l'assister, outre le prieur et les moines, son fidèle camérier Bertrand, auquel nous empruntons ce récit, saint Richard de Chichester, son inséparable ami, et Guy de Villenoxe qui avait reçu sa confession, et qui ne voulut plus le quitter qu'il ne l'eût accompagné à Pontigny et salué d'un dernier adieu dans le tombeau.

A ces secours suprêmes de la religion sa ferveur sut en ajouter d'autres pour remplir d'amour les solennels instants qui le séparaient de la mort et de l'éternité. Il demanda qu'on plaçât devant ses yeux les images des trois personnes qu'il avait le plus aimées sur la terre : l'image de Jésus-Christ crucifié, l'image de la sainte vierge Marie et l'image de l'apôtre vierge saint Jean. Il recueillait à cette heure solennelle le fruit des prières qu'il leur avait si souvent adressées. « O bien-« aimé de Jésus ! avait-il dit chaque jour à « saint Jean, ô apôtre vierge, obtenez-moi « du Seigneur l'heureuse fin qui vous a été « accordée à vous-même et la belle mort des « Saints. Que je termine ma vie dans la vraie

foi, l'espérance ferme, la charité parfaite ! Que, conservant jusqu'au terme une intelligence saine et un esprit lucide, je puisse confesser sincèrement mes péchés, me munir du viatique du salut et de l'onction des mourants ! Que j'expire altéré de la soif ardente de voir la désirable face de Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Il souhaitail mourir dans la douce compa-
ıie de ses protecteurs ; il voulut que le der-
er regard de ses yeux, le dernier baiser de
s lèvres fussent pour ceux qui avaient com-
é et consolé sa vie. A la vue de ces chers
ɔjets, il s'attendrit, et, recevant le crucifix
rec des gémissements, il se prit à contem-
er le Sauveur mourant sur la croix pour
ɔs péchés. C'était à une pareille heure sur-
ut qu'il aimait à se rappeler les souffrances
ɔ la Passion, sujet de ses continuelles médi-
.tions pendant sa vie. Ce spectacle rouvrit
source de ses larmes, accoutumées à cou-
r depuis si longtemps sur les pieds cruci-
ɔs de Jésus-Christ. Il portait à sa bouche
mage de son Dieu expirant, et la pressait
.r son cœur avec de tendres soupirs. Puis,
ʳant demandé un peu de vin et d'eau, il les
êla et en lava les pieds, les mains et le côté
ɔrcé du crucifix ; il fit ensuite le signe de la
'oix sur cette ablution, et la but en disant :
C'est maintenant que vous puiserez avec
joie les eaux des sources du Sauveur..

Ce fut son dernier breuvage. Les assistan émus de ces extraordinaires démonstratio de piété et de cette abondance de larm s'étonnèrent de la vigueur de son âme q semblait croître avec la faiblesse de son corp Cependant ses forces s'épuisaient et il f réduit en quelques instants à l'impuissance faire aucun usage de ses membres.

Dans cette extrémité, le médecin qui l avait prodigué ses soins s'approcha po interroger le pouls; il le regarda ensuit tristement et lui dit avec un grand serr ment de cœur : « Mon seigneur, votre pou « s'affaiblit extrêmement et fait craindre q « vous n'ayez plus que bien peu de temps « vivre. » Le saint malade lui répondit av paix : « Je suis prêt pour le voyage, j'ai reç « tous les sacrements de l'Eglise, j'ai tout o « donné et tout réglé pour mes funérailles, j « puis partir. »

Il allait expirer, et aucune plainte, aucu soupir, aucun signe, si ce n'est une grand défaillance, n'annonçait une fin si prochai Il s'occupait si peu de son corps qu'il n'av pas même voulu qu'on le couchât dans lit; il se contentait pour tout soulagem d'appuyer sa tête sur ses mains. Seuleme lorsque ses membres affaissés refusèrent le soutenir, on l'étendit tout habillé sur
« couche ordinaire, sur la terre nue, le seul
« qu'il connût depuis trente ans et celui
« Sain.

uel il voulut mourir. Enfin l'heure désirée 'iva ; le serviteur de Dieu, sans agonie, et nblable à un homme qui s'endort, passa ; ténèbres de cet exil à la clarté de l'im- able patrie. C'était un vendredi matin, 's le lever du soleil, le 16 novembre de l'an '0. Nulle trace de douleur n'altéra la séré- é de son visage, et, la lutte finie, il sem- it se reposer comme un athlète dans l'éter- lle victoire.

La nuit qui précéda cette bienheurense rt, un homme d'une sainte vie reçut dans e vision le présage merveilleux de ce doux pas et de la gloire qui allait le suivre. Il , dans l'église de Cantorbéry, saint Edme, vêtu de ses plus magnifiques ornements, sis sur son trône pontifical, le bâton pas- 'al à la main. Ses ennemis, pour se débar- sser de sa présence importune, environ- ient le trône et s'efforçaient de le renver- '. Au moment où le prélat persécuté allait nber par terre sous l'effort de ses agres- ırs, la châsse du bienheureux martyr phège sortit tout-à-coup du lieu où elle ıit vénérée et se transporta auprès du ne pontifical. Elle était ouverte et vide, l'archevêque y fut placé sans aucune bles- re. Saint Elphège remit lui-même le cou- rcle sur la châsse, puis entonna d'une ix solennelle la messe des saints pontifes : *Statuit ei Dominus testamentum pa-*

« *cis*..... Le Seigneur lui a établi un tes
« ment de paix, et il il l'a fait prince, a
« que la dignité du sacerdoce lui demeu
« éternellement. » Il proclamait une n
velle fête !

Telles furent la vie et la mort d'Ed
Rich, archevêque de Cantorbéry, hom
d'un grand cœur, d'un esprit distingué
d'une vertu qu'une grâce singulière él
constamment au-dessus des forces de
nature. Chez lui, le saint efface le gr
homme, et quoique l'histoire lui ait ga
une belle place dans ses fastes, il en a cep
dant occupé une plus large et incomparal
ment plus glorieuse dans les annales de D
et dans le cœur des peuples.

Il a parfaitement rempli dans sa vie le p
sage de son nom, *Ed-mundus*, heureux
pur : tellement pur que tous les monume
qui nous restent de son passage sur la ter
interrogés avec impartialité, n'ont pu ren
une seule réponse accusatrice. Des no
breuses passions qui s'agitèrent autour
son trône épiscopal et même autour de s
tombeau, aucune n'a survécu à sa canoni
tion ; l'examen de sa cause commencé tr
ans après sa mort, alors que sa mémo
était encore toute fraîche et les haine
peine assoupies, fut entravé avec une ob
nation sans exemple par ses détracteurs,
ne servit qu'à glorifier ses héroïques vert

que la voix de Dieu et la voix de l'Eglise
nt scellé son tombeau du sceau des
ts, ses ennemis de la veille, vaincus par
érité, devinrent ses amis du lendemain
s plus ardents propagateurs de son culte.
ainsi que la mémoire d'Edme est sortie
altération du plus redoutable creuset.
peut aussi appeler le saint archevêque
heureux selon Dieu : car les béatitudes
'Evangile sont les traits saillants et
ne l'analyse de sa vie. Il a été pauvre
'esprit, doux et pur par le cœur ; homme
isériicorde et de paix, il a poussé la pa-
e jusqu'à s'attirer le reproche de fai-
e et de scrupule, le seul qui ait été for-
contre lui par ses contemporains. Il a
toutes les larmes bonnes que des yeux
iens puissent répandre, larmes d'amour
son Dieu, larmes de compassion pour les
res, larmes de douleur sur les péchés de
peuple et sur la désolation de l'Eglise. Il
i a rien moins fallu qu'une faim et une
ardente de la justice pour qu'il fit vio-
à sa mansuétude, s'élevât contre l'ini-
et soulevât des luttes qui lui ont mérité
mortel honheur de souffrir l'injure pour
m de Jésus. Enfin ni le lys des vierges,
palme des martyrs ne lui ont manqué.
'a pu verser son sang pour Jésus-Christ,
ubi pour son amour une longue persécu-
il a protégé l'Eglise sans crainte, comme

sans audace, et s'il a laissé le fardeau, c'e
que la seule protestation qui pût parler ass
haut et assez efficacement, c'était l'exil.

Et maintenant sa tombe est close ; tout e
fini pour la terre. Mais non, sa vie n'est p
achevée, il continue d'exercer sur le mond
l'apostolat qui sort de la mémoire et de l
cendre des saints demeurées fécondes jusq
dans la mort. Les bienheureux ont une s
conde existence ici-bas ; « le jour natal » n
leur ouvre pas seulement l'entrée des ét
nelles demeures, il commence pour eux u
série de triomphes qui prouve que jam
leur rôle ne fut plus puissant et plus actif s
la terre qu'à partir de l'heure où ils l'o
quittée. Edme a connu cette seconde vie da
toute sa splendeur : il nous reste à en r
conter les fastes glorieux.

CHAPITRE XIV.

LE CORPS D'EDME EST RAPPORTÉ A PONTIGNY. —
VOYAGE TRIOMPHAL ET RÉCEPTION A L'A
BAYE. — LE TOMBEAU D'EDME EST GLORI
PAR DE NOMBREUX MIRACLES. — ENQUÊTE
CANONISATION.

Edme s'était fait des religieux de Pontig
une famille ; c'est donc à eux qu'il légua
dépouille mortelle : il leur demanda, par

use de son testament, de lui continuer après
mort l'hospitalité qu'ils lui avaient donnée
ıdant sa vie. « Mon seigneur et maître,
lit saint Richard, poussé par le sentiment
l'une très-vive dévotion, a voulu que son
corps fut inhumé dans l'Eglise Sainte-Marie
le Pontigny. » C'est là qu'il désirait repo-
sous la protection de sa mère bien-aimée,
rmi ses frères morts, aux pieds de ses frères
ants dont les chants et les prières réjoui-
ent ses cendres. Enseveli dans l'ordre de
eaux, où l'affluence est rare, où l'on n'en-
onne point les morts de pompe et de ma-
ificence, il espérait dormir dans l'obscurité
l'oubli.

Guy de Villenoxe et les religieux de Saint-
cques, n'oublièrent pas qu'Edme avait pro-
s de leur laisser son cœur. Aussitôt après
mort, on le sépara du corps ; il fut placé
ec respect dans une châsse et déposé dans
glise de l'abbaye de Saint-Jacques de Pro-
ıs. Le septième jour après la sépulture, il
nmença a être honoré par de nombreux
racles.

Après que le cœur eut été enlevé, le corps
ıérable fut revêtu des ornements pontifi-
ıx, couché dans un cercueil et exposé la
e découverte dans l'église de Soisy. Les
ines passèrent la nuit entière du vendredi
réciter des prières autour de ces précieux
stes et à chanter l'office des morts. Le len-

demain, la messe fut célébrée avec grande s
lennité, après quoi le cortége funèbre, aya
à sa tête l'abbé de Pontigny, se mit en marc
Mais le bruit de la mort de l'évêque exi
avec la renommée de sa sainte vie, s'ét
déjà répandue dans les pays voisins et p
cédait au loin la venue du cortége.
entrant, à Traisnel, il se trouva tout-à-co
environné d'une multitude immense acc
rue des lieux d'alentour pour demander
grâces au saint, contempler son visage, ou
moins toucher son cercueil.

Lorsqu'il arriva, le lendemain à Villeneuve
l'Archevêque, la foule qui l'accompagnait
s'unissant à la foule qui attendait, ce fut un
explosion d'allégresse et d'enthousiasme. O
se précipita sur le cercueil qui fut arrêté de
force ; ni autorité ni raison ne purent empê-
cher des milliers de bras de l'enlever d'entre
les mains des religieux. Il est porté en triom-
phe[1] dans l'église, la multitude le suit à
flots pressés, elle le contemple, elle le touche,
elle le baise avec transport, et, sans écouter
aucune remontrance, le place sur l'autel
comme de très-saintes reliques. Alors cha-
cun donne un libre cours à sa dévotion. Ceux
que l'église n'a pu contenir attendent en de
hors que le cercueil sorte pour le vénérer
son passage. On déplore comme un malheur
de ne pouvoir l'approcher ; les privilégiés
auxquels il est donné de toucher le corps lu

ême espèrent que cette grâce sera un gage
 félicité pour le reste de leur vie.
Après avoir laissé à la piété le temps de se
tisfaire, il faut recourir à l'autorité de quel-
ues hommes influents pour maîtriser la foule
se frayer un passage à travers la vénéra-
on publique. Le corps est déposé le soir dans
chapelle des Templiers de Coulours, et, pour
complir la prédiction dont nous avons parlé,
reçoit chez ces religieux l'hospitalité d'une
uit.
Le lendemain, dès l'aube du jour, le cor-
ge, encore plus nombreux que la veille,
uitta la chapelle au chant des psaumes et
riva aux portes de Pontigny, le soir du 20
ovembre, jour de saint Edmond, martyr.
s religieux vinrent en procession recevoir
hôte illustre que trois mois auparavant ils
aient laissé partir avec tant de regrets. Ils
rappelèrent alors que le fidèle confes-
ur de Jésus-Christ leur avait promis
revenir ce jour même où ils rece-
aient son corps, et ils se dirent l'un à
utre : « N'est-ce pas l'accomplissement de
la promesse de notre Père bien-aimé, pro-
messe très-véritable, bien que nous n'en
ayons point compris toute la portée.... »
Le corps fut placé au milieu du sanctuaire,
 il demeura exposé jusqu'au septième jour,
vêtu de ses ornements pontificaux et le vi-
ge découvert. Ses traits n'étaient point alté-

rés, et la mort semblait ne les avoir touchés que pour les embellir « d'une fraîcheur rose « et vermeille. » Ceux qui l'approchèrent de plus près pour baiser ses pieds et ses mains ne ressentirent aucune odeur de mort ni de corruption. Pendant le temps trop rapide qu'il resta offert aux yeux et à la vénération des fidèles, une affluence nombreuse ne cessa de remplir l'église. Chacun s'empressa de faire toucher les objets les plus précieux que l'on conservait ensuite comme un trésor d'un prix inestimable.

C'était dans la matinée du 25 novembre que la dépouille mortelle devait être confiée à la terre et cachée aux yeux des hommes, croyait-on du moins, jusqu'au grand réveil de la résurrection. La nuit précédente fut consacrée aux prières et à l'office des morts dont les accents lugubres se transformaient involontairement, dans les cœnrs et sur les lèvres, en tendres invocations. Les religieux seuls avaient veillé autour du corps ; mais, dès l'aurore, l'église s'ouvrit à la multitude impatiente qui venait dire un dernier adieu au saint, et moins prier pour lui que réclamer son intercession auprès de Dieu. Les chants funèbres commencèrent avec toute la solennité que l'Église déploie pour les obsèques des pontifes. Le corps, porté par plusieurs personnages de distinction, fut déposé dans une fosse qui lui avait été préparée en

face du graud autel, sous les dalles du sanctuaire. Par respect, on ne recouvrit point le cercueil de terre.

A peine le saint pontife fut-il descendu dans le tombeau, que Dieu voulut le glorifier au sein même de la plus profonde humiliation, afin que ce jour de la sépulture, le plus triste pour la nature, devînt le couronnement de sa carrière terrestre. Trois miracles éclatèrent coup sur coup et changèrent pour tous la tristesse en joie.

Le premier de ces miracles s'opéra sur un enfant de Ligny-le-Châtel, nommé Thomas. Il avait les membres tellement contournés et rétrécis qu'il ne pouvait ni sortir de son lit, ni marcher, ni se tenir debout. Dès que sa mère eut appris que le saint qu'elle avait entendu prêcher était ramené à Pontigny, elle apporta son fils sur ses épaules et le plaça sur une pierre à la porte de l'église. Maître Herbert, archidiacre d'Auxerre, le fit conduire jusqu'auprès du tombeau, où on le laissa couché par terre avec la ferme confiance qu'il recouvrerait l'usage de ses membres. Un religieux l'exhorta à réciter, avec une espérance entière, l'Oraison dominicale. En achevant cette prière, l'enfant ressentit dans tout son être une action mystérieuse et se trouva capable de marcher seul et sans soutien. Il se leva donc et se tint debout en présence de l'assemblée ravie ; il s'avança ensuite sans au-

cun appui, et fit plusieurs fois le tour du grand autel, pour ne laisser aux assitants aucun doute sur le changement miraculeux qui venait de s'opérer en ses membres.

Deux autres infirmes, Robert de Beaumont, privé de l'usage de ses jambes à la fleur de l'âge, et Ménard de Rebourceaux, paralysé de tout le côté droit, furent soudainement guéris auprès du saint tombeau. Ils étaient prosternés dans une fervente prière, lorsqu'ils sentirent une douce chaleur et comme « une grâce d'agilité » circuler dans leurs membres auparavant insensibles ; ils en recouvrèrent aussitôt le parfait usage. Des acclamations de joie, mêlées de larmes, accueillirent leur démarche libre et assurée, et le *Te Deum* trois fois répété par la foule rendit grâce à Dieu de ces trois bienfaits miraculeux. Ils eurent autant de témoins qu'il y avait de personnes présentes aux funérailles; cependant on choisit parmi les hommes recommandables trente-quatre des plus dignes de foi, qui se rendirent à Lyon et, dans deux examens sévères devant la cour pontificale, attestèrent ces miracles sous la foi du serment.

Les miracles que Dieu y opérait, par l'entremise et les mérites de son saint pontife, étaient si grands et si nombreux « qu'on croyait voir se renouveler les temps des apôtres. » Les infirmités les plus affreuses et les plus incurables accouraient de toutes

ırts, environnaient le tombeau vénéré, et ıisaient dans son contact une santé inesérée.

Ces bienfaits surnaturels se manifestaient ıns tous les lieux qni possédaient quelques liques du saint évêque, à Pontigny où était ın corps, à Provins où était son cœur, à ıtesby où ses sœurs conservaient un manau et d'autres objets qui lui avaient apparnu. Presque toutes les paroisses des diosses d'Auxerre, de Sens, de Langres, de eaux, plusieurs pays des diocèses voisins ıt reçu, dans quelques-uns de leurs habiınts, des témoignages certains de la puisınce de saint Edme auprès de Dieu. Dans impossibilité de les rapporter tous, nous terons sans choix les premiers qui se préıntent et ouvrent le récit.

Adeline, de Beine, était percluse de la mbe gauche, de plus une infirmité cruelle tenait courbée vers la terre et l'empêchait e lever la tête. Depuis sept ans elle languisit sans pouvoir se remuer et sans espoir de ulagement; elle attendit de saint Edme ne guérison que nul secours humain n'avait ı lui procurer. Après s'être préparée par le ûne et la réception des sacrements au pélenage de Pontigny, elle se fit transporter à entrée de l'église, et, ne pouvant approcher ısqu'auprès du tombeau, elle demanda qu'on placât sur la pierre où avait été déposé le

corps du saint. Aussitôt elle reprit l'usage de sa jambe, l'infirmité qui déformait sa taille et la ployait vers la terre disparut, et, le soir, elle retourna à pied dans son village. Ses parents, ses amis, ses voisins avertis du prodige, vinrent au-devant d'elle et la conduisirent processionnellement à l'église au son des cloches. Le seigneur de Beine avoua lui-même devant le pape, qu'ayant entendu le tumulte du peuple et apprenant qu'Adeline était guérie, il s'était écrié dans le premier mouvement et avec le langage populaire qu'il ne croyait pas que ni Dieu ni diable pût la guérir, puisque son fils, à lui, l'avait arrachée aux flammes d'nn incendie, sans qu'elle pût faire un pas pour s'y dérober. Adeline fut amenée deux fois à la cour pontificale, et, après l'attestation de nombrenx témoins, elle fut examinée par des médecins qui déclarèrent qu'il ne lui restait aucun vestige de ses anciennes infirmités.

Une autre femme d'un hameau peu distant de Pontigny, Marie, de Merry, était minée depuis dix ans par des fièvres qui l'avaient réduite à la dernière extrémité, lorsqu'entendant parler des miracles qui s'opéraient au tombeau de saint Edme, elle se sentit inspirée d'une grande confiance et résolut de s'y faire conduire. Elle promit par vœu, si elle était exaucée, d'offrir tous les ans, au saint tombeau, quatre deniers en témoignagne de sa

reconnaissance. Il lui fut fait selon sa confiance, elle obtint une parfaite guérison, comme elle l'affirma depuis sous la foi du serment.

Raynald, de Villefranche, était paralysé depuis dix ans. Le curé de sa paroisse attesta, comme un fait de notoriété publique, que, le jour de Pâques, il ne pouvait communier avec les fidèles, et que la sainte Eucharistie lui était portée dans sa maison. La mère de l'infortuné malade le conduisit elle-même en voiture à Pontigny ; il passa la nuit en prières auprès du tombeau, et il recouvra si bien l'usage de ses jambes, que le lendemain il repartit à pied et parcourut un espace de plus de trois lieues sans aucun appui.

Plusieurs aveugles, Marie, de Saint-Denis, Béatrix, d'Appoigny, Marie, de Pont-sur-Yonne, recouvrèrent la vue dont elles étaient privées depuis longtemps. La jeune Béatrix fut conduite à Pontigny par sa mère, le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge. La fille et la mère prièrent avec beaucoup de larmes, et celle-ci promit de revenir tous les ans, à pareil jour, visiter saint Edme, si sa fille était guérie. L'enfant sentit bientôt ses yeux inondés d'une lumière subite. A son retour elle cheminait toute joyeuse, sans recourir, pour se guider, à la main de sa mère.

Ces récits fidèlement extraits des auteurs contemporains, les plus sincères et les plus

respectés, ne peuvent donner qu'une faible idée des bienfaits et des miracles innombrables que le Seigneur accordait à l'invocation de son bien-aimé pontife.

Les maladies de l'âme n'obtenaient pas une moins heureuse guérison que les infirmités du corps. Combien de coupables et d'infortunés qui avaient laissé s'éteindre en eux la dernière lueur de confiance, retrouvaient auprès de ce corps sans vie la consolation, le courage du bien et la résignation dans les plus rudes épreuves. Les vices de l'esprit et du cœur ne sont jamais entièrement absents d'un siècle quelconque, aussi se montraient-ils, dans cette société profondément chrétienne, moins fréquents, mais tout aussi incurables que de nos jours. Dieu accordait à son serviteur de les guérir, et de continuer après sa mort les œuvres de sa vie.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la sépulture d'Edme, et les religieux de Pontigny, témoins de l'inépuisable vertu que Dieu manifestait dans le corps de son glorieux pontife, pensèrent à lui donner un lieu de repos plus honorable. Leur vénération et une sainte avidité de revoir les traits chéris de leur Père ne leur permettaient pas de laisser plus longtemps dans la poussière d'un sépulcre commun l'ami glorifié du Seigneur. Le cercueil fut donc retiré de la fosse et ouvert. Ô doux spectacle dont ils ne peuvent assez ra-

sier leurs yeux ! Le corps virginal n'a
s ressenti les atteintes de la corruption, il
nble reposer dans le calme du sommeil.
visage est aussi frais et aussi vermeil
'au jour du trépas, et les religieux peuvent
icher de leurs mains ses membres flexibles
souples « comme ceux d'un homme en-
rmi. » Après un libre cours donné à leur
té, ils fermèrent le cercueil et l'élevèrent
lieu le plus honorable du sanctuaire.
Edme était à peine en possession de son
nbeau, qu'il se trouva investi de la gloire
s Saints ; l'éclat de ses miracles, le souve-
de ses héroïques vertus, l'hommage anti-
é des fidèles le canonisèrent avant le
gement de l'Eglise. La cour de France, la
ır romaine elle-même si prudente et si ré-
vée, invoquaient Edme à l'exemple du
iple, et mettaient sous sa protection les
aires les plus épineuses.
A son avènement au souverain pontificat,
1243, Innocent IV recommandait à l'ar-
vêque de sainte mémoire, la grande et
ficile affaire de son règne, la paix qui se
gociait entre le Saint-Siége et Frédéric II.
te paix ayant été heureusement conclue
solennelleme t jurée le 31 mars 1244, le
e s'en crut redevable, après Dieu, à Edme,
il lui en rendit de particulières actions de
ices. En témoignage de sa reconnaissance,
promit à Dieu de procéder avec zèle à la

anonisation du pontife dont la renomm
racontait tant de merveilles. Des lettres, q
lui arrivaient sans interruption de tout
les parties de la France et de l'Angleterr
mirent bientôt le pape dans l'heureuse n
cessité d'accomplir ses promesses et son dés

La première voix qui devait se faire ent
dre dans la grande cause dont l'informati
se préparait, était la voix de Bernard de S
ly, évêque d'Auxerre, homme d'un esprit s
périeur et d'une sainteté admirable. Le m
nastère de Pontigny se trouvant situé sur
terres de son diocèse, cette grave affaire
devenait en quelque sorte personnelle
comme un soin de famille. Il écrivit au pa

« Après avoir accompli à Pontigny la p
active information sur les faits et mirac
d'Edme, nous croyons fermement que l
multitude manifeste avec éclat combien
mort de ce grand serviteur de Dieu fut p
cieuse devant le Seigneur, et combien ma
fiques sont ses mérites. »

Les archévêques de Sens, de Bourges et
Tours, les évêques de Meaux, de Nevers e
Senlis, les abbés de Pontigny, de Saint-J
ques de Provins, de la Ferté, sollicitèr
de même, par les lettres les plus pressant
la canonisation du saint pontife.

Les prélats d'Angleterre ne déployai
pas un moindre zèle que leurs frères
France.

ɔs archevêques et évêques d'York, d'Ox-
, de Londres, de Lincoln, de Salisbury,
Winc..ester, de Chichester, de Norwik,
ˌath, de Bangor, de Carlile est de Saint-
ɔh s'empressèrent de soumettre au pape
ɔression de leur ardent désir, de leur vé-
ˌtion partagée par les peuples. Plusieurs
es prélats avaient été les amis d'enfance
ɔs disciples d'Edme, avant de devenir ses
ˌgues dans l'épiscopat. Les évêques de
ɡor, de Chichester et d'York avaient per-
ˌellement connu le saint pontife dès sa
esse, et ils avaient joui de sa conversa-
et de son intimité.
nocent IV ne pouvait fermer l'oreille à
concert de témoignages et de supplica-
s émanant de l'épiscopat des deux pre-
ˌes nations de l'Europe. Il réunit donc
ardinaux et, leurs conseils entendus, il
nne une première information qui, malgré
ombreux témoins fut jugée insuffisante,
ut bientôt suivie d'une autre plus soli-
ent établie. Cette dernière enquête, faite
ıême temps, en France et en Angleterre,
présentée au concilegénéral de Lyon et
eillie avec enthousiasme par trois pa-
ˌches et plus de deux cents primats que
andèrent que la canonisation, pour plus
ɔlennité, eut lieu en plein concile.
ˌpendant, il se forma en Angleterre une
ıidable opposition, les puissants persécu-

teurs d'Edme se croyaient intéressés à empêcher une sentence qui mettrait le sceau à leur confusion. La cause dût être reprise par la base, et toutes les enquêtes recommencées. Mais cette fois, les vertus et les miracles discutés avec la dernière rigueur, ne laissant plus place au doute ou à l'hésitation, le pape se déclara renseigné sur l'héroïcité des vertus et la certitude des miracles. Il fixa la canonisation au troisième dimanche de l'Avent, qui porte un nom joyeux, présage de l'allégresse qu'il allait donner au ciel et à la terre : *gaudete in Domino*, réjouissez-vous dans le Seigneur.

Le matin de ce grand jour, la ville de Lyon vit un beau spectacle. Le Souverain Pontife s'avançait à l'église métropolitaine de saint Jean-Baptiste. accompagné d'un immense cortége de cardinaux, patriarches, archevêques, évêques, abbés, princes, seigneurs et fidèles de toutes conditions accourues des plus lointaines contrées. Lorsqu'entra l'auguste cortége, l'église resplendissait d'innombrables flambeaux : le pape monta sur son trône, les assistants se rangèrent sur les deux côtés, et le cardinal Hugues lut au peuple le récit des vertus héroïques qu'Edme avait pratiquées pendant sa vie et des miracles qu'il avait opérés après sa mort. Ensuite le Souverain Pontife se leva et dit d'une voix solennelle : « parce qu'il a été

·ouvé serviteur fidèle et prudent, établi sur
ı famille du Seigneur, nous, par l'autorité
u Dieu tout-puissant et des saints apôtres
ierre et Paul, avons décidé que le bienheu-
ɜux Edme serait inscrit au catalogue des
ıints. »

Cette sentence fut à peine prononcée,
u'un enthousiasme inexprimable éclata par
es chants, des transports d'allégresse et des
ɔrrents de larmes. Les accents du *Te Deum*
ɾois fois répétés par des milliers de voix,
onnaient un libre cours à l'émotion générale.
ux premières ivresses succéda un profond
ecueillement, lorsque le pape commença la
ıesse *gaudete in Domino*. Après la messe et
a bénédiction pontificale, des indulgences
xtraordinaires furent promulguées.

Le 10 janvier 1247, Innocent IV publia la
ulle de canonisation qui fut adressée aussi-
ôt à la province de Lyon et aux grands
'Angleterre ; le 30 mars suivant elle fut en-
oyée à toute la chrétienté.

Rome avait parlé, tout fut fini : le juge-
ıent du vicaire de Jésus-Christ réunit dans
ne même vénération les ennemis mêmes et
ɘs persécuteurs du saint. En imprimant à
on tombeau le sceau d'une infaillible consé-
ration, la sentence du pape attira pendant
es siècles l'Angleterre et la France vers
ontigny.

CHAPITRE XV.

SOLENNELLE TRANSLATION DU CORPS DE SAINT EDME. — ON LUI PRÉPARE UNE CHASSE MAGNIQUE. — SECONDE TRANSLATION. — SON CULTE EN ANGLETERRE, — EN FRANCE. — PÉLERINAGES. — GUERRES ET DÉSASTRES.

Lorsque l'Eglise a proclamé l'un de ses fils investi de la gloire du ciel, elle fixe sa fête au jour de sa mort que, dans un doux langage, elle appelle le « jour natal, *dies natalis*, » parce que la mort est pour les justes leur naissance au ciel. Le jour de cette première fête, elle ouvre le tombeau de son enfant, avec la pieuse tendresse d'une mère qui découvre pour la première fois le berceau de son nouveau-né. Elle cherche dans le sépulcre ce qui reste de sa mortalité, elle recueille comme un trésor ces restes précieux, et, après les avoir déposés dans l'or et dans la pourpre, elle les place au lieu le plus honorable de ses sanctuaires, où ils demeurent pour les siècles exposés à la vénération des fidèles. C'est ce qu'on appelle la translation des saints, faible symbole d'une meilleure translation de la terre au ciel !

Le nom d'Edme une fois inscrit au livre des saints, la confiance et l'amour des populations redoublèrent, et une pieuse impa-

tience ne permit pas de suivre la coutume pour lever le corps vénérable et d'attendre jusqu'au 16 novembre qu'on eût une première fois célébré sa fête. De trop longs délais avaient déjà contristé la piété des fidèles, il leur tardait de rendre à la sainte mémoire qu'on avait tenté d'obscurcir, une éclatante réparation. En outre, le roi de France, Louis IX, se disposait à partir pour la croisade, et il voulait auparavant assister en pélerin à cette auguste solennité, afin de mettre sous la protection du saint qu'il avait connu son lointain voyage. On prévint donc le terme ordinaire, et la cérémonie fut fixée au 9 juin 1247, six mois après la canonisation.

A cette grande nouvelle, les populations s'ébranlèrent au loin, et « le jour solennel où il plut au Seigneur de glorifier son serviteur en présence des rois, une multitude innombrable accourut de France et d'Angleterre. Toutes les classes de la société avaient leurs représentants ; le grand seigneur côtoyait le mendiant, l'homme de guerre l'homme d'église, et sur tous les fronts respiraient le même respect et la même joie. A leur tête et comme dominant cette auguste assemblée, Louis IX montrait à tous son humble piété. Autour de lui, on remarquait Blanche de Castille, sa mère, ses trois frères, Robert, comte d'Artois, Alphonse, comte

de Poitiers, Charles, depuis roi de Sicile, leur bienheureuse sœur Isabelle, fille et sœur de rois par naissance et par choix épouse de l'immortel roi Jésus-Christ. Pour ce qui est des grands du royaume, des officiers de la cour, des chefs d'armée, des femmes illustres, de l'escorte brillante qui accompagnait ces grandeurs humaines, et du peuple qui suivait, il est impossible d'en dire le nombre. »

Lorsque le monarque et son cortége approchèrent Pontigny, on vit s'avancer à leur rencontre le cardinal Pierre de Colmieu, évêque d'Albano, le cardinal Eudes de Châteauroux, légat du Saint-Siége, les archevêques de Sens, de Bourges et de Bordeaux, Guy de Mello, évêque d'Auxerre, saint Richard, évêque de Chichester, avec beaucoup d'autres prélats, abbés, prêtres et religieux. On envoya des députés annoncer au prince qu'une procession, déjà magnifiquement ordonnée, se mettait en marche pour aller le recevoir avec tous les honneurs dus à sa dignité. Le saint roi répondit qu'il ne convenait guère à un pélerin croisé pour la Terre-Sainte de recevoir de pareils honneurs, et qu'il s'estimerait plus heureux de les voir rendus à sa mère. Ses désirs furent accomplis, et la reine-mère, au milieu de ces hommages, édifiait tous les assistants par son recueillement et son humilité. On l'entendait

souvent répéter dans ses élans de ferveur :
« Très-saint pontife de Jésus-Christ, qui pen-
« dant votre vie, m'avez bénie avec mes fils,
« lorsque vous vîntes en France par la misé-
« ricorde de Dieu, achevez ce que vous avez
« commencé, établissez le royaume de France
« dans la paix, la concorde et le triomphe
« sur ses ennemis. » Elle célébra la vigile de cette fête par le jeûne et la prière, et fit orner l'église d'innombrables flambeaux qui répandaient des flots de lumière et augmentèrent encore la splendeur de cette solennité.

La cour et les prélats allèrent droit à l'église, et, après avoir reçu la bénédiction, chacun se rendit au toit hospitalier que la prévoyance et la charité avaient disposé. La vaste campagne de Pontigny présentait l'aspect animé et pittoresque d'un camp : les villages voisins étaient remplis, et la multitude, accourue des diverses contrées de la France et de l'Angleterre, ne pouvant plus trouver gîte ni dans les pays d'alentour ni dans les murs trop étroits du monastère, on s'était fabriqué des tentes avec des feuilles et des branches d'arbres : la plaine était couverte de ces demeures improvisées qui ressemblaient, dit l'historien Albert, aux tentes que les Israélites se préparaient pour la fête des Tabernacles. De plus, en faveur de cette grande solennité, une dérogation formelle fut faite à la règle de Cîteaux, et, chose sans

exemple dans l'Ordre, une bulle d'Innocent IV permit à toute personne de l'un et de l'autre sexe d'entrer dans l'église abbatiale.

C'était le samedi soir, 8 juin 1247, que s'organisaient tous ces préparatifs pour la fête du lendemain. Il fut convenu que, pour éviter la confusion inséparable d'une telle affluence on ferait avant le jour l'ouverture du tombeau. Le 9 juin donc, avant l'aurore, la famille royale et la cour, les cardinaux et le clergé se rendirent processionnellement à l'Eglise, à la lueur des flambeaux. Ils se rangèrent en cercle autour du sépulcre qui renfermait depuis sept ans la dépouille mortelle de saint Edme. En présence de l'assemblée avide et recueillie les religieux ouvrirent le cercueil ; on vit alors apparaître entier et sans corruption le corps qu'on croyait trouver en poussière. Ses membres étaient flexibles comme s'ils se fût endormi de la veille, pas un de ses cheveux n'avait péri, ils étaient adhérents à la tête et n'avaient pas même changé de couleur. Tout le corps, et principalement le visage semblait luisant, il était comme oint d'une huile précieuse et il s'en échappait une odeur plus suave que celle du baume et de l'encens.

A ce spectacle, tous les cœurs furent attendris ; les princes et les prélats, penchés sur la tombe ouverte, contemplaient cette chair virginale, revêtue d'incorruptibilité, ils en respiraient l'arôme céleste, et laissaient u

libre cours à leurs prières et à leurs larmes. A ce premier silence de l'émotion succédèrent les accents mille fois répétés du *Te Deum*, Alors, Guy de Mello, évêque d'Auxerre, qui présidait la cérémonie comme faite dans son diocèse, approcha ses mains du saint corps avec une respectueuse dévotion, et le transporta sur le grand autel. Aussitôt les portes s'ouvrirent, des flots de peuple se précipitèrent dans l'église embaumée, étincelante de lumières et retentissante d'harmonie. Il fut même permis à la foule d'entrer dans le sanctuaire, afin que personne ne fût privé de la consolation de voir le saint.

Pendant la journée entière du dimanche, le corps resta exposé aux regards et à la vénération d'un peuple immense qui ne cessait d'entrer et de sortir, sans que l'église désemplît un instant. Il fut pourvu, par les soins du roi de France, à ce que toutes les facilités fussent laissées aux Anglais, préférablement aux autres nations, d'approcher leur saint archevêque, de le vénérer, de le décorer d'offrandes selon leur piété. Vers le soir, pour préserver le précieux dépôt d'une dévotion indiscrète, on le transporta dans un lieu sûr appelé la sacristie supérieure. Mais ces précautions contre l'envahissement de la multitude étaient superflues : tel était le respect religieux imprimé par la vue du saint qu'aucun désordre ne troubla cette belle fête.

Pendant la nuit une vive contestation s'éleva entre les Religieux ; les jeunes voulaient que le saint corps fut déposé dans une châsse opulente, mais les anciens, le prieur et l'abbé soutinrent que ce serait un faste contraire aux usages de l'ordre de Citeaux fondé sur l'humilité et la pauvreté. Leur autorité prévalut et le corps fut enfermé dans un simple tombeau de pierre.....

Peu de temps après, Bertrand, lè fidèle chancelier de saint Edme que la mort n'avait pu séparer de son maître, devint prieur de Pontigny et son premier soin fut d'obtenir d'Innocent IV et d'Alexandre IV des lettres pour construire un splendide mausolée et des indulgences en faveur de ceux qui y contribueraient par leurs largesses.

Ces lettres et ces faveurs spirituelles imprimèrent un vif élan à la foi des populations. Henri III, la reine, son épouse, Richard, son frère, les seigneurs, les évêques envoyèrent des présents dignes de l'Angleterre et de son glorieux primat. Les deux reines de France, Blanche et Marguerite, vinrent à Pontigny présenter de leurs propres mains le royal tribut de leur munificence.

Dès que la châsse resplendissante d'or, de cristal et de pierreries, fut trouvée digne de recevoir le précieux dépôt, une seconde translation, environnée de toute la pompe qui avait accompagné la première, fut annoncée pour

› 9 juin 1249. Guy de Mello, évêque d'Auxerre, ui, deux ans auparavant et à pareil jour, vait présidé la première cérémonie, eut en-ɔre l'insigne faveur de transférer le corps ɪint du tombeau de pierre où il reposait ans cette nouvelle et plus digne sépulture. 'évêque d'Orléans, la mère et l'épouse de ouis IX, les deux évêques anglais de Norwich ; de Chichester et grand nombre d'autres ərsonnages illustres représentèrent la France ; l'Angleterre dans cette solennité. La châsse ɪagnifique fut élevée sur quatre colonnes 'airain, au fond du sanctuaire, de là elle ɪyonnait sur l'assemblée et offrait la sainte əlique à tous les respects et à tous les vœux.

Désormais, saint Edme est en possession de ɔn trône et de sa gloire terrestres. L'Eglise ɪ convier la grande famille chrétienne à ɪrtager sa joie de mère, et toutes les géné-ɪtions à environner d'un culte solennel leur ère du ciel. Tant qu'il y aura des chrétiens ɪr la terre, il y aura pour Edme une fête à n jour natal, des héritiers de son nom, des nis à son tombeau, des chants et des prières ɪtour de ses autels.

La patrie d'Edme, en apprenant ces mer-əilles, regretta vivement d'avoir poussé un l fils en exil. Henri III, en qui la foi du chré-ən l'emportait sur les mauvais souvenirs du onarque, fut le premier à déplorer ses torts, voulut que les clercs de sa chapelle royale,

célébrassent avec la pompe des grandes solennités, la messe : *Gaudeamus omnes*, réjouissons-nous tous. Plus tard, par une charte de 1252, il assura à l'abbaye de Pontigny une rente perpétuelle de 20 marcs sterlings pour entretenir quatre cierges qui brûleront jour et nuit devant la châsse du B. Edme, confesseur. Enfin, il vint lui-même en 1254, faire amende honorable à son tombeau, comme Henri II avait fait autrefois au tombeau de saint Thomas, sa victime.

Les seigneurs et le peuple suivirent avec empressement l'exemple de leur roi. Lorsqu'on apprit que le saint exposé dans une châsse splendide comme sur un trône de gloire, demeurait visible à tous les pélerins, l'affluence devint si nombreuse qu'en 1255 une bulle d'Alexandre IV enjoignit aux religieux de permettre l'entrée de leur église aux femmes anglaises, nonobstant les coutumes et constitutions de leur ordre.

La France n'accourait pas avec moins d'ardeur que l'Angleterre, et la foule croissant chaque jour, les religieux ne suffisaient plus à montrer les saintes reliques. Pour satisfaire la piété des fidèles et diminuer la fatigue, ils se bornèrent à faire baiser la main droite que deux frères soutenaient hors de la châsse et présentaient aux lèvres des pélerins. Lorsqu'ils étaient épuisés, deux autres prenaient leur place sans interruption ; mais tel était

l'empressement de la foule que « la main du mort lassa les mains des vivants. » Il arriva aussi que par le mouvement continuel imprimé au bras pour l'offrir aux baisers, il sembla vouloir se détacher à la jointure du coude et comme « compatir par sa lassitude à la fatigue des Frères. » Les religieux s'en aperçurent, et craignant que le mouvement, à force de se répéter, n'endommageât le reste du corps, ne voulant pas d'ailleurs exciter par un refus, les murmures des pélerins souvent venus de loin, ils résolurent d'achever avec respect la séparation de l'avant-bras. Ils l'enfermèrent dans un brassard d'or orné de pierres précieuses et offert, au nom du roi saint Louis, par les deux reines de France. Aujourd'hui encore, on continue de présenter cette main aux regards et à la vénération des fidèles.

Pontigny devint le centre d'un pélerinage qui attirait, des provinces les plus reculées du royaume, des hommes de toute condition. Les rois de France, dans les calamités qui menaçaient leur famille ou leur peuple, recouraient, pour apaiser la colère divine, à l'intercession de saint Edme. Philippe de Valois en 1349, Louis XI en 1479, une de nos plus saintes reines, Louise de Lorraine en 1585 venaient invoquer saint Edme et les pélerinages illustres se sont succédé sans interruption jusqu'à la fin du dernier siècle. Des

villes, des villages, des paroisses entières, clergé et magistrats en tête, venaient demander à saint Edme quelques faveurs extraordinaires, la cessation d'un fléau, des grâces spirituelles ou la conservation des biens de la terre. La ville d'Auxerre surtout et les bourgades voisines, dès que la pluie manquait ou que la gelée menaçait les vignes, recouraient à l'intercession de leur grand protecteur avec une confiance qui fut toujours bénie.

Toutefois, ce serait erreur de croire que saint Edme, dans le long cours de cette glorieuse vie d'outre-tombe, ne traversa que des jours prospères. Ses restes mortels partagèrent les joies et les douleurs de l'Eglise militante, et pas plus qu'à elle-même les épreuves ne leur ont manqué. Il est vrai que ces précieux restes nous sont arrivés intacts et comme miraculeusement conservés, à travers les vicissitudes des guerres civiles et des révolutions ; mais ils ne nous sont parvenus que dépouillés des trésors dont les pieuses générations s'étaient plu à les environner; comme l'Eglise, ils n'ont perdu dans la tempête que les accessoires dont ils peuvent se passer, leurs ornements et leur châsse d'or.

Le premier désastre, qui faillit détruire avec l'abbaye de Pontigny le corps de saint Edme, se fit sentir dans la dernière moitié du seizième siècle, pendant les guerres des calvinistes. On sait que ces hérétiques montrè-

nt alors au monde les scènes de meurtre de brigandage, que leurs frères les révotionnaires ont montrées à la France sous la ›rreur.

Les reliques des saints étaient le principal jet de leur haine fanatique. Ils savaient r la renommée que le corps entier de saint lme, couché dans une châsse précieuse, tirait la vénération des fidèles; leur convoi›e et leur impièté en étaient également .citée. Ils cherchèrent vainement ces restes crés; les moines avertis à temps, les tirènt de leur châsse opulente, et après les 'oir mis en sûreté, ils renfermèrent les *yaulx* et *reliquiers* dans un coffre qui fut nfié à la *prudhomye* et *loyauté* de Duguet, 'ocureur fiscal de Marie de Clèves, vicomsse de Saint-Florentin. Plus tard, les oines réclamèrent en vain leur précieux ›pôt, il devint la proie de la protestante prinsse de Clèves, et la perte fut irréparable. Mais si l'or et les perles cessèrent d'envi›nner le corps de saint Edme, les peuples ne ›ssèrent point de l'entourer de leur amour de leur vénération. Il reparut, après l'oge, à la grande consolation des fidèles, et, ı 1687, sa châsse nouvelle fut élevée sur les ıatre anges qui la portent encore aujourhui.

Une dernière translation solennelle eut eu en 1749, par les soins de Gabriel Grillot,

abbé de Pontigny, et par le ministère de Mgr de Caylus, évêque d'Auxerre. Le vénérable abbé, non moins zélé que ses prédécesseurs pour le culte de saint Edme, éleva au fond de l'abside un autel en son honneur; c'est au-dessus de cet autel, entre les deux colonnes qui terminent le sanctuaire, que le saint corps fut transféré et mis au lieu éminent que depuis ce jour il a toujours occupé.

Ce fut le dernier grand triomphe de saint Edme. Quarante ans plus tard, le marteau des démolisseurs renversait l'asile de ses fidèles gardiens. L'église, elle-même pillée, marchandée à vil prix, n'échappait que par miracle à la dévastation et à une ruine complète. La hache brutale des révolutionnaires, qui laissa sur les belles sculptures de l'église ses vestiges déshonorés, s'arrêta devant la châsse séculaire, et un prestige divin protégea le corps vénéré.

Il traversa ces jours mauvais, abandonné en apparence comme les autels de Dieu, mais comme eux environné secrètement de la prière et de l'amour des peuples. Il reçut dans l'ombre les vœux et les larmes de bien des malheureux, contraints de cacher leur supplique et leur confiance. A cette persécution violente succéda l'indifférence, épreuve non moins lamentable. Mais ni l'une ni l'autre ne purent triompher entièrement d'une

mémoire trop chère pour être oubliée, et il nous était réservé d'assister à la résurrection de son culte rajeuni. Les chrétiens ont réappris le chemin du sanctuaire, où sa protection se fait sentir, comme aux âges de foi, par des faveurs et des guérisons miraculeuses. Depuis 20 ans surtout, grâce aux religieux devenus les gardiens de ce glorieux tombeau, l'église est sortie de ses ruines, l'orgue a retrouvé son harmonie, la châsse son antique splendeur, et le corps saint revêtu d'ornements précieux est redevenu visible à tous les yeux. Chaque année sa fête célébrée avec une pompe extraordinaire par le premier pasteur du diocèse, ramène une affluence plus nombreuse et plus recueillie.

Mais c'était l'année où nous écrivons, 1873, l'année des pélerinages, qui devait rendre à Pontigny l'éclat de ses plus beaux jours. La France en péril et l'Eglise en détresse, allaient à tous les sanctuaires célèbres, crier : *Pitié mon Dieu*; demander secours et protection; Pontigny ne pouvait être oublié. Le 26 août, malgré les orages qui avaient grondé toute la nuit et qui éclataient le matin encore, plus de dix mille pélerins répondaient à l'appel du premier pasteur, assiégeaient les confessionnaux, la table sainte, encombraient la vaste église et ses avenues. Monseigneur l'archevêque de Sens, assisté de Nos Seigneurs de Chambéry et de Gap,

présidait l'auguste cérémonie, tandis que le R. P. Félix, en plein air, devant un auditoire immense qu'aucune enceinte n'avait pu contenir, nous montrait avec sa magnifique parole, les caractères de l'éternelle jeunesse de l'Eglise, dans le rajeunissement du sanctuaire et du culte de saint Edme.

L'Angleterre, elle aussi, reste fidèle au culte de son saint archevêque. Nous avons vu, plus d'une fois dans les dernières années, de jeunes anglais de l'Université d'Oxford, d'un cœur et d'un esprit aussi distingués que leur naissance, s'agenouiller, quoique protestants, devant les reliques du primat de Cantorbéry. Des liens de famille les retenaient encore dans l'erreur : ils venaient demander au saint pontife qui avait baptisé leurs pères dans la foi catholique, le courage de rentrer dans la vérité. Ils priaient avec une ferveur qui dût aller au cœur de Dieu.

La liste des pélerins anglais se continue dignement, par les noms du cardinal Wisseman, mort archevêque de Wesminster et de nos seigneurs Searle, Patterson, Hussey, Howard, ce dernier archevêque de Néocésarée, qui, il y a quelques jours à peine, s'agenouillaient en sanglotant devant le saint tombeau. On ne saurait dire leur émotion aux pieds de ce pontife exilé, leur père dans le sacerdoce et dans la foi, qui dut venir cher-

.er ici un asile contre les ingratitudes et s persécutions de sa patrie.

Enfin, pendant six siècles, le nom et la émoire de saint Edme ont joui, dans nos ıys, de cette popularité profonde qui envinne le nom et le souvenir de Dieu. Tant grâces extraordinaires avaient été obteıes par son intercession, tant de miracles étaient opérés à son tombeau, qu'il était gardé comme le tout-puissant avocat des ıuses les plus désespérées. Il n'y avait pas infirmités de l'âme ou du corps si incuraes, pas de chagrins si inconsolables qui ne trouvassent de l'espoir auprès de lui. Les ldats sur le champ de bataille invoquaient ıint Edme, les mourants sur leur lit de ouffrance imploraient saint Edme, les femes dans les douleurs de l'enfantement recouıient à saint Edme, les enfants morts-nés aient apportés à saint Edme. Combien de ères sont venus l'implorer pour leur fils! ombien d'époux pour obtenir de Dieu une mille qui consolât leur foyer solitaire ! e nom seul de saint Edme était un bouier : les pères le donnaient à leur fils ; les glises s'abritaient à son ombre, elles posdaient un autel, un tableau, une chapelle saint Edme. Dieu seul a compté les bienits qu'en ont reçus nos aïeux. Puisse ce céste médiateur couvrir les fils de la protection u'il accorda si généreusement à nos pères!

CHAPITRE XVI

DE L'ÉGLISE ET DES RELIQUES DE SAINT EDME. — RESTES DE L'ANCIENNE ABBAYE. — NOUVELL INSTITUTION.

Avant de clore ces pages, nous devons u dernier regard à ce qui a survécu de tant d gloire, un salut d'adieu au corps de Sai Edme, à l'église devenue son sanctuaire e aux restes de l'abbaye qui lui a servi d'asil

Lorsque le voyageur, suivant la directio d'une ancienne voie romaine, passe sur l route moderne de Troyes à Auxerre, à quat lieues de cette dernière ville, les vestiges d je ne sais quelle grandeur tombée lui app raissent et s'il avait oublié le nom et le site d la célèbre abbaye de Pontigny, il s'étonnera de rencontrer, à côté d'un petit village, u monument qu'envieraient les plus populeus cités. Son âme ressent la vague tristesse q plane sur cette église et sur les champs q l'environnent. Dès que vous approchez d l'antique abbatiale, par l'avenue silencieu vous soupçonnez les émotions qui vous atte dent. Le seuil est à peine franchi qu'un sa sissement religieux s'empare de l'âme et q les grands souvenirs se lèvent en foule auto de vous. Peu d'étrangers pénètrent sous s voûtes, sans éprouver ce mystérieux att

issement qui va réveiller chez les plus
différents le sentiment religieux. Par son
e, par sa beauté sévère, le vaste édifice
ıarmonise bien avec les restes de l'abbaye
le corps du saint exilé qu'il garde depuis
: cents ans. C'est bien l'église de saint
lme, elle n'a plus d'autre nom, plus d'autre
ire, et ce nom et cette gloire l'ont revêtue
ın prestige que le temps et l'affaiblissement
la foi n'ont point effacé.

Après ces premières impressions, l'œil in-
rroge cette grave architecture, il en recher-
e la date et les caractères. Pour en retrou-
r l'origine, il faut remonter de sept siècles
ns le passé. Thibaut-le-Grand, comte de
ampagne, le plus magnifique bienfaiteur de
bbaye de Pontigny, voulut mettre le comble
ses largesses en bâtissant aux religieux une
lise digne de Dieu. Commencée vers 1150,
basilique s'éleva si rapidement sous l'acti-
é des nombreux travailleurs, que peu d'an-
es suffirent à son entier achèvement. Nous
possédons telle qu'elle est sortie de leurs
ins, sans que, dans le cours des siècles,
ait subi aucune notable altération. C'est
seule église de l'Ordre de Cîteaux qui ait
ıappé aux ravages du temps ou des démo-
eurs, et qui soit encore debout. Elle offre
à, sous ce rapport, un intérêt historique
nul autre édifice ne saurait présenter au-
rd'hui.

Elle doit à sa date, à son rapide achè
ment et à sa destination monastique, les de
caractères qui la distinguent : l'unité de st
et l'austère pureté de son architecture. An
rieure à la construction de nos belles cat
drales gothiques, si elle est moins riche q
la plupart de ces monuments, elle a sur e
l'inappréciable avantage de l'uniformit
style ; elle est une dans ses proportions col
sales et semble jaillie d'une seule inspirati
En plongeant sous ses longues voûtes ogival
l'œil n'est pas arrêté par ce mélange et cet
confusion de formes qui déparent un si gra
nombre de nos édifices religieux. Œuvres
longues années, ces édifices ont dû subir
modification de l'art et recevoir de cha
génération qui passait le cachet de son g
et de son génie. Il n'en put être ainsi de n
église que la même époque vit commencer
se finir sans interruption. « Ici tout
noble, digne, imposant. La règle de Citeau
sans doute, n'a point été méconnue ; mais
simplicité, la pureté des lignes, la gravi
du style architectural, ont produit du gra
du beau, du solennel dans leur rencont
l'ogive s'allie au plein-cintre roman :
le style ogival primitif. » Nous retrou
donc, dans l'abbatiale de Pontigny
des premiers et heureux essais de l'ar
thique qui venait de naître, il n'a rien pr
dans la suite de plus pur et de plus irr

ble que le sanctuaire avec son abside légè-
ıent portée sur ses huit colonnes mono-
.es. Vingt-quatre chapelles rayonnent en
;ante couronne autour de ce sanctuaire,
:'est de leur sein qu'il se dégage et s'élance
:olonnades et en ogives aussi gracieuses
imposantes. La nef est belle aussi dans sa
lité majestueuse; mais on sent que le
əur a été traité par l'artiste avec une
,e prédilection.
,'œil, accoutumé à l'ornementation fleu-
de nos cathédrales du treizième et du
.torzième siècle, chercherait vainement
ces rosaces brodées, ces larges et splen-
əs verrières, ces édicules élégants, ces
.rines qui respirent dans la pierre; il ne
t pas demander ce luxe de l'art à une
.se sévère comme les règles monastiques.
chapiteaux à crosse pour le sanctuaire et
əuille d'eau pour la nef sont les seules
lptures de ce grandiose monument. Ces
›ites fenêtres lancéolées qui vous mesurent
.umière avec parcimonie et donnent au
saint une couleur si recueillie, vous rap-
ent la cellule du moine et annoncent que
prescriptions de saint Bernard et l'aus-
té religieuse n'ont point été oubliées. Su-
ıe demeure de la prière, elle s'harmonie
ı avec la vie céleste et dépouillée des
əs pour lesquels elle a été bâtie! Eût-elle
étaler la profusion de ses richesses et

une ornementation recherchée aux regard de ces pauvres volontaires qui avaient aban donné tous les biens, pour venir chercher dans le silence de ces vallées, le travail e l'austérité. L'église de Pontigny doit donc so style simple, mais pur, et à sa destination e à l'époque où elle naquit. Placée entre deu périodes qui souvent marquèrent par de excès, elle est la transition du roman au g thique, sans avoir le caractère rustique lourd du premier à son origine, ni l'affecta tion de l'autre à son déclin.

L'église de saint Edme ne se recommand pas moins par ses souvenirs et ses illustr tions historiques que par le mérite de son a chitecture. Chacune des dalles qui résonne sous vos pas cache un tombeau où dorme des cendres jadis connues et vénérées; nous, hommes de ces pays, nous foulons peu être, sans le savoir, les restes de nos aïeu Car, c'est ici que pendant des siècles s'ens velirent les gloires de nos contrées. Hospit lière pour les grandeurs vivantes, l'église q vit tant de fois des têtes couronnées pro ternées dans sa poussière, d'augustes exil cherchant un abri dans ses murs, ne leur r fusait pas dans son sein un asile après le trépas; elle devenait le tombeau envié d illustres morts. Les seigneurs, les préla toute la noblesse des environs, édifiés pend leur vie par les beaux exemples des religieu

bitionnaient, comme la plus insigne fa-
ır, le privilége de reposer à l'ombre de
nt Edme, dans un sanctuaire où les
ères ne se taisaient ni jour ni nuit.

L'église que l'art, les siècles et les grands sou-
ırs ont revêtue de tant de gloire, comptait
eine soixante ans d'existence, lorsque saint
ne en prit possession par la mort. Depuis
il y est entré, elle est devenue sienne et
ıble ne plus se soutenir que pour lui ser-
de demeure. Aussi y occupe-t-il la place
onneur. Les yeux ne peuvent plonger sous
voûtes sublimes, sans se reposer au fond
l'abside sur un monument qui domine le
ıctuaire et affecte une imposante majesté.
devine que cette châsse, suspendue dans
airs et soutenue par la main des anges,
t de trône à celui qui, après Dieu, est évi-
nment le seigneur du lieu saint. Sur cette
che séculaire, que lui ont préparé la foi et
nour des peuples, le corps du saint pontife
ose paisiblement comme sur un lit de pa-
e, et continue son sommeil de six siècles
n'ont pu troubler ni les huguenots qui
astèrent l'église en 1570, ni les révolution-
res de 1793. La tête, malgré les ravages
temps, est bien conservée et quelques dents
ıérentes se voient encore dans la bouche.
main gauche est desséchée et étendue le
g du corps. On conserve, dans un reliquaire
ticulier, la main droite encore intacte. Les

quatre cierges qui, par la libéralité des rois d'Angleterre, devaient brûler à perpétuité devant le saint tombeau, se sont éteints sous le souffle de la réforme. A leur place, la reconnaissance a allumé deux lampes qui brûlent jour et nuit en actions de grâce d'une guérison miraculeuse. Sur la belle sculpture du chœur, la hache révolutionnaire a laissé des traces de son vandalisme ; les autres ruines ont été restaurées avec un zèle que Dieu saura seul récompenser, et l'église vous apparaît aussi fraîche, aussi jeune qu'elle sortit, il y a 700 ans, des mains de l'ouvrier.

De l'antique abbaye, un seul édifice a survécu ; contemporain de l'église et debout à son côté, ce dernier débris ne la déshonore pas, il est bien digne de représenter, auprès des âges, le célèbre monastère et donne une grande idée de sa solide beauté. Cet édifice se compose d'un cellier et d'un grenier superposés. Lorsqu'on considère ces voûtes et ces piliers d'une architecture si élégante et si forte qu'elle peut défier les injures du temps et se comparer aux plus splendides constructions de nos jours, on sent que les moines bâtissaient pour les siècles et que ces âges n'étaient pas aussi ignares ni aussi dépourvus de génie que l'orgueil moderne voudrait se le persuader. Du monastère lui-même et des cellules habitées par les religieux pas une pierre ne subsiste. Les cloîtres, où se promenèrent tant

.e saints et de savants hommes, ont disparu
omme les autres bâtiments, sous le marteau
es démolisseurs; il n'en reste que quelques
rcades adossées au côté nord de l'église;
ɜur destruction eût compromis la solidité du
ıonument, et grâce à cette nécessité elles
ous ont été conservées. Des murs de c lôture
ussi anciens que l'abbaye, entourent les
hamps qu'elle occupait. Abandonnés aux ou-
:ages du temps, ils ont bravé toutes les in-
ɜmpéries, et attestent par leur inébranlable
ɔlidité les mains qui les ont bâtis. Dans l'en-
ɜinte, quelques pierres éparses, des fondations
ui se cachent sous l'herbe, un canal creusé
ar les moines et dont les eaux continuent
'arroser cette terre fertile, tels sontles seuls
estes qui aient échappés à la destruction.

Sur le tombeau d'une sainte et célèbre ins-
tution, la nature étend un voile de verdure
: de fleurs, comme pour attester l'éternelle
unesse de Celui qui ne meurt pas et qui ne
.isse disparaître ses œuvres qu'après leur
ırrière achevée. Sur leurs ruines, il élève
ɜs institutions nouvelles plus appropriées
ıx idées et aux exigences d'un monde nou-
ɜau. A côté de ce vieux cellier, qui dresse
:s murs massifs appuyés de contre-forts et
ɔircis par le temps, une maison toute jeune
élève, gracieuse comme une résurrection du
ıssé et un rejeton du catholicisme immortel.
ı même foi qui avait réuni sur terre, pen-

dant sept siècles, des hommes épris de Dieu et exclusivement dévoués à son service, cette foi éternellement féconde vient de rebâtir, au sein de l'indifférence et sur les ruines d'un passé glorieux, une nouvelle forteresse de Dieu. Si quelques rares souillures ont jamais profané cette terre des saints, assez de dévastations et de malheurs l'ont purifiée. La justice, quoique tardive, commence à se lever pour nos vieux monastères, et elle éclaire de sa lumière impartiale les fautes et les vertus. Elle crie à tous les esprits droits que quelques taches passagères et contestées eussent-elles existé, elles ne seraient que le tribut naturel de l'imparfaite humanité et n'anéantiraient pas sept années de bienfaits, de gloire et de sainteté. Ceux qui ont démoli l'antique abbaye au nom de la morale et de la civilisation, avaient bâti à la place un temple à Vénus, où quelques statuettes et des peintures blessèrent assez la susceptibilité publique, accoutumée à rencontrer en ces lieux d'autres souvenirs, pour mériter d'être bientôt anéanties. C'est toujours le même esprit qui accumule les ruines sur le sol chrétien et dans les cœurs chrétiens. C'est Adrien bâtissant un temple à Vénus sur le Calvaire, pour ensevelir le souvenir de la croix. Mais et le sort de la croix et le sort des saintes œuvres est partout le même ! Le triomphe des méchants passe comme l'orage que Dieu envoie

our purifier l'air ! Après la tempête, la vé-
ité reparaît plus sereine et continue son
ours tranquille. La sainte abbaye de Ponti-
ny est toujours demeurée populaire, et les
urvivants d'un autre âge, qui ont connu de
rès les religieux, parlent encore de la piété;
e la charité de ceux qui leur prêtaient se-
ours dans les besoins de l'âme et du corps ;
ls se taisent sur des désordres qui n'ont sou-
ent existé que dans des imaginations men-
euses ou trompées. Les spoliateurs ont tou-
ours éprouvé le besoin de déshonorer leurs
ictimes.

L'abbaye de Pontigny fut rachetée (1) en
843, par Mgr de Cosnac, archevêque de Sens,
t ce furent les restes et le souvenir de saint
Edme qui réunirent, dans ces débris aban-
lonnés, quelques jeunes prêtres avides de se
lévouer sans réserves au service de Dieu et
u service des âmes les plus délaissées. Après
'être essayés plusieurs années à la vie reli-
gieuse et à l'apostolat, ils se crurent enfin
nûrs pour leur grand dessein. Le 29 sep-
embre 1852, réunis dans une humble cha-
elle dont les voûtes antiques avaient entendu

(1) Cette acquisition est due à l'initiative et aux
ressantes sollicitations du R.-P. Muard qui avait
hoisi les restes de l'Abbaye pour y établir, sous
es auspices de saint Edme, sa première fondation
eligieuse.



saint Edme, ils se consacrèrent à Dieu par les vœux ordinaires de religion qu'ils avaient depuis longtemps prononcés dans leur cœur et pratiqués dans leur vie. Consolant spectacle ! Au sein de ces pays désolés par l'indifférence, semblable à un oasis au milieu des sables arides, une modeste institution naît et se développe ! Des enfants de ces contrées où la foi est affaiblie, se réunissent sur une terre mêlée de la cendre des saints, dans le voisinage et sous la protection de saint Edme dont ils portent le nom, dont ils touchent l'église et le tombeau, et par leur vie a la fois solitaire et apostolique, ils renouent la chaîne d'un passé glorieux. La cloche du monastère sonne comme autrefois, on étudie, on prie, on travaille comme autrefois, le silence, la paix, la douce joie de la famille monastique règnent comme autrefois. Cs sont les mêmes psaumes, les mêmes hymnes et les mêmes cantiques, c'est le même sacrifice qui se célèbre sur les autels relevés. Ce n'est plus le Pontigny que trouva saint Edme en s'y réfugiant, mais c'est encore Pontigny. Ce n'est plus qu'un souvenir, une ombre de ce grand nom, mais du moins un souvenir pieux et une ombre sans tache ! *Magni nominis umbra !*

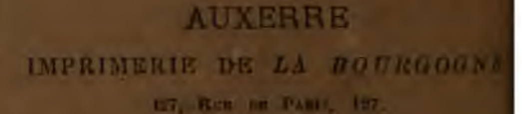
Cher saint ! Je dépose à vos pieds ces pages que j'ai écrites pour l'amour de Dieu et pour l'amour de vous. C'est une œuvre de piété filiale. Né près de l'asile où vous avez voulu

passer les derniers jours de votre vie terrestre et reposer après votre mort, je vous ai connu et je vous ai aimé dès mes premières années. Enfant, je suis venu, guidé par de pieuses mains, vénérer le corps qu'habita votre âme bienheureuse. Je me souviens encore de l'émotion que j'éprouvai, à l'âge de cinq ans, en contemplant pour la première fois votre visage vénérable, éclairé par la lueur religieuse des cierges. Des saintes joies de ma vie, c'est la plus ancienne et la plus douce. Ces jours sont déjà loin de moi, mais ils sont restés gravés dans ma mémoire, et le temps dans sa fuite n'a pas affaibli ces premières impressions ! Depuis, je suis revenu bien des fois m'asseoir sur les pierres éparses du vieux monastère, et revoir vos traits chéris. Plus tard, la Providence m'a préparé une cellule à l'ombre de vos murs et sur le sol même que vous avez arrosé de vos sueurs et de vos larmes. C'est de cette cellule bien-aimée que j'écris, et je ne puis abaisser mes regards qu'ils ne se reposent sur des champs que vos mains de pontife ont cultivés, sur des sentiers que vos pieds ont foulés et sur le sanctuaire qui est devenu votre dernière demeure. Cher saint ! J'eusse voulu redire, avec onction et amour, vos vertus à mes contemporains, aux hommes de ce pays qui vous vénèrent toujours et dont les pères vous ont tant aimé. Mille autres l'eussent

fait avec plus de talent, nul avec plus de bonheur. Plus d'une fois j'ai posé la plume, pour aller contempler votre corps virginal, ces lèvres qui ont tant parlé le langage du ciel, ces mains bonnes qui se sont tant de fois étendues pour bénir, tant de fois ouvertes pour les offices de charité, ces pieds d'apôtre qui se sont si souvent fatigués à la recherche des pécheurs ! J'allais puiser là, dans ces yeux éteints, dans cette bouche muette, mais éloquente jusque dans sa poussière, des inspirations pour vivifier mes paroles. Donnez-moi la consolation d'espérer que ces récits, pleins de vos œuvres et de votre nom, pourront inspirer une bonne pensée et couvrir devant Dieu quelques-unes de mes iniquités. Puisse surtout ce faible labeur devenir un lien plus étroit qui m'unisse à vous, ô ami de Dieu, et qui me vaille votre protection pendant la vie et votre assistance à la mort.

TABLE DES MATIÈRES

Auxerre. — E. Devillaire, Imp. de *La Bourgogne*.



AUXERRE
IMPRIMERIE DE *LA BOURGOGNE*
127, RUE DE PARIS, 127.